

Palimpseste

sciences · humanités · sociétés

numéro 5

printemps 2021



Archives de la recherche
à l'université Rennes 2

PALIMPSESTE :

grec παλίμψηστος (*palimpsèstos*)

« qu'on gratte pour écrire à nouveau »

DOSSIER

6 Étudier les mobilités durables dans des villes durablement immobilisées par la covid-19

Vincent Gouëset, Florent Demoraes, Jérémy Robert & Omar Pereyra

12 Une « autre mondialisation » est-elle possible ?

Léo Charles

16 La PME, moteur de révision d'un modèle économique international en crise ?

Chloé Bernard

20 Retour à la terre. Le rôle des SHS dans l'innovation autour du matériau terre crue

Solenn Follézou & Benoît Feildel

26 Beaucoup plus de moins : l'art et ses logiques soustractives

Jean-Baptiste Farkas

30 Réactivation et renouvellement des modes de contestation en temps de crise

Thomas Bertail

36 Se retirer du monde. Propositions poétiques en temps de crise

Jeanne-Marie Cam

41 Le « je » et le « nous » : subjectivité, polyphonie et société à l'ère de la covid-19

Joseph Delaplace

45 *Diário de Peste / Journal de la peste* de Gonçalo M. Tavares : un laboratoire pour penser le « monde d'après »

Ana I. Martins & José J. da Costa

48 À propos du « monde d'après ». Incertitude vs Expertise : 1-0

Camille Veit

VARIA

51 Penser l'après-confinement

Entretien avec François Sauvagnat

56 André Lespagnol, un puits de science (1943-2020)

Serge Chassagne

ÉDITORIAL

Olivier David,
président de l'université Rennes 2

Leszek Brogowski,
vice-président Culture, Université,
Société

TOUT COMME CET ÉDITORIAL, l'ensemble du numéro 5 de *Palimpseste* est un témoignage de l'époque. Nous avons décidé de reproduire ici l'appel à contribution rédigé dans le contexte du premier confinement de la crise sanitaire qui n'en finit pas. Impulsion initiale, il invitait les chercheurs de notre université à contribuer à la réflexion en profondeur sur l'état du monde – penser le « monde d'après » –, que cette crise a rendue encore plus indispensable. Ils ont réagi de deux manières différentes, les uns en mettant l'accent sur ce que cette crise, et en particulier l'expérience du confinement, dit de nous et de nos temps, les autres en soumettant au débat des mouvements latents de la société globalisée d'aujourd'hui, que la crise a rendus sinon visibles, du moins palpables comme facteurs des transformations en cours ou à venir du monde. En réalité, ces deux perspectives sont indissociables. Il va sans dire que les contributions à ce numéro ne peuvent prétendre à aucune vision d'ensemble, mais – aussi fragmentaires soient-elles – elles sont annonciatrices des pistes du travail qu'il est urgent de poursuivre.

PENSER LE « MONDE D'APRÈS »

AVEC LES CHERCHEUR·E·S EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

*Demain ne sera pas comme hier.
Il sera nouveau et dépendra de nous.
Il est moins à découvrir qu'à inventer.*

Gaston Berger

La crise sanitaire provoquée par la covid-19 a secoué en profondeur les fondations de notre organisation sociale, en France, en Europe et bien au-delà. Elle en a révélé certaines limites, en a montré les faiblesses et les forces. Elle a accentué et rendu visibles les inégalités sociales, notamment à travers diverses pathologies générées par les conditions du confinement. La crise sanitaire a attiré l'attention sur les risques et les dangers de l'instrumentalisation excessive et irréfléchie de la nature et du monde animal, avec qui nous partageons une communauté de destin ; en effet, la réduction de l'espace vital des animaux est sans doute à l'origine du nouveau coronavirus. La crise a aussi mis sur la place publique les indécences et turpitudes sociales, comme ces grandes entreprises mondiales du secteur de la santé¹ ou du numérique² qui comptent en profiter, en l'absence de politiques publiques capables non seulement d'encadrer les agissements, mais encore, en amont de la crise, d'assurer la préparation sanitaire et de remédier aux fractures sociales que le numérique n'a fait qu'accentuer. À l'inverse, elle a permis à certains de mieux comprendre la notion de bien commun qui ne peut entrer dans le calcul budgétaire uniquement du côté de dépenses ; car ce qui est en partage pour servir le collectif échappe de fait aux logiques du marché. La crise a peut-être mis au jour les facteurs possibles des changements à venir, comme par exemple les logiques de massification, à l'œuvre surtout dans l'industrie du spectacle, dans les

grandes réunions sportives, politiques ou religieuses, ou dans le transport aérien, auxquelles elle met un terme pour une durée inconnue. Elle a généré une attention inhabituelle aux populations les plus fragiles qu'il fallait protéger. De façon plus générale, la crise a ouvert un débat sur les valeurs : sur l'utilité sociale des métiers, sur la juste rémunération du travail, sur les inégalités économiques de plus en plus abyssales, sur l'entraide, la solidarité et le darwinisme social. Elle a également créé des opportunités inespérées, comme la diminution de la pollution atmosphérique due à l'arrêt des transports et la prise de conscience du fait que cela ne suffit pas pour éloigner le spectre de la crise climatique ; peut-être a-t-elle changé la façon de penser les enjeux environnementaux, mettant en exergue l'écrin naturel comme protecteur (ou non) de toute société.

Loin d'être exhaustive, cette énumération indique autant d'objets sur lesquels les chercheur·e·s en sciences humaines et sociales travaillent depuis longtemps ; beaucoup ont pris position par rapport à ces dynamiques bien avant qu'advienne cette crise sanitaire. Mais la crise donne une nouvelle actualité, voire une nouvelle légitimité à ces recherches, et elle invite à réfléchir sur la nécessaire transformation des paradigmes disciplinaires, de la place et de la fonction de la science dans la société, et par conséquent sur l'évolution des missions de l'université. Le modèle de la valorisation des connaissances scientifiques qui repose sur le primat du transfert des technologies vers l'industrie empêche de reconnaître la création de valeur là où il n'y a pas de croissance du PIB. Or, les sciences humaines et sociales ne peuvent être pleinement reconnues dans leur valeur et leur spécificité propres si l'on ne tient pas compte de leur contribution au bien commun, à la démocratisation des savoirs qui irriguent le tissu social et à la transformation de la société à travers la compréhension critique du monde. En particulier, pour contribuer à la compréhension de la réalité et à l'orientation de l'action publique, la science elle-même, ainsi que les connaissances qu'elle produit, doivent être interprétées ; leur sens doit être éclairé, et seules les SHS ont la clé des épistémologies de l'interprétation. En analysant l'« idéal de Córdoba » et son concept d'« extension universitaire », André Rubião formule l'hypothèse selon laquelle la responsabilité sociale des universités doit faire de celles-ci « une des principales institutions interprétatives des diverses questions que se pose un pays ». Et l'auteur de citer Boaventura de Sousa Santos à propos du mouvement de Córdoba : « Il revient à l'université d'organiser cet engagement, de réunir les citoyens et les universitaires dans d'authentiques communautés interprétatives qui dépassent leurs interactions habituelles, lorsque les citoyens sont toujours contraints de renoncer à l'interprétation de la réalité sociale qu'ils doivent respecter³. »

Ce qui est insondable dans la crise que nous vivons, et qui demande à être interprété, c'est la profondeur à laquelle elle va fissurer les fondations de nos modèles sociétaux. On la compare au krach boursier de 1929, ou, abusivement, à la Seconde Guerre mondiale, mais ce sont peut-être les fondamentaux de la civilisation occidentale qu'il faut réinterroger, son rapport à la nature et à la science, y compris la place qu'elle réserve aux connaissances, aux SHS et à l'université. La crise sanitaire actuelle a-t-elle

seulement modifié provisoirement les bases de notre organisation sociale ou a-t-elle mis en question, bien plus profondément, notre modèle civilisationnel, appelant de ce fait une refondation ? Une certitude semble se dessiner : la crise sanitaire d'aujourd'hui n'est rien par rapport à ce que sera la crise climatique à venir, mais une incertitude demeure quant à savoir si la prise de conscience provoquée par la pandémie suffira pour agir à temps sur les facteurs qui la préparent.

Depuis sa création, la revue *Palimpseste. Sciences, humanités, sociétés*, s'est engagée dans la présentation des recherches menées au sein des laboratoires de notre université en tenant compte dans ses choix éditoriaux des seules logiques inhérentes aux sciences qui y sont représentées, dans toute leur diversité. Dans la continuité de cette politique, le comité éditorial de *Palimpseste* vous invite aujourd'hui à faire des propositions d'articles qui rendent compte de vos travaux et projets de recherche susceptibles d'éclairer les perspectives du monde à venir. Nous attendons des articles qui pourraient également contribuer aux discussions sur les évolutions du monde de la recherche, aussi bien sur les doctrines actuelles des politiques publiques scientifiques que sur les missions de l'université et sur l'articulation entre les pratiques pédagogiques et la recherche. S'il faut promouvoir un changement dans les orientations actuelles, c'est parce que celles-ci constituent l'écran qui a longtemps empêché d'entendre la voix des chercheur·e·s qui ont anticipé les désastres liés à l'industrie nucléaire, aux nouvelles pandémies ou à la crise environnementale, et qui a en particulier empêché les SHS d'investir pleinement certaines thématiques, faute de reconnaissance et de financements. Sur quels périls et sur quelles potentialités pour le monde à venir les chercheur·e·s de Rennes 2 attirent-elle·il·s aujourd'hui l'attention ? Quelles conditions de vie dans le « monde d'après » éclairent-elle·il·s à travers leurs travaux de recherche ?

1 Voir, en ligne : lemonde.fr/sante/article/2020/05/14/vaccin-contre-le-covid-19-inacceptable-que-sanofi-serve-en-premier-les-etats-unis_6039621_1651302.html.

2 Voir Naomi Klein, « How big tech plans to profit from the pandemic », *The Guardian*, 13 mai 2020 ; en ligne : theguardian.com/news/2020/may/13/naomi-klein-how-big-tech-plans-to-profit-from-coronavirus-pandemic.

3 André Rubião, « Le Mouvement de Córdoba: aux origines de l' "université participative" », dans M.-H. Bacqué et Y. Sintomer (dir.), *La Démocratie participative. Histoire et généalogie*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2020, p. 242 et 243.

Étudier les mobilités durables dans des villes durablement immobilisées par la covid-19

À propos du programme ANR Modural

PAR VINCENT GOUËSET, FLORENT DEMORAES,
JÉRÉMY ROBERT & OMAR PEREYRA*

INITIÉ LE 1^{ER} JANVIER 2020, le programme Modural, financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR), porte sur « les pratiques de la mobilité durable dans les métropoles d'Amérique latine : étude comparée de Bogotá (Colombie) et Lima (Pérou) »¹. Dirigé par Vincent Gouëset et Florent Demoraes, membres de l'unité mixte de recherche ESO (Espaces et sociétés), et s'appuyant sur des partenariats académiques établis de longue date dans les pays andins, le projet réunit une vingtaine de chercheurs et doctorants en France, en Colombie et au Pérou. Il repose sur un constat simple : au terme d'un demi-siècle d'une croissance urbaine inégale à l'échelle planétaire, les capitales latino-américaines sont désormais des mégapoles où la mobilité est devenue un casse-tête quotidien pour les citoyens.

Des mobilités « insoutenables » au programme ANR Modural

Peuplées de près de dix millions d'habitants chacune, les aires métropolitaines de Bogotá et de Lima sont aujourd'hui très étalées [FIG. 1, CI-CONTRE] et assez denses (respectivement 184 et 106 habitants par hectare), comparativement à des métropoles de taille similaire en Europe (les aires métropolitaines de Paris et de Londres ont des densités qui atteignent respectivement 81 et 45 habitants par hectare²).

Bogotá et Lima cumulent des caractéristiques qui sont très éloignées de l'image que l'on peut se faire, en Europe

* V. Gouëset est professeur de géographie, membre de l'unité mixte de recherche Espaces et sociétés (ESO, UMR 6590, CNRS) ; F. Demoraes est maître de conférences HDR en géographie, membre d'ESO ; J. Robert est ingénieur de recherche contractuel à ESO sur le programme Modural ; O. Pereyra est professeur de sociologie de la Pontificia Universidad Católica del Perú et participant au programme Modural.

notamment, d'une « ville durable » : une pauvreté massive, une urbanisation largement informelle, c'est-à-dire échappant aux règles urbanistiques et de ce fait non approuvée par les autorités locales, et une logique d'expansion territoriale qui fonctionne comme une « centrifugeuse sociale », reléguant les jeunes ménages, et notamment les plus modestes, dans des périphéries toujours plus éloignées des emplois et des aménités du cœur de la ville. Les temps de transport sont globalement longs et plus particulièrement pour certains segments de la population vivant en périphérie, comme l'illustre la durée moyenne des trajets des étudiants vers leur établissement universitaire [FIG. 2, CI-CONTRE].

La question des « mobilités durables » s'est imposée comme une nouvelle norme planétaire depuis les premières Conférences des Nations unies sur le développement durable, jusqu'aux objectifs de développement durable (2015-2030)³. Le modèle de la ville durable est ainsi posé comme une injonction globale, qui pèse tout particulièrement sur les pays du Sud. Plusieurs facteurs contribuent, notamment le fait que « 95 % de la croissance de la population urbaine mondiale se fera dans des pays en développement dans les décennies à venir⁴ ». Cette injonction s'accompagne d'une évolution des revendications et des besoins des populations. Pour les habitants des mégapoles latino-américaines aujourd'hui, l'accès à des conditions de déplacement plus sûres, plus rapides, plus économiques et plus confortables, est devenue une des principales préoccupations (LA SUITE P. 8)

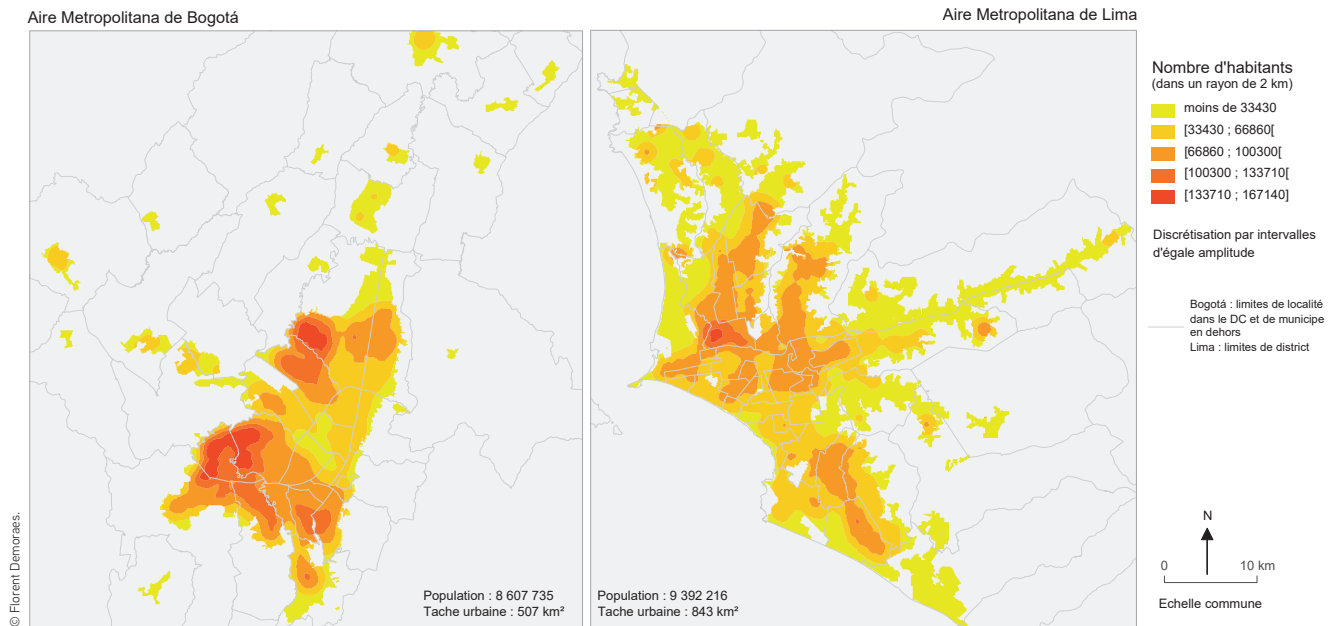
1 Projet ANR-19-CE22-0016 ; présentation en ligne sur le site de l'Agence nationale de la recherche : anr.fr/Projet-ANR-19-CE22-0016. Voir également le carnet de recherche du programme : modural.hypotheses.org.

2 Voir *Déplacements dans les villes européennes*, rapport de l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR), janvier 2004, 55 p. ; disponible en ligne : apur.org/fr/nos-travaux/deplacements-villes-europeennes.

3 Les « villes et communautés durables » constituent le onzième objectif parmi les dix-sept objectifs de développement durable des Nations unies ; consulter la liste en ligne : un.org/sustainabledevelopment/fr/objectifs-de-developpement-durable/.

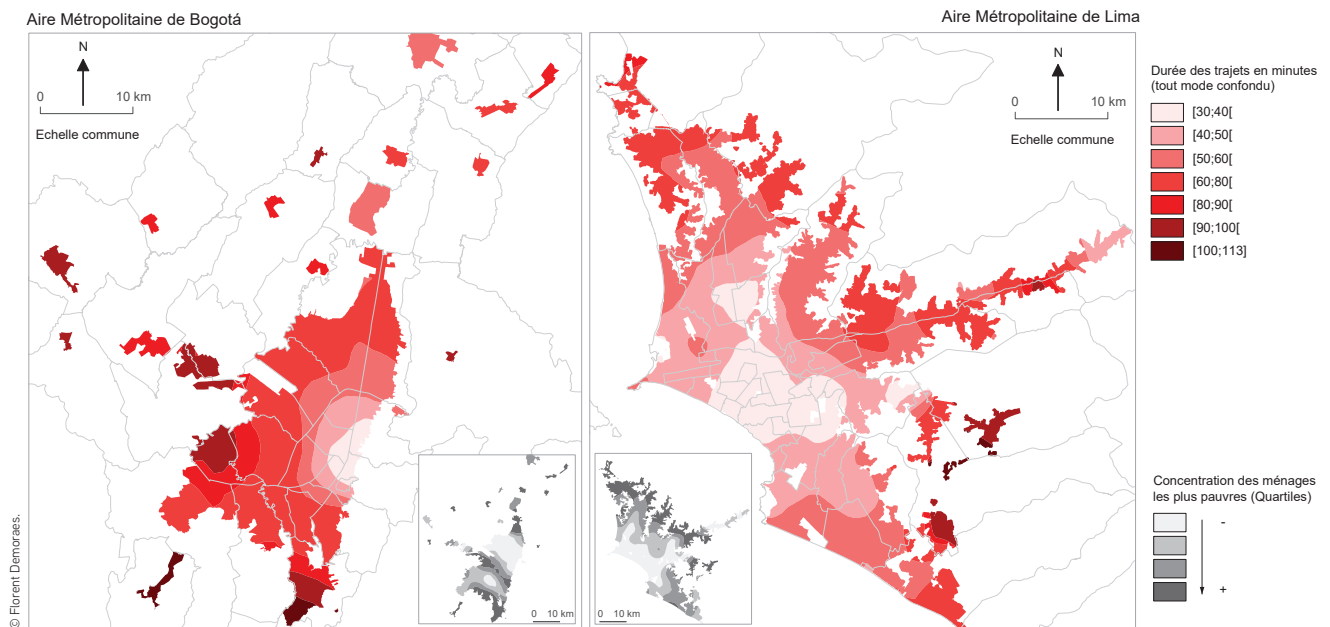
4 Extrait de la présentation du onzième objectif (cf. note précédente).

FIGURE 1. Étalement urbain et densités de population dans les aires métropolitaines de Bogotá et Lima.



Sources : DANE: Censo de Población y Vivienda de Colombia de 2018 e INEI: XI censo de Población y VI censo de Vivienda de Perú de 2007 (actualisé à 2012)
Réalisation : ANR Modural - UMR ESO 6590 CNRS - Université Rennes 2 - Instituto Francés de Estudios Andinos - Octobre 2020
Technique cartographique : lissage spatial par la méthode des noyaux (fonction triangulaire, opération : sommes, rayon : 2km, taille du pixel : 1 ha) - Logiciel SavGIS
Calculé sur la base des secteurs urbains à Bogotá (n=847) et sur la base des ZAT (n=406) à Lima

FIGURE 2. Des trajets quotidiens harassants : près de deux heures pour rallier l'université quand on habite dans une grande périphérie populaire de Lima ou Bogotá.



Sources : Censo de Población y Vivienda de Colombia (2018) et Estratificación de Lima Metropolitana a Nivel de Manzanas según Ingreso Per Cápita del Hogar (2016)
Encuesta de Movilidad Urbana de Bogotá (2019) et Encuesta de Viaje Personal en Hogares de Lima (JICA 2012)
Réalisation : ANR Modural - UMR ESO 6590 CNRS - Université Rennes 2 - Institut Français d'Etudes Andines - Septembre 2020
Technique cartographique utilisée : lissage spatial par la méthode des noyaux (fonction triangulaire, moyenne, rayon de 4 km) - Logiciel : SavGIS

LE TRAJET QUOTIDIEN D'IRÈNE, UNE EMPLOYÉE DOMESTIQUE VIVANT EN PÉRIPHÉRIE DE LIMA

Par Omar Pereyra, sur la base d'un parcours commenté réalisé en février 2020, à la veille de la crise sanitaire de la covid-19. La vidéo du trajet réalisée avec l'application App Relive est disponible à cette adresse : relive.cc/view/v8qkN9BBo36.



L'exemple d'Irène permet de se rendre compte de la lourdeur des trajets quotidiens des habitants vivant en périphérie de Lima. Employée domestique dans un quartier central (Magdalena del Mar), elle passe tous les jours deux heures trente en bus, en microbus, en mototaxi, avant de finir son trajet à pied (payant au passage trois titres de transport, soit six par jour), pour rallier son logement situé sur les hauteurs de San Juan de Lurigancho, à vingt-huit kilomètres de son point de départ. Elle dit préférer les grands bus, qui sont plus sûrs, et qui permettent de voir le paysage et de dormir. La fin de son trajet est rendue particulièrement pesante en raison de l'insécurité liée à la délinquance, à la présence de chiens errants et à la vétusté du quartier, qui n'est pas reconnu officiellement par les autorités. Dès son départ, et tout le long du trajet, elle exprime une inquiétude constante à propos du sort de ses enfants, gardés par une cousine à la maison, ce qui la pousse parfois à choisir des moyens de transport plus chers, mais plus rapides.



Irène dans son logement sur les hauteurs de San Juan de Lurigancho. (Photographie d'Omar Pereyra, février 2020.)

(SUITE DE LA P. 6) quotidiennes depuis les années 2000⁵, derrière l'insécurité mais devant les problèmes d'accès au logement, aux services domestiques, à l'éducation ou aux soins élémentaires, qui ont constitué les urgences de la fin du xx^e et du début du xxi^e siècle, et qui sont en partie résolus en 2020, mêmes si d'importantes inégalités persistent.

Le problème est tout à la fois écologique, économique et social : dans des villes comme Bogotá ou Lima, les transports urbains sont polluants, coûteux pour les pouvoirs publics comme pour les usagers, et ils sont aussi une source « d'inégalités de mobilité » criantes⁶. D'un côté vivent les riches qui ont la possibilité d'acquiescer un logement à proximité des pôles d'emplois hautement qualifiés et qui peuvent acheter une ou plusieurs voitures. De l'autre, vivent les pauvres, souvent relégués dans des quartiers précaires en grande périphérie et qui sont captifs de transports publics de qualité médiocre, et pourtant chers au regard de leurs revenus [VOIR CI-CONTRE LE CAS D'IRÈNE].

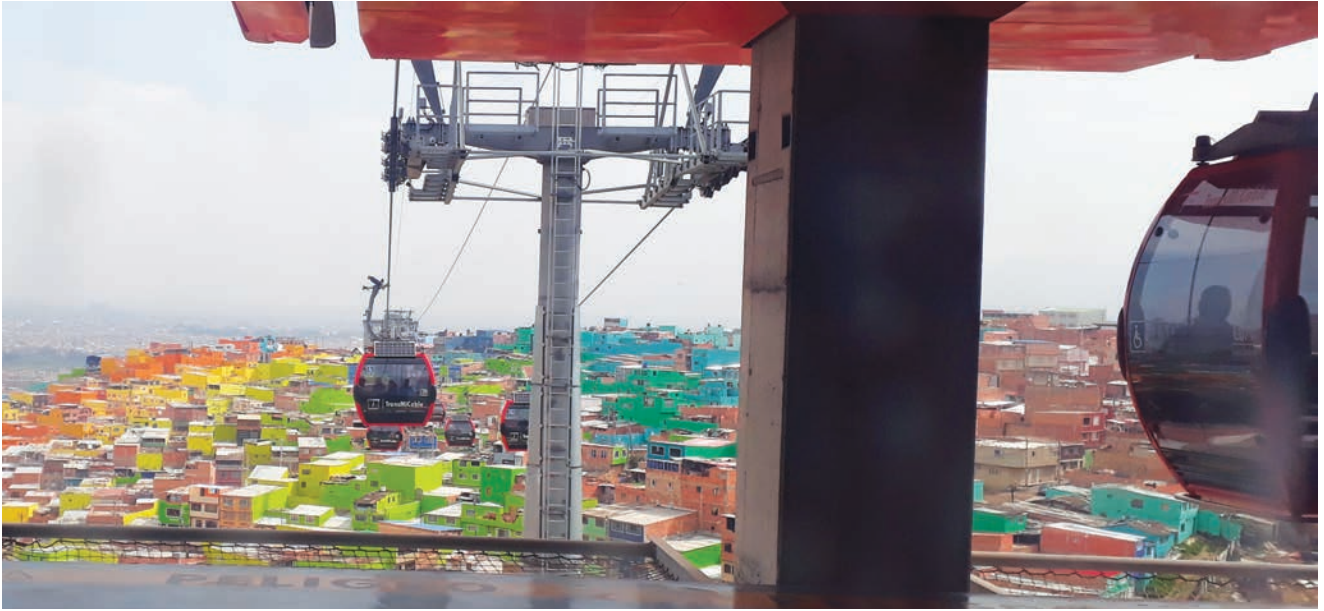
Traditionnellement, les recherches menées sur les mobilités urbaines en Amérique latine sont dominées par une « approche transports », centrée sur l'offre et sur la modernisation des transports publics. En effet, cette région est devenue un temps le champion mondial des BRT (Bus Rapid Transit), des corridors de bus en site propre⁷, à l'image du célèbre TransMilenio inauguré à Bogotá en 2001. C'est aussi la région qui compte aujourd'hui le plus grand nombre de téléphériques urbains dans le monde (dix métropoles en sont équipées, dont Bogotá depuis décembre 2018), et un grand nombre de métros aériens, comme celui de Lima inauguré en 2012. La question de la demande en revanche est beaucoup moins explorée, c'est-à-dire une approche centrée sur les usagers, leurs pratiques quotidiennes et les conséquences d'un modèle de mobilité « insoutenable » sur les conditions de vie et le bien-être des habitants.

Le pari du programme ANR Modural est donc de se concentrer non pas sur les politiques publiques, mais plutôt sur les pratiques habitantes, en particulier dans les périphéries populaires, où le problème se pose avec le plus d'acuité. Dès lors, un enjeu central du projet est de mieux appréhender les conditions de mobilité des personnes de ces secteurs populaires, dont les choix sont limités pour se déplacer, ainsi que les possibilités de se reporter vers des modes et des pratiques plus respectueuses

5 Voir les enquêtes des observatoires urbains *Bogotá Cómo Vamos* (bogotacomovamos.org) et *Lima Cómo Vamos* (limacomovamos.org).

6 Voir V. Gouëset, F. Demoraes *et al.*, « Parcourir la métropole. Pratiques de mobilité quotidienne et inégalités socio-territoriales à Bogotá, Santiago du Chili et São Paulo », 2014 ; en ligne : hal.archives-ouvertes.fr/hal-01280508v2.

7 En France, on les désigne plutôt sous le terme de BHNS (bus à haut niveau de service).



Le TransMiCable, téléphérique de Ciudad Bolívar dans la périphérie sud de Bogotá. (Photographie de Jérémy Robert, mars 2020.)

de l'environnement. Or les mobilités durables n'ont de sens que si elles améliorent le quotidien des populations, notamment des plus défavorisées, en étant faciles d'accès, bon marché, fiables et sûres, tout en offrant un minimum de confort. Tout manquement à l'un de ces critères renvoie précisément à « l'insoutenabilité » des conditions de mobilité quotidienne.

Pour autant, un autre enjeu du projet Modural est de saisir ce qui pourrait favoriser l'adoption, dans ces mêmes secteurs populaires, de pratiques de mobilité plus durables, en limitant l'usage de la voiture ou de la moto, en privilégiant les modes non motorisés (vélo ou marche), les transports en commun ou les véhicules électriques⁸, ou en rationalisant les déplacements à effectuer, de façon à voyager moins souvent et moins loin. Comment éviter notamment que les usagers mécontents des transports en commun ne se reportent vers la voiture ou la moto ? Comment faciliter l'usage du vélo ou de la marche à pied ? Quels sont les facteurs limitant ou au contraire facilitant le recours à des modes plus durables ? Autant de questions qui sont au cœur du projet Modural, et qui ont pris une dimension nouvelle avec l'irruption de la covid-19...

L'irruption de la covid-19, ou ce que la crise sanitaire fait aux citadins et aux chercheurs

Hasard – ou ironie ? – du calendrier, le séminaire de lancement du programme Modural, qui s'est tenu à Bogotá du 9 au 13 mars 2020, s'est conclu à la veille du

grand chambardement mondial causé par la covid-19. L'ordre de confinement des populations a été donné au Pérou dès le 15 mars (deux jours avant la France) et initié à Bogotá le 20 mars, avant d'être étendu à toute la Colombie cinq jours plus tard. Les frontières aériennes internationales ont été fermées à peu près aux mêmes dates. Les règles de confinement ont été sensiblement plus strictes dans ces deux villes qu'en France, sur le papier du moins⁹, mais aussi beaucoup plus longues : il n'a été interrompu à Lima que le 1^{er} juillet, et à Bogotá il a été suspendu le 27 avril, mais réimposé ensuite dans les quartiers les plus touchés, puis sous une forme « tournante » (par arrondissement) entre le 13 juillet et le 31 août¹⁰. L'efficacité de ces mesures de confinement a été toute relative. En effet, contenue dans un premier temps, l'épidémie a explosé au Pérou dès la fin du mois d'avril, avec un pic de contaminations atteint à la fin du mois d'août, plaçant ce pays au premier rang mondial pour le nombre de décès par habitant. En Colombie, l'expansion a été plus tardive (avec une accélération dans le courant du mois de juin), mais le niveau

⁸ Encore rares mais néanmoins présents, surtout sous forme de vélos et de trottinettes.

⁹ À Bogotá, par exemple, des mesures ont été mises en place pour limiter le nombre de personnes autorisées à sortir, selon le sexe (*pico y género*) ou le numéro d'identité (*pico y cédula*). Le port du masque dans l'espace public a été rendu obligatoire dès le 10 mai, date à laquelle la vitesse de circulation a été réduite dans toute la ville. Enfin, l'autorisation de sortie pour pratique sportive n'a été réglementée qu'à partir de la mi-juin.

¹⁰ Chronologie des principales mesures établie par Maëlle Lucas, doctorante en géographie à ESO-Rennes.



Source : bit.ly/32xxXtuz © Carlos Felipe Parado, Covid cycling Bogotá.

« Coronapiste » aménagée sur la 7^e Avenue en réponse à la crise sanitaire. Bogotá, le 27 juin 2020.

de contamination y reste très élevé, la Colombie ayant devancé la France pour le nombre de morts par habitant à la mi-septembre¹¹.

Bogotá et Lima sont donc deux villes très touchées par la crise sanitaire¹². En quoi cela affecte-t-il la mobilité quotidienne des habitants ? Et en quoi cela affecte-t-il le programme Modural ? Ce dernier est évidemment très impacté, car il est pénalisé par le brusque arrêt des mobilités internationales et locales, suivi d'un retour

à la normale très progressif et inachevé à ce jour¹³. De ce fait, il est impossible d'y déployer le protocole d'enquêtes de terrain et d'observations qui avait été décidé collectivement à Bogotá en mars dernier. Naturellement, cette entrave à la recherche n'est qu'une goutte d'eau face à l'énormité des bouleversements subis par les habitants de ces deux métropoles, qui ont été littéralement mises à l'arrêt, avec une incidence particulièrement lourde sur les emplois informels, dominants dans les secteurs populaires, et plus largement sur les modes de vie des habitants. Ainsi, il est apparu très vite à Lima que les marchés de proximité sont devenus d'importants vecteurs de propagation de la maladie, pour des populations disposant de revenus irréguliers et habituées à s'approvisionner au jour le jour, n'ayant pas la possibilité d'acheter ni de stocker de grandes quantités de nourritures ou de biens¹⁴. Alors que la part du travail informel dépasse les 50 % dans les deux pays¹⁵, c'est toute l'économie quotidienne des familles populaires qui a été bouleversée, avec des salariés perdant leur emploi¹⁶, des ouvriers et des employés ne pouvant pas recourir au télétravail, des travailleurs informels privés de sortie, ou se déplaçant au péril de leur santé, et des jeunes privés d'accès à leurs écoles ou leurs universités. Sur ce point, une enquête menée par un collectif d'universités relative aux impacts de la covid-19 sur les activités et la mobilité à Bogotá¹⁷ montre que 58 % des enquêtés de secteurs aux revenus faibles ne peuvent

11 À la mi-octobre, l'épidémie était en voie de ralentissement dans les deux pays, avec une réouverture progressive des lieux et activités publiques dans les deux villes, qui restent toutefois sous la menace d'une reprise des contaminations.

12 Voir les bulletins de veille sur la covid-19 et la mobilité postés sur le carnet de recherche Modural : modural.hypotheses.org/category/covid-19.

13 L'accès aux transports en commun y reste contingenté et, à titre d'exemple, aucune des grandes universités péruviennes ou colombiennes n'a réouvert ses portes aux étudiants pour le second semestre 2020 (l'enseignement s'y déroule exclusivement à distance).

14 Voir le billet de Johnatan Vega Slee, « Bombas urbanas en tiempos de covid-19 », publié sur le carnet de recherche de l'Institut français d'études andines : [ifea.hypotheses.org/4129](https://bit.ly/31L41PE).

15 Voir le billet de Paola Medellín, de l'Institut des études urbaines de l'Université nationale de Colombie, daté du 31 août 2020, « Informalidad laboral agudizó crisis económica por el coronavirus: evidencias para Perú y Colombia » ; en ligne : bit.ly/31L41PE.

16 L'Institut péruvien de statistique (INEI) estime par exemple qu'à la mi-octobre, 700 000 emplois avaient été détruits par la covid-19 dans l'agglomération de Lima (bit.ly/2FVgXdU).

17 Disponible en ligne : intalinc-lac.com/covid19.

Dans des villes comme Bogotá ou
Lima, les transports urbains sont
polluants, coûteux pour les pouvoirs
publics comme pour les usagers,
et ils sont aussi une source
d'inégalités criantes.


pas télétravailler (contre 18 et 10 % pour les secteurs aux revenus moyens et élevés) ; 17 % des individus de ce groupe ont dû abandonner leur activité en raison des restrictions de confinement (contre 8 et 3 % pour les autres groupes). Toujours pour les secteurs populaires, 39 % de ceux qui ont maintenus leurs activités y dédient plus de temps qu'avant. La dépendance au transport public pour les secteurs populaires s'est renforcée avec la crise, avec une augmentation de l'utilisation de ce mode de transport (+ 2 %) et une diminution de l'usage des modes privés (- 17 %). La situation est similaire à Lima.

Mais c'est aussi l'ensemble de l'offre de transport qui a été bouleversé, avec une limitation de la capacité de charge des transports en commun, une réduction de l'usage de la voiture et de la vitesse de circulation, une baisse temporaire du nombre de taxis (formels et informels) et une incitation à l'usage du vélo. Sur ce dernier point, Bogotá, qui faisait déjà figure de « capitale latino-américaine du vélo »¹⁸ avant le confinement, s'est illustrée au plan mondial comme une des premières métropoles à mettre en place des mesures « d'urbanisme tactique », incitant les usagers à se reporter massivement vers le vélo, en aménageant des pistes cyclables transitoires – les « coronapistes » – dès la fin de mars 2020¹⁹.

En somme, la crise sanitaire de la covid-19 a fonctionné comme une expérience grandeur nature, à l'échelle planétaire, de « report modal contraint », les usagers

ayant délaissé en masse les transports en commun, du moins au plus fort du confinement, du fait de la limitation de l'offre, ou volontairement, par crainte de s'exposer au virus. La grande interrogation pour l'équipe Modural est de savoir si cette expérience va plutôt favoriser à terme les modes décarbonés (le vélo ou la marche) ou au contraire les modes plus contaminants (la voiture et surtout la moto, plébiscitée dans les secteurs populaires pour son coût limité et sa rapidité). Cette question n'a rien d'original puisqu'elle s'est posée à l'échelle planétaire, mais selon des modalités assez singulières dans des mégapoles du Sud très affectées par la covid-19 comme Lima et Bogotá.

En guise de conclusion...

L'équipe se trouve aujourd'hui dans une situation paradoxale, avec une crise sanitaire mondiale dont les effets résonnent à plein avec la problématique de recherche du projet Modural, et dont les conséquences à court et moyen terme sont tout à fait spectaculaires, mais sans pouvoir déployer pour l'instant le dispositif d'enquêtes initialement prévu, ni mener un travail de terrain satisfaisant. Une situation qui est porteuse de contraintes et d'opportunités, pour le programme de recherche comme pour le développement des mobilités durables, alors même que le besoin en connaissances sur ces questions est bien présent ; besoin sur lequel plusieurs organismes (le Conseil européen de la recherche, le CNRS, l'ANR...) invitent d'ailleurs les chercheurs à travailler. En riposte, l'équipe du programme Modural se lance actuellement, de façon exploratoire, dans une collecte d'informations à distance (chroniques familiales menées par des étudiants au sein de leur famille, entretiens téléphoniques ou par WhatsApp, concours de photographies sur les effets de la covid-19, etc.), ce qui impose une véritable stratégie de réseautage pour accéder aux publics cibles des périphéries populaires, le plus souvent oubliés des enquêtes en ligne qui ont été menées jusqu'à maintenant. 

➔ modural.hypotheses.org

¹⁸ C'est par exemple la seule ville d'Amérique latine et plus largement du Sud figurant dans le Copenhagenize Index (copenhagenizeindex.eu), un classement mondial des « villes amies du vélo ». Elle est classée à la douzième place parmi les vingt métropoles sélectionnées en 2019.

¹⁹ Voir l'article intitulé « Aménagements cyclables temporaires et confinement : quelles opportunités ? » publié sur le site du Centre d'études et d'expertise sur les risques, l'environnement, la mobilité et l'aménagement : bit.ly/3jrdZeR.

Une « autre mondialisation » est-elle possible ?

PAR LÉO CHARLES*

SELON LES PROJECTIONS du Fonds monétaire international (FMI), le produit intérieur brut (PIB) mondial devrait chuter de 4,4 % en 2020. Ce seul chiffre indique que les conséquences de la crise économique seront d'une ampleur et d'une durée inédites. Aux États-Unis, le nombre de nouvelles demandes d'allocation chômage a atteint 6,6 millions dans la seule semaine du 29 mars 2020, le taux de chômage atteignant 11,1 % au mois de juillet (après un pic historique à 14,7 % en mai). Dans la zone euro, le PIB a reculé de 3,8 % au premier trimestre 2020 et devrait reculer encore de 13,9 % au deuxième trimestre. En France, la chute de la production est estimée par la Banque de France sur l'ensemble de l'année 2020 à 8,7 %, entraînant de ce fait une augmentation du chômage de 2,7 points (celui-ci passant de 8,4 % en 2019 à 11,1 % prévu en 2021).

Si ces prévisions macroéconomiques restent incertaines, elles doivent tout de même nous amener à réfléchir non seulement aux solutions qu'il convient de mettre en œuvre rapidement pour limiter les conséquences économiques et sociales de la crise, mais aussi aux éléments endogènes, c'est-à-dire internes au fonctionnement de nos économies mondialisées responsables du déclenchement de la crise¹ et de son ampleur. Les solutions à envisager sont nombreuses et largement commentées. Comme à l'issue de chaque crise de grande ampleur, elles divisent les économistes entre les partisans d'une relance publique massive de la demande effective² et de la production, d'une part, et les défenseurs d'une gestion saine des finances publiques et d'un rétablissement de l'économie par des mesures d'austérité, d'autre part. Pour autant, ces solutions ne peuvent être que des mesures de court terme, contracycliques³.

L'objet de cette contribution est de montrer que, dans les cadres actuels de la mondialisation, toute sortie de crise durable est impossible. En effet, les crises – qu'elles soient financières, économiques ou sanitaires – sont endogènes au fonctionnement du mode de régulation actuel et du

régime d'accumulation fondé sur la financiarisation des économies. Après avoir défini le processus de mondialisation, nous étudierons les caractéristiques de la mondialisation néolibérale en insistant sur son caractère construit. Enfin, nous tenterons d'exposer les bases d'une « autre mondialisation ».

Qu'est-ce que la mondialisation ?

Depuis l'Antiquité au moins, on retrouve des traces d'échanges commerciaux entre entités géographiques éloignées, ce qui laisse à penser qu'il existerait « une propension naturelle » de l'homme à échanger⁴. Sans entrer dans la critique (pourtant nécessaire) de cette anthropologie qui fonde le dogme de l'économisme et traverse nombre d'écoles de pensée économique jusqu'à aujourd'hui, il convient d'en mesurer la portée en matière d'analyse économique. En effet, d'Adam Smith à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), en passant par le « doux commerce » de Montesquieu⁵, force est de constater que l'idée d'un développement naturel de la mondialisation a réussi à s'imposer. De cette hypothèse fondatrice (mais fautive, comme nous allons le voir), découlent les recommandations normatives d'ouverture

1 Pour l'heure, les causes de l'émergence de la covid-19 ne sont pas connues, même si l'hypothèse d'un contact entre l'homme et l'animal semble privilégiée.

2 À la suite de la crise mondiale de 1929, l'économiste britannique John Maynard Keynes (1883-1946) défend l'idée d'une intervention de l'État afin de stimuler la demande effective. Celle-ci se compose de la consommation des ménages et des entreprises (consommation intermédiaire), mais aussi de l'investissement public et privé.

3 Les mesures contracycliques visent à renverser la tendance d'un cycle économique. Ainsi, en période de forte croissance, l'État peut tenter de modérer l'emballement de l'économie par des mesures de freinage (hausse des taux d'intérêt, hausse des impôts). Au contraire, en période de crise économique, les mesures contracycliques visent à relancer l'activité par des mesures d'accélération (baisse du taux d'intérêt, baisse des impôts).

4 Voir Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations], Londres, 1776, liv. I, chap. II, début.

5 Voir Montesquieu, *De l'esprit des lois* [1748], liv. XX, chap. I. Du commerce : « Le commerce guérit des préjugés destructeurs ; et c'est presque une règle générale, que partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce ; et que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces » (éd. R. Derathé, Paris, Garnier, 1973, t. II, p. 2).

*Maître de conférences en sciences économiques, membre du Laboratoire interdisciplinaire de recherche en innovations sociétales (LiRIS).

des frontières, de libéralisation du commerce et des investissements, qui constituent un résumé de la doctrine pourtant ancienne mais toujours d'actualité du « laissez-faire, laissez-passer ».

La mondialisation se définit comme le processus d'intensification des échanges et des relations entre différentes sociétés humaines à l'échelle mondiale. Ce processus a pour conséquence de renforcer le degré d'interdépendance entre les sociétés. Si le terme d'échange est trop vite réduit par certains à l'échange marchand, la mondialisation est au contraire multidimensionnelle : elle intensifie les échanges de biens et services, certes, mais aussi les échanges de personnes, de pratiques sociales et culturelles, de connaissances, etc.

À la suite des travaux de Fernand Braudel⁶, il est indispensable de considérer la mondialisation dans le temps long, d'en analyser les continuités et les ruptures, ainsi que les modes de régulation successifs⁷. Loin d'être un phénomène naturel, la mondialisation est au contraire une construction systémique, historiquement, socialement et institutionnellement située. Elle est en grande partie le résultat de rapports de forces, dans les premiers temps entre les États, désormais entre les firmes multinationales (FMN).

La construction de la mondialisation néolibérale

Les historiens de l'économie et les économistes adoptant une perspective historique considèrent que se sont succédés dans l'histoire – selon un processus non linéaire – trois phases de mondialisation : la première entre 1850 et 1913, la deuxième entre 1945 et 1970, enfin la troisième à partir de la fin des années 1970. Bien entendu, on

6 Voir, par exemple, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 vol.

7 Conformément à la théorie de la régulation (TR), un mode de régulation se définit comme l'ensemble des procédures permettant de reproduire les rapports sociaux fondamentaux à travers la conjonction de formes institutionnelles historiquement déterminées. Par exemple, la TR analyse le « compromis fordiste » des Trente Glorieuses qui se caractérise entre autres par un rapport salarial plus favorable au travail, une massification des interventions de l'État, la généralisation de la monnaie de crédit et une organisation taylorienne du travail permettant de forts gains de productivité du travail. Parmi les cinq formes institutionnelles, on trouve la « forme d'insertion dans l'économie mondiale », et par conséquent la forme plus ou moins intégrée que prend la mondialisation. Voir Robert Boyer, *Économie politique des capitalismes. Théorie de la régulation et des crises*, Paris, La Découverte, 2015.

8 L'internationalisation se caractérise par une intensification des échanges avec l'extérieur mais dans un périmètre géographique limité (la Méditerranée, l'Europe...) et des pans de l'activité humaine restreints. Par ailleurs, les processus d'internationalisation se caractérisent par la prédominance des critères nationaux.

9 Le terme français « économie » est calqué du grec ancien *oikonomia* qui signifie l'administration ou la direction (*nomos*) d'une maison (*oikos*).

10 Voir Michel Aglietta & Antoine Rebérioux, *Dérives du capitalisme financier*, Paris, Albin Michel, 2004.

11 Voir Barbara Stiegler, « Il faut s'adapter ». *Sur un nouvel impératif politique*, Paris, Gallimard, 2019.

« Comment un ordre, un système complexe de vie, un *Ancien Régime* à l'échelle entière du monde, a-t-il pu se détériorer et se rompre, et être atteinte alors la limite du possible, puis franchis ses obstacles ? Comment le plafond a-t-il pu être crevé ? Et pourquoi seulement au profit de quelques privilégiés du monde ? »

Fernand Braudel (1967)

trouve des formes d'échanges internationaux bien avant le milieu du XIX^e siècle, mais il convient de les considérer plutôt comme des stades préliminaires de la mondialisation, des processus « d'internationalisation »⁸.

D'inspiration libérale, au sens classique du terme, les précédentes phases de mondialisation ont été construites par les États : l'économie⁹ est conçue comme étant au service du politique et doit servir les intérêts démocratiques jugés supérieurs à tout. Le développement d'un capitalisme financiarisé à partir des années 1970, et devenu hégémonique dans la décennie 1990, se structure quant à lui autour du rôle prépondérant de la finance de marché et du commerce international de marchandises et de produits financiers¹⁰. La mondialisation néolibérale vient donc renverser la hiérarchie qui fut en vigueur durant des décennies et se structure autour d'un compromis qui érige la sphère économique privée au-dessus des États et des intérêts démocratiques. L'État se retrouve « au service » du bon fonctionnement de l'économie de marché, et érige la sphère marchande, les investissements privés et les échanges dérégulés en objectifs à atteindre, en une fin en soi¹¹. En somme, la phase de mondialisation actuelle est qualifiée de « néolibérale » au sens où les FMN viennent se substituer aux États.

Par conséquent, à la place d'un système où ce sont les États qui entretiennent des échanges commerciaux, s'est mis en place un système où ce sont les firmes qui commercent. Dès lors, les organismes de « régulation » de l'économie mondiale deviennent des moyens de faciliter

les transactions privées et la réalisation d'un profit : abolition des droits de douane, dérégulation de la finance de marché, facilitation des investissements (financiers ou matériels) des acteurs privés. Tout est organisé pour permettre aux FMN de réaliser leur production au plus bas coût. En effet, la mondialisation néolibérale a ceci de particulier qu'elle se structure autour des chaînes de valeurs globales (CVG), éclatées aux quatre coins de la planète. Avant les années 1990, le commerce international était basé sur ce que les économistes appellent le « *trade in goods* » (commerce de biens) : chaque pays était spécialisé dans la production de quelques marchandises et maîtrisait quasiment l'ensemble de la chaîne de production (des pièces détachées au produit fini). Désormais, il convient de parler de « *trade in tasks* » (commerce de tâches) : les FMN produisent l'intégralité d'une marchandise mais divisent cette production en une multitude d'étapes localisées partout dans le monde. Les pays se sont donc spécialisés dans une tâche particulière, une étape précise du processus de production (la conception, l'assemblage, le service après-vente, etc.). Pour autant, cette évolution n'a rien de naturel. En imposant les intérêts privés au détriment des intérêts publics, on a décuplé la possibilité pour chaque FMN de s'appuyer sur les innovations et la baisse des coûts de transaction au niveau mondial pour implanter des filiales partout dans le monde et éclater ces chaînes de production. De façon concrète, les CVG ne sont que l'expression de la volonté des FMN de produire au plus bas coût. La mondialisation néolibérale est donc soutenue par une institutionnalisation du dumping des firmes, non seulement à l'échelle géographique, mais aussi fonctionnelle, à chaque étape de la production de la marchandise.

L'endogénéité des crises dans la mondialisation néolibérale

Dans la décennie marquant l'apogée de la construction de la mondialisation néolibérale (1990-2000), la littérature économique spécialisée en commerce international était dominée par les articles démontrant l'efficacité et la supériorité du libre-échange et de la mondialisation. Ceux-ci décuplèrent la croissance économique

12 Voir Paul R. Krugman, *La mondialisation n'est pas coupable. Vertus et limites du libre-échange* [Pop Internationalism, 1996], trad. A. Saint-Girons & F. Vergara, Paris, La Découverte, 1998.

13 L'endo-métabolisme peut se résumer comme le fait que le mode de régulation capitaliste « porte en lui les germes de sa propre destruction ». Voir Frédéric Lordon, *Irrégularités des trajectoires de croissance : évolutions et dynamique non-linéaire : vers une schématisation de l'endo-métabolisme*, thèse de doctorat en sciences économiques, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1993.

14 C'est déjà en partie le cas avec la mise en place de « clubs climatiques ». Voir Étienne Espagne, « Les clubs climatiques et la COP21 : ennemis d'aujourd'hui, alliés de demain ? », *La Lettre du CEPII*, n° 358, novembre 2015 ; en ligne : cepii.fr/PDF_PUB/lettre/2015/let358.pdf.

et contribueraient au développement des pays du Sud. La mondialisation n'était « pas coupable¹² », en particulier du creusement des inégalités entre pays développés et pays en développement, car elle était fondée sur un jeu « gagnants-gagnants » entre l'ensemble des acteurs économiques.

Or, depuis la fin des années 1990, les crises économiques et financières se sont succédées, les inégalités au niveau mondial ont explosé et la destruction de l'environnement s'est accélérée à un tel niveau que la problématique globale du changement climatique s'est imposée. Ainsi, la responsabilité de la mondialisation dans l'émergence des crises (au sens large) a été et continue d'être démontrée. Un consensus s'articule désormais autour de l'idée qu'il y aurait « des gagnants et des perdants ». Pour autant, c'est bien le fonctionnement même de cette mondialisation qui est à l'origine de ces différentes crises, si bien que certains, comme Robert Boyer, parlent de crises endogènes, et d'autres d'endo-métabolisme¹³.

Une « autre mondialisation » est-elle possible ?

Si, comme nous l'avons vu, la mondialisation est le résultat d'un processus historique de transformation et d'évolution, et si la phase actuelle qualifiée de néolibérale peut être analysée comme un compromis institutionnel et un équilibre des rapports de force récents, alors la mondialisation néolibérale n'est en rien définitive. On peut dès lors tout à fait envisager qu'à cette dernière succède un autre mode de régulation, fondé sur un compromis institutionnel différent, en d'autres termes une « autre mondialisation ».

Cette autre forme de mondialisation doit permettre de répondre aux deux défis auxquels nous devons faire face et qui sont, en partie au moins, la conséquence de la mondialisation néolibérale. En effet, les atteintes à l'environnement et l'explosion des inégalités sont les résultats directs des différents « dumpings » sur lesquels repose le libre-échange dérégulé.

Le changement climatique nécessite une réponse concertée et globale. Par conséquent, à l'organisation de la compétition mondiale doit se substituer un retour à la coopération internationale. Face à l'impossibilité de l'OMC de promouvoir autre chose que la concurrence, il est nécessaire de construire de nouvelles institutions internationales capables de promouvoir l'entraide et l'édiction de normes et de protections (environnementales, sociales, etc.) dans le respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Si de telles institutions tardent à émerger, il n'est pas impossible d'envisager que certains pays soient moteurs dans cette transition vers une « autre mondialisation » en adoptant, à leur échelle et entre eux, les normes et protections nécessaires à la protection de l'environnement et des populations¹⁴.



Source: gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv52000858n/f173.item.

Cette miniature est extraite d'un manuscrit du xv^e siècle du *Livre des merveilles*, recueil des récits de voyage de Marco Polo rédigé à la fin du xiii^e siècle ; il est conservé à la Bibliothèque nationale de France (département des Manuscrits, cote : ms. fr. 2810). Dans le troisième et dernier tome de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (xv^e-xviii^e siècle)* intitulé *Le Temps du monde* (Paris, Armand Colin, 1979), Fernand Braudel a reproduit cette image et l'a accompagnée de la légende suivante : « Rencontre de deux économies-mondes : un marchand d'Occident sur les lieux de production des épices » (p. 32).

Le second pilier sur lequel doit reposer cette autre mondialisation est la relocalisation¹⁵. Dans l'objectif de resubordonner la sphère économique à la sphère politique, l'échelle locale doit être privilégiée. Il convient alors d'organiser les échanges selon un principe simple du « produisons chez nous lorsque cela est possible et raisonnable de le faire¹⁶ ». Le développement des circuits courts et de lieux de production de taille raisonnable permet non seulement de limiter la pollution due au transport international de marchandises, mais permet aussi de faire émerger des compromis plus favorables au travailleur. La participation des citoyens et des travailleurs à la démocratie locale et dans l'entreprise favorise un meilleur partage de la valeur ajoutée et l'adoption de meilleures protections, éléments essentiels dans la lutte contre les inégalités.

Ce renouveau de la mondialisation vient donc renverser la hiérarchie actuelle des valeurs. La compétition est remplacée par la coopération, l'abaissement des normes par l'augmentation des protections, le pouvoir économique

privé se trouvant soumis à la démocratie locale. Loin de mettre fins aux échanges, cette « autre mondialisation » mettra au contraire l'accent sur la pluralité de ceux-ci. Ainsi, « les idées, le savoir, la science, l'hospitalité, le voyage doivent par nature être internationaux¹⁷ » et continueront d'être échangés, de même que les protections et les normes. Seuls les échanges marchands de biens et services seront quelque peu limités. **P**

¹⁵ Nous entendons par relocalisation non pas le nécessaire rapatriement d'industries délocalisées mais plutôt le retour à une production locale, en circuit court et s'appuyant autant que possible sur des ressources proches.

¹⁶ En référence à un célèbre texte de Keynes publié en 1933, « National Self-Sufficiency », traduit en français par Marc Mousli sous le titre « De l'autosuffisance nationale » et publié dans *L'Économie politique*, n° 31, 2006 / 3, p. 7-18 ; en ligne : [Cairn.info/revue-l-economie-politique-2006-3-page-7.htm#no1](http:// Cairn.info/revue-l-economie-politique-2006-3-page-7.htm#no1).

¹⁷ *Ibid.*, p. 9.

La PME, moteur de révision d'un modèle économique international en crise ?

PAR CHLOÉ BERNARD*

LA PANDÉMIE de covid-19 a entraîné, au-delà de la crise sanitaire, une crise économique mondiale d'ampleur sans précédent. Il s'agit, en effet, de « la récession économique la plus grave jamais observée depuis près d'un siècle », selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) [1]. Perte d'emploi massive, chute drastique du produit intérieur brut (PIB) et faillite de millions d'entreprises sont les conséquences, notamment, d'un ralentissement, voire d'un arrêt brutal de l'activité des pays, pour freiner la propagation du virus mortel au sein de la population. Les petites et moyennes entreprises (PME), souvent relayées au second plan face aux grandes entreprises cotées en bourse, se sont alors vues placées sur le devant de la scène mondiale durant cette crise. Poumon de l'économie de nombreux pays, représentant jusqu'à 99,9 % des entreprises françaises, elles ont en effet été le centre d'attention économique des États, qui ont mis en place des politiques inédites de soutien financier et de protection de ces dernières afin de limiter les effets dévastateurs de la pandémie au sein de leur nation. Ces mesures, révélatrices de la prédominance des PME sur la santé socio-économique des pays, amènent alors à s'interroger, dans cet article, sur leur rôle pour sortir de cette crise à l'échelle mondiale.

L'économie, une victime de plus du coronavirus

Inédites pour beaucoup de nations, tout comme la France, et parfois associées aux régimes autoritaires, les restrictions sanitaires mises en place par la plupart des pays pour lutter contre le nouveau coronavirus font l'objet

* Membre de l'Équipe de recherche interlangues : mémoires, identités, territoires (ERIMIT). C. Bernard prépare une thèse sous la direction de Rodolphe Robin et Nathalie Ludec intitulée *Tonneau des Danaïdes UE-MERCOSUD : la place de la PME française dans l'accord d'association inter-régional*. — Les chiffres entre crochets droits dans le texte renvoient aux références bibliographiques données p. 19.

de controverses, non seulement en ce qui concerne leur efficacité, mais aussi quant aux répercussions négatives qu'elles pourraient avoir sur la santé publique, politique et économique des pays.

Sur le plan économique, ces mesures drastiques telles que le confinement obligatoire, la fermeture des lieux publics et des frontières, et la distanciation sociale ont, en effet, paralysé l'économie nationale, régionale et mondiale [2] alors que nombre de ces États continuent aujourd'hui de connaître une augmentation du nombre de personnes contaminées sur leur territoire. « Presque tous les secteurs de l'économie ont vu leur activité baisser, jusqu'à un arrêt total dans certains cas » [3]. Le monde aurait ainsi enregistré une chute de 19 % de son PIB au mois d'avril et le commerce mondial aurait reculé de 25 % selon les estimations [4], plongeant probablement l'économie mondiale dans sa pire récession depuis la Grande Dépression. La fermeture temporaire des activités qualifiées de « non-essentielles » par les gouvernements, pour des raisons sanitaires, pourrait ainsi aujourd'hui entraîner leur clôture définitive pour des raisons économiques. « Une vague mondiale de faillites », évaluée à hauteur de 35 % entre 2020 et 2021, était prévue dès cet automne [5].

Ce désastre économique entraînera une hausse significative de la pauvreté et une baisse de la consommation des ménages à l'échelle mondiale [6]. Les secteurs « asymptomatiques » ou favorisés aujourd'hui par ces mesures sanitaires tels que l'e-commerce ou l'industrie pharmaceutique, par exemple, devraient être à leur tour affectés à moyen terme par la pandémie de covid-19. La longueur et la continuité des dispositions sanitaires freinent par ailleurs la reprise envisagée à l'origine [2]. L'économie publique ne sera pas non plus épargnée, les besoins de financement pour lutter contre la crise sanitaire et économique comme pour relancer l'activité ayant notamment contribué à une forte augmentation de l'endettement des États.

Néanmoins, il est encore difficile d'évaluer l'impact réel des dispositions sanitaires sur l'économie. Un laxisme prononcé des États, face à ce virus très contagieux et

inconnu, aurait pu, de tout évidence, provoquer une contamination regroupée et non-maîtrisée d'une grande partie de la population active. Son impossibilité de travailler et en outre mesure de consommer aurait donc également mené à des répercussions sur le système économique mondial actuel. De plus, les pays qui n'ont pas choisi d'imposer ces restrictions, pour différents motifs politiques, sociaux et/ou économiques, connaissent également une dégradation de leur économie liée à la pandémie de covid-19. C'est le cas de la Suède ou encore du Brésil, entre autres, qui ont affiché une chute considérable de leur PIB et une récession de leur économie alors que les prévisions pour l'année 2020 annonçaient initialement des résultats positifs.

La léthargie des économies nationales ne semble donc pas s'arrêter à la levée des mesures préventives locales, dénonçant alors l'interdépendance économique des pays.

Libéralisme et mondialisation : arroseurs arrosés de la covid-19

Des politiques, chercheurs et auteurs ont, en effet, associés ces résultats catastrophiques au modèle économique international, qui domine jusqu'à aujourd'hui le monde : la mondialisation. Issu de l'évolution d'un phénomène dont les prémices sont fréquemment associées à la découverte du Nouveau Monde par les Européens, ce processus mondial d'intensification des échanges entre les nations, dont la définition n'est apparue dans les dictionnaires qu'à partir des années 1970, s'est accentué dès les années 1980 et appartient désormais au vocabulaire courant. La suppression des barrières limitant la libre circulation des biens, des services, des capitaux et des personnes, les progrès et la baisse des coûts en matière de transport, informatique ou autres moyens de télécommunication, tout au long du xx^e siècle, ont contribué au phénomène.

Le libéralisme mondialisé, initié avec l'accord GATT¹ de 1947, a en effet impulsé en grande partie cette mondialisation aux apparences libérales. Aujourd'hui, 164

1 Le *General Agreement on Tariffs and Trade*, c'est-à-dire l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, signé par vingt-trois pays, est entré en vigueur en janvier 1948.

2 Le cycle de Doha désigne les négociations multilatérales sur la libéralisation des échanges et la réforme en profondeur des règles commerciales mondiales, officiellement lancées en novembre 2001 et non encore conclues à ce jour. Face à la suspension des discussions et aux divergences entre les membres de l'OMC, il a été qualifié à plusieurs reprises d'« échec » par Pascal Lamy, ancien directeur général de l'organisation.

3 Voir Marshall McLuhan, Quentin Fiore, *The Medium Is the Massage : An Inventory of Effects*, co-ordinated by Jerome Agel, New York, Random House, 1967 ; *Message et massage*, mis en scène par Jérôme Agel, trad. franç., Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

4 Cf. la discussion de cette thèse par Blaise Wilfert dans « Coronavirus : la mondialisation n'est pas la cause, mais le remède », *Question d'Europe*, n° 556, 27 avril 2020, 9 p., disponible sur le site de la Fondation Robert Schuman : robert-schuman.eu/fr/doc/questions-d-europe/qe-556-fr.pdf.

états membres sur les 193 pays inscrits à l'Organisation des Nations unies (ONU) adhèrent à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), « organisation internationale qui a pour objectif d'assurer l'ouverture du commerce » et de « rendre les courants d'échanges plus fluides et prévisibles, dans l'intérêt de tous ». Néanmoins, alors que la libéralisation du commerce à l'échelle mondiale est considérée avoir « joué un rôle important s'agissant de soutenir le développement économique et de promouvoir des relations pacifiques entre les nations » [7], l'échec du cycle de Doha en 2006, dont les négociations s'inscrivaient dans cette lignée, avait déjà commencé à souligner les failles du multilatéralisme².

L'incapacité des États à parvenir à un consensus vient contredire le concept de « village global » avancé par Marshall McLuhan³. La protection des intérêts particuliers de chaque pays et la crainte des effets négatifs d'une ouverture à certains marchés, démontre une forme de protectionnisme paradoxale chez les pays dits libéraux. La signature d'accords de libre-échange bilatéraux et le régionalisme ont alors été des solutions choisies par les pays pour pallier ce système mondial dysfonctionnel, qui connaît une dégradation de ses relations interétatiques ces dernières années. Les répercussions économiques liées à la pandémie de covid-19 ont accentué et fini de poser les limites de ce modèle économique déjà controversé, régi par des relations commerciales de plus en plus étroites depuis les années 1970. Les pays moins ouverts au commerce mondial seront en effet, selon les estimations, parmi les moins atteints par la pandémie de covid-19 [6].

Alors que les lexicographes s'accordent à définir la mondialisation comme le « fait de se répandre dans le monde entier, de concerner toute l'humanité » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e éd., 2020), l'utilisation de l'expression « cas importé » par les gouvernements a aussi mis en évidence l'impact sanitaire des échanges humains et renforcé les débats politiques liés aux flux migratoires. La mondialisation est ainsi considérée comme le vecteur qui transforme une épidémie en pandémie. En d'autres termes, tout comme le coronavirus, la mondialisation serait pathogène et tous deux seraient étroitement liés⁴.

Néanmoins, le monde a traversé des pandémies avant l'actuelle mondialisation (depuis au moins le xi^e siècle en Eurasie) et si elle peut être accusée de la vitesse de propagation de la crise liée à la covid-19, elle a également permis de relayer l'information sur l'existence du virus en simultané au niveau mondial et de mobiliser l'ensemble de la communauté scientifique internationale et les moyens dont elle dispose pour lutter contre ce virus. C'est pour cela que la démondialisation ne semble pas être la solution à la sortie de cette crise.

La PME, organe vital de l'économie mondiale

Bien que bénéfique à la croissance mondiale et à la stimulation de l'activité économique et de la productivité [8], la mondialisation et la libéralisation du commerce sont souvent accusées d'accentuer l'interdépendance des pays, la perte d'emploi liée aux délocalisations et les inégalités sociales. Acteurs majeurs de ce modèle économique mondial, les grandes entreprises multinationales ont été inévitablement et rapidement atteintes par la pandémie actuelle, en raison de leur internationalisation. Le nombre de défaillances des grandes entreprises a augmenté de plus de 99 % au deuxième trimestre 2020 par rapport à l'année précédente, provoquant alors une crainte significative de l'« effet domino » sur les PME [5].

Celles-ci, moins présentes à l'export en règle générale, ont en effet très souvent une vision nationale, voire locale de leur activité [9] et leur chiffre d'affaires tend à dépendre de « quelques gros clients ». Affectées par les restrictions sanitaires mises en place par les gouvernements et la baisse de la consommation, la trésorerie déjà sous pression de celles qui ont survécu, pourrait ainsi être fragilisée par un défaut de paiement. Dans de nombreux secteurs, les PME seront les plus touchées par la pandémie de covid-19 [10].

Les États ont mis alors en place des mesures exceptionnelles de soutien telles que des aides et fonds de solidarité, des prêts bancaires à bas taux ou encore des assouplissements fiscaux, notamment dirigés à ces petites structures. Cependant, doit-on concevoir les PME comme l'organe infecté d'une économie personnifiée ou alors, au contraire, comme le poumon de reprise d'une machine inventée par l'homme ? Alors que les infectiologues ont pris une position dominante auprès des États dans la gestion de la crise sanitaire, quelle place a été attribuée aux PME, protagonistes sur le plan économique ?

Représentant plus de 90 % des entreprises dans le monde et regroupant jusqu'à 70 % de la population active occupée, les PME sont, en effet, le poumon de l'économie mondiale. Elles se positionnent comme protagonistes dans la création d'emploi et contribuent à la réduction de la pauvreté, dans les pays en développement entre autres [11]. Par ailleurs, bien que la santé économique d'un pays soit fréquemment interprétée selon les performances de ses grandes entreprises capitalisées sur les marchés financiers, les PME affichent paradoxalement de meilleures performances que les autres sociétés non financières. Dans le cas de la France, par exemple, elles connaissent une croissance plus soutenue de la valeur ajoutée et de l'excédent brut d'exploitation. Leur taux d'endettement avant la crise était également en recul, malgré une hausse de leurs investissements, alors qu'il semblait rebondir pour les grandes entreprises [11]. Enfin, la diversité

des activités exercées par les PME, comparée aux autres catégories d'entreprise [12], est un atout essentiel pour répondre aux nécessités du marché tandis que la pandémie de covid-19 a fait resurgir de nombreuses craintes en termes de pénurie. Leur présence permet ainsi de renforcer et de diversifier le tissu économique d'une ville ou d'une région tout en le développant et en réduisant l'impact des crises économiques. Elles constituent, de ce fait, un levier important pour attirer la jeune population active et (re)dynamiser un territoire.

La notion de proximité géographique, culturelle, hiérarchique et relationnelle qui caractérise les PME⁵ leur attribue, de plus, une forte adaptabilité et réactivité aux besoins de la population. La « petitesse » de leur structure permet, en effet, une plus grande souplesse dans les orientations stratégiques de l'entreprise et une prise de décision plus rapide. Sur le plan des ressources humaines, elles bénéficient également d'une plus grande flexibilité en ce qui concerne la polyvalence de leurs salariés et la facilité de mobilisation de leur personnel, dont les effets positifs se refléteraient sur la production [13]. Cette agilité est ainsi définie comme « la capacité d'une entreprise à croître dans un environnement marqué par un changement continu et imprévisible d'un marché global, caractérisé par une demande de qualité supérieure, de haute performance, de faible coût et de produits et services correspondants aux exigences des consommateurs » [13], tel que le contexte de mondialisation contemporain.


« Terreau des grandes entreprises » [14], sources de créativité et plus susceptibles de mener des innovations radicales, elles sont aussi souvent perçues comme plus sincères, conscientes des difficultés du quotidien et plus égalitaires, contrairement aux grandes entreprises. Elles bénéficient ainsi d'une excellente image au sein de la société et sont considérées, notamment par les jeunes générations, comme des « acteurs majeurs pour améliorer le monde actuel » [15].

En revanche, alors que l'internationalisation des entreprises permet aujourd'hui d'évaluer la tendance générale de l'économie à l'échelle mondiale, les PME devront se réinventer pour être la solution de demain. S'ouvrir à la mondialisation, diversifier leur portefeuille et s'adapter au dynamisme du monde émergent, aux nouvelles technologies et aux besoins futurs semblent être leur défi principal. L'Université devra alors jouer un rôle majeur pour accompagner les PME dans cette transition, notamment en termes de qualification et de spécialisation du personnel. Une étude menée en France démontre par ailleurs que « les PME (...) actives en recherche et développement exportent proportionnellement plus » que les autres [16]

5 Voir Olivier Torrès, « Petitesse des entreprises et grossissement des effets de proximité », *Revue française de gestion*, n° 144 : *La Petite Entreprise*, 2003/3, p. 119-138 ; en ligne : archives-rfg.revuesonline.com/gratuit/RFG29_144_08_Torress.pdf.

et que les inégalités sociales liées à la mondialisation se réduiraient grâce à une amélioration de l'éducation et de la formation.

La crise liée à la pandémie de covid-19 a ainsi démontré que toute activité était essentielle à l'économie. Protagonistes dans la création d'emploi et de la valeur ajoutée, les PME ne devraient plus seulement être

considérées comme des victimes, mais aussi envisagées comme porteuses de solution à un modèle économique international en crise. Alors que, selon l'*Encyclopédie Larousse*, « la connexion des hommes (...) fait la mondialisation » (art. Mondialisation, éd. 2020), c'est ici la collaboration tripartite entre les États, les entreprises et l'Université qui permettra de réviser une mondialisation aujourd'hui aussi prospère que dysfonctionnelle. 

Références bibliographiques

- [1] ORGANISATION DE COOPÉRATION ET DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUES, « L'économie mondiale sur une ligne de crête », extrait de *Perspectives économiques de l'OCDE*, vol. 2020, n° 1, juillet 2020, en ligne : oecd.org/perspectives-economiques.
- [2] FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL, *Perspectives de l'économie mondiale*, mise à jour de juin 2020, en ligne : imf.org/fr/Publications/WEO/Issues/2020/06/24/WEOUpdateJune2020.
- [3] MINISTÈRE DE L'EUROPE ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, « Covid-19 : les mesures économiques et l'action du ministère en soutien aux secteurs de l'export et du tourisme ».
- [4] OBSERVATOIRE FRANÇAIS DES CONJONCTURES ÉCONOMIQUES, *Policy Brief*, n° 69 : *Évaluation de l'impact économique de la pandémie de COVID-19 et des mesures de confinement sur l'économie mondiale en avril 2020*, 5 juin 2020, en ligne : ofce.sciences-po.fr/pdf/pbrief/2020/OFCEpbrief69.pdf.
- [5] EULER HERMES, « Défaillance en France et dans le monde : une vague décalée dans le temps, mais qui fera des dégâts », 20 juillet 2020, en ligne : eulerhermes.fr/actualites/defaillances-2020-2021.html.
- [6] BANQUE MONDIALE, « La pandémie de COVID-19 plonge l'économie planétaire dans sa pire récession depuis la Seconde Guerre mondiale », 8 juin 2020, en ligne : banquemondiale.org/fr/news/press-release/2020/06/08/covid-19-to-plunge-global-economy-into-worst-recession-since-world-war-ii.
- [7] ORGANISATION MONDIALE DU COMMERCE, *Histoire du système commercial multilatéral*, 2020, en ligne : wto.org/french/thewto_f/history_f/history_f.htm.
- [8] MORAND, Paul (dir.), *Mondialisation : changeons de posture*, rapport du groupe de travail international sur la mondialisation remis à Christine Lagarde, ministre déléguée au commerce extérieur, le 19 avril 2007, en ligne : vie-publique.fr/rapport/29064-mondialisation-changeons-de-posture-rapport-du-groupe-de-travail-int-1999.
- [9] LECERF, Marjorie, *Les Petites et Moyennes Entreprises face à la mondialisation*, thèse de doctorat en sciences économiques, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2006.
- [10] ORGANISATION DE COOPÉRATION ET DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUES, *Coronavirus (COVID-19) : SME Policy Responses*, mise à jour du 15 juillet 2020, en ligne : read.oecd-ilibrary.org/view/?ref=119_119680-di6h3qgi4x&title=Covid-19_SME_Policy_Responses.
- [11] BUREAU, Benjamin & PY, Loriane, « La situation des entreprises en France en 2018 : les PME tirent leur épingle du jeu », *Bulletin de la Banque de France*, 227 / 5, janvier-février 2020, en ligne : publications.banque-france.fr/la-situation-des-entreprises-en-france-en-2018-les-pme-tirent-leur-epingle-du-jeu.
- [12] INSTITUT NATIONAL DE LA STATISTIQUE ET DES ÉTUDES ÉCONOMIQUES, « Tableau de l'économie française (édition 2018) », 27 février 2018, en ligne : insee.fr/fr/statistiques/3303564?sommaire=3353488.
- [13] BARZI, Redouane, « PME et agilité organisationnelle : étude exploratoire », *Innovations*, n° 35 : *Processus synchrones d'innovation*, 2011 / 2, p. 29-45 ; en ligne : [Cairn.info/revue-innovations-2011-2-page-29.htm](https:// Cairn.info/revue-innovations-2011-2-page-29.htm).
- [14] ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL, « Les petites entreprises sont-elles toujours les meilleures ? », 26 juillet 2013, en ligne : ilo.org/global/about-the-ilo/newsroom/news/WCMS_218254/lang--fr/index.htm.
- [15] INSTITUT DE L'ENTREPRISE, « Les nouvelles attentes des Français envers les entreprises », enquête publiée le 22 septembre 2020, en ligne : institut-entreprise.fr/les-nouvelles-attentes-des-francais-envers-les-entreprises.
- [16] SCHWEITZER, Camille, « La R&D dans les PME, les ETI et les grandes entreprises », dans *L'État de l'enseignement supérieur et de la recherche en France*, n° 10, Paris, ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, avril 2017, p. 68-69 ; en ligne : publication.enseignementsup-recherche.gouv.fr/eesr/10/EESR10_R_28-la_r_d_dans_les_pme_les_eti_et_les_grandes_entreprises.php.



Retour à la terre

Le rôle des SHS dans l'innovation autour du matériau terre crue

PAR SOLENN FOLLÉZOU & BENOÎT FEILDEL*

CONSTRUIRE LE MONDE D'APRÈS la crise sanitaire de la covid-19, c'est au sens premier du terme le bâtir. L'innovation dans les matériaux de construction en est un des enjeux, et non des moindres. Depuis 2016, le réseau Écomaterra travaille à la redécouverte du matériau terre avec la conviction que, loin d'être réservé aux seules sciences du génie mécanique et civil, l'acte de bâtir requiert la mobilisation des sciences humaines et sociales.

La terre, vers un renouveau dans la construction contemporaine ?

En ce début de XXI^e siècle, le réchauffement climatique et la raréfaction des ressources naturelles comme le sable, indispensable à la fabrication du béton, interrogent nos modèles de développement et de construction. Face au défi des transitions environnementale et énergétique, les matériaux biosourcés, c'est-à-dire issus de la biomasse d'origine végétale ou animale, ainsi que la matière première terre, sont reconnus comme des filières au potentiel de développement élevé en Bretagne¹.

La terre est un matériau traditionnellement utilisé pour la construction. De nombreux procédés se sont développés dans le monde avec des adaptations locales et architecturales. La Bretagne possède elle-même un important patrimoine en terre, construit le plus souvent en bauge². Présent et visible dans nos paysages, notamment sur le Bassin rennais, ce mode constructif a été progressivement oublié au milieu du XX^e siècle au profit de nouveaux matériaux et procédés, tels que le ciment et le béton armé. Aujourd'hui, l'essentiel de l'activité des professionnels de la construction en terre crue concerne la réhabilitation du bâti ancien³.

Pourtant, le matériau possède de nombreux avantages à faire valoir pour répondre aux enjeux contemporains d'adaptation au changement climatique et de

construction à faible impact environnemental favorable à la santé. Sa forte inertie thermique ainsi que ses propriétés hygrothermiques contribuent au confort d'été dans les logements et peuvent atténuer les effets d'îlots de chaleur urbains. Il apporte également une qualité de l'air intérieur, un confort acoustique et un bien-être ressenti. De plus, dans ses procédés traditionnels de mise en œuvre, à forte intensité sociale, il est parmi les plus bas carbone. Le matériau, sans ajout de liant hydraulique (ciment, chaux), est réversible, il peut retourner à la terre lors de la déconstruction d'un bâtiment ou être réemployé pour la réalisation d'un autre ouvrage. Il s'inscrit dans une démarche d'économie circulaire.

En Bretagne, le matériau est disponible à l'état naturel et abondant. Chaque année, plus de 2,8 millions de tonnes de déchets terres issus des chantiers du BTP sont mis en décharge. Or, une partie de ces volumes permettrait de construire 6 500 logements individuels, soit environ 50 % des besoins⁴. L'utilisation des terres excavées dans la construction est une voie pertinente de valorisation du matériau dans le cadre de la loi de transition énergétique (2015). En effet, dans ses objectifs, celle-ci incite les collectivités et les acteurs de la construction à réemployer, recycler ou orienter au moins 70 % des déchets du BTP vers d'autres formes de valorisation dès 2020.

Malgré ces atouts, les nouvelles architectures de terre dans nos paysages contemporains, notamment en milieu urbain, restent marginales. Nécessitant davantage de

1 Voir la synthèse réalisée en mars 2015 par la cellule économique de Bretagne intitulée *Les Filières de matériaux biosourcés pour la construction en Bretagne. État des lieux et mise en perspective* ; en ligne : bretagne-environnement.fr/filieres-materiaux-biosources-pour-construction-bretagne-etat-lieux-mise-perspective.

2 Technique traditionnelle qui consiste en un mélange à l'état humide de terre et de fibres végétales, modelé puis empilé permettant la réalisation de murs.

3 Voir le site du Collectif des terreux armoricains : webmaster50050.wixsite.com/terreux-armoricains.

4 Voir Erwan Hamard *et al.*, « A new methodology to identify and quantify material resource at a large scale for earth construction. Application to cob in Brittany », *Construction and Building Materials*, vol. 170, mai 2018, p. 485-497 ; en ligne : [sciencedirect.com/science/article/pii/S0950061818305877](https://doi.org/10.1016/j.conbuildmat.2018.05.077).

* S. Follérou est chargée de mission (projet Écomaterra) à l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de Rennes (IAUR) ; B. Feidel est maître de conférences en aménagement de l'espace et urbanisme, membre de l'unité mixte de recherche Espaces et sociétés (ESO, UMR 6590, CNRS).

main-d'œuvre et des délais de mise en œuvre plus longs, la construction en terre crue semble difficilement s'accorder aux contraintes des chantiers actuels. De plus, il persiste des limites à la reconnaissance des techniques utilisées, des freins réglementaires et assurantiers, notamment pour les équipements recevant du public et les immeubles collectifs. Enfin, l'image de la terre reste dévalorisée car elle est souvent associée à la ruralité et au passé. Comment alors favoriser un retour à la terre sur le territoire breton, plus largement, dans le Grand Ouest ?

De l'AMI Terre crue au programme collaboratif de R&D Écomaterra

Pour répondre à ces enjeux et trouver des leviers d'action, l'IAUR [VOIR L'ENCADRÉ CI-DESSOUS] et l'association Accroterra ont lancé en 2016 un appel à manifestation d'intérêt (AMI) terre crue auprès des acteurs du Grand Ouest, en partenariat avec la Maison des sciences de l'homme en Bretagne, donnant naissance au programme de recherche et développement (R&D) Écomaterra⁵. Écomaterra regroupe un large réseau de laboratoires, de professionnels de la construction et de la ressource, de maîtres d'ouvrage publics et privés, d'architectes, d'aménageurs, de collectivités, d'habitants, d'artistes et d'étudiants qui mettent en commun leurs compétences, savoir-faire et moyens pour poser les bases du renouveau et de la promotion de la terre crue dans la construction contemporaine.

L'IAUR

Porté par l'université Rennes 2, l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de Rennes est un groupement d'intérêt scientifique (GIS) qui vise, dans les champs de la fabrique de la ville et des territoires, à favoriser la production d'innovations pédagogiques, scientifiques, technologiques et sociales entre ses établissements membres : l'université Rennes 2, Sciences Po Rennes, l'École nationale supérieure d'architecture de Bretagne (ENSAB), l'Institut national des sciences appliquées de Rennes (INSA) et l'université de Rennes 1.

L'IAUR constitue une plate-forme d'appui à la pédagogie et à la recherche pour les formations et laboratoires qu'il fédère. Ses activités présentes sur le site de Rennes et au-delà ont pour fil conducteur l'interdisciplinarité et sont étroitement menées en lien avec les territoires et les acteurs socio-professionnels. Depuis mai 2020, Jean-Pascal Josselin assure les fonctions de direction du GIS IAUR suite au départ à la retraite de Gilbert Gaultier, qui a joué un rôle central et moteur dans la création de l'IAUR en 2012 et le projet Écomaterra.

Écomaterra associe la recherche fondamentale, appliquée et le développement expérimental. L'objectif est de mettre à l'épreuve le matériau, en démontrant sa contemporanéité architecturale et sa pertinence écologique et sociale, à travers la construction d'une quarantaine de logements collectifs et individuels en terre crue sur le territoire de Rennes Métropole.

La dynamique Écomaterra s'organise autour de trois axes de recherche, regroupant chacun des équipes pluridisciplinaires travaillant en collaboration avec les professionnels et les formations. Au-delà des efforts de la recherche sur les procédés et procédures, et les conditions de faisabilité technique, un axe de recherche singulier a été développé, s'attelant quant à lui à la question des processus. Cet axe, auquel se rattache la majorité des chercheurs en SHS, loin d'être un volet secondaire, est au cœur de la démarche qui vise notamment à élucider les relations humaines et sociales avec la réalité technique.

Un large réseau. Établissements d'enseignement supérieur et instituts : IAUR, université Rennes 2 (UR2), École nationale supérieure d'architecture de Bretagne (ENSAB), Institut national des sciences appliquées de Rennes (INSA), université de Rennes 1 (UR1), université de Bretagne-Sud (UBS), École des hautes études en santé publique (EHESP), université Gustave-Eiffel (UGE), Institut universitaire de technologie (IUT) Génie civil et construction durable (UR1), IUT Saint-Nazaire (université de Nantes [UN]), université de Picardie Jules-Verne (UPJV), Agrocampus Ouest, Maison des sciences de l'homme en Bretagne (MSHB). **Maîtres d'ouvrages, collectivités territoriales, Etat, aménageurs :** Néotoa, Coop de Construction, Archipel Habitat, région Bretagne, direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement (DREAL Bretagne), département d'Ille-et-Vilaine, Rennes Métropole, Territoires, Société d'aménagement et du développement d'Ille-et-Vilaine (SADIV), commune de Saint-Juvat.

Laboratoires et unités de recherche : Espaces et sociétés (ESO Rennes, unité mixte de recherche, CNRS, UR2), Tempora (UR2), Laboratoire interdisciplinaire de recherche en innovations sociétales (LiRIS, UR2), Génie civil et mécanique (GEM, unité mixte de recherche, CNRS, UN), Laboratoire de génie civil et génie mécanique (LGCGM, INSA Rennes), Institut de recherche Dupuy de Lôme (IRD, UBS), Granulats et procédés d'élaboration des matériaux (GPEM, UGE), Éco-procédés, optimisation & aide à la décision (EPROAD, UPJV), Pratiques et théories de l'art contemporain (PTAC, UR2), Centre de recherche en archéologie, archéosciences, histoire (CREAAH, unité mixte de recherche, CNRS, UR1, UR2), Groupe de recherche sur l'invention et l'évolution des formes (GRIEF, ENSAB), Littoral, environnement, télédétection, géomatique (LETG-COSTEL, unité mixte de recherche, CNRS, UR2). **Entreprises et groupements d'entreprises :** Collectif des terreaux armoricains, Collectif d'architectes (membres d'Accroterra), Ordre des architectes de Bretagne, Gendrot T.P., Denis Mallejac, L.B. Éco Habitat, agence d'architecture Louvel, Ecobatys. **Associations :** ACCROTERRA, Au bout du plongeoir, T.E.R.R.E.

⁵ Financé par la région Bretagne, Néotoa, la Coop de Construction Archipel Habitat, la direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement (DREAL Bretagne), le département d'Ille-et-Vilaine et Rennes Métropole.

L'apport des SHS pour habiter durablement la Terre

La crise sanitaire de la covid-19 nous l'a rappelé avec force, les avancées scientifiques et technologiques, aussi bien dans les domaines de la santé, des énergies, du développement durable, n'acquièrent leur valeur qu'à l'aune des modes d'appropriation et des usages que leur réservent les sociétés. Il est un fait que les sciences et les techniques nous débordent de toutes parts, comme le soulignaient Barthe, Callon et Lascoumes en 2001 dans leur *Essai sur la démocratie technique*⁶. Face à ces débordements que tout un chacun peut éprouver et mesurer, les SHS, parmi lesquelles l'anthropologie, la sociologie, l'histoire ou la géographie, nous aident de façon essentielle à relier le produit de la rationalité des sciences et techniques aux perspectives épistémiques de nature culturelle, politique et éthique. Face aux enjeux du changement climatique, les SHS ont un rôle évident à jouer pour aider à la décision, c'est-à-dire accompagner la maîtrise par le peuple de son destin, en découvrant et en exposant toutes les espèces d'attachement qui nous « font faire » – ce que le philosophe des sciences Bruno Latour nomme les « faitiches⁷ » – sans que nous n'interrogeons l'origine même de ces déterminations et la façon dont elles obligent nos actions.

Dans le domaine de la construction, la formidable évolution technique qu'a constitué la découverte des différentes utilisations possibles du béton n'en a pas moins contribué à escamoter un ensemble de techniques et de savoir-faire plus traditionnels, dont l'une des caractéristiques principales – à l'image de l'utilisation de la terre crue comme matériau de construction en Bretagne – était l'ancrage dans les terroirs et l'intégration dans des systèmes sociaux localisés. Redécouverte aujourd'hui et mise en lumière pour ses vertus écologiques et sanitaires, la terre crue comme matière à construire demeure néanmoins profondément marquée par cette image vernaculaire, interrogeant ainsi le rapport des sociétés aux techniques et, beaucoup plus largement, à la Terre. Le mouvement constant du modernisme vers un détachement de tous les liens qui constituaient les relations et les savoirs traditionnels a largement œuvré pour cette disqualification. La terre crue, valorisée comme un art de faire réservé aux constructions du passé, et cantonné dès lors au registre patrimonial, ne serait plus adaptée à la vie moderne ?

6 Yannick Barthe, Michel Callon & Pierre Lascoumes, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

7 Bruno Latour, « Factures / fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », dans A. Micoud & M. Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000, p. 189-208 ; en ligne sur le site de l'auteur : bruno-latour.fr/sites/default/files/76-FAKTURA-FR.pdf.

C'est précisément le type d'interrogation, et de relations, que l'appareillage scientifique propre aux SHS permet d'interroger et de déconstruire, pour mieux les reconstruire... Les enquêtes [VOIR L'ENCADRÉ CI-DESSOUS] ainsi que les expérimentations pédagogiques [VOIR L'ENCADRÉ P. 24] menées dans le cadre du programme Écomaterra ont permis d'évaluer la façon dont le matériau terre était affecté aujourd'hui par un imaginaire social grevant son potentiel de développement, en portant l'attention des utilisateurs sur certains de ses aspects au détriment d'autres qui pourraient constituer de puissants vecteurs d'appropriation pour la reconstruction d'un attachement à la terre.

DEUX ENQUÊTES

L'enquête « Terres urbaines : faire la ville avec les matériaux biosourcés », conduite en 2017-2018 par les étudiants en 1^{re} année de la mention de master Urbanisme et aménagement de l'université Rennes 2, encadrés par Benoît Feildel (membre de l'unité mixte de recherche Espaces et sociétés, CNRS), a interrogé les imaginaires de la terre auprès de 100 personnes, résidentes de la métropole rennaise aux profils sociologiques diversifiés (habitants, enfants, professionnels), en faisant usage d'une diversité de méthodes d'enquête (micro-trottoir, photolangage, entretiens, analyse sensorielle). Elle a notamment permis de dresser des profils types de publics en fonction de leurs représentations du matériau et d'apprécier, en particulier auprès des publics jeunes, les qualités sensibles et subjectives de la terre, les façons d'éprouver et de ressentir le matériau.

L'enquête « L'habitat en terre crue : enquête sur un matériau retrouvé », menée en 2017-2018 par les historiennes Martine Cocaud et Aurélie Hess (université Rennes 2, membres de l'unité de recherche Tempora, laboratoire des sciences historiques), a quant à elle interrogé l'abandon progressif de la construction en terre crue entre 1880 et 1950 dans les communes rurales du pays de Rennes (Saint-Gilles) en ayant recours à un ensemble de documents d'archives (matrices des propriétés foncières, registres des hypothèques, inventaires, devis) et des visites de terrain. Les résultats ont permis de proposer une périodisation de l'abandon progressif « du construire » en terre, en tenant compte des différents types d'édifice, et d'éclairer les réalités socio-économiques qui ont pu contribuer à la disparition de cette culture constructive.



© J.M.R.

Mur trombe en bauge de 35 mètres de long par 3,5 mètres de haut et 70 cm d'épaisseur, façade sud de l'atelier mécanique, campus de Beaulieu, université de Rennes 1, Yves-Marie Maurer Atelier d'architecture et Catherine Proux Architecte associée, entreprise Maison en terre (réalisation : 2009-2011).

En somme, la recherche en SHS a montré que la viabilité des nouveaux modes constructifs à base de terre crue ne pouvait faire l'économie de la compréhension des rapports que les humains entretiennent à la matière et à la technique. De façon non moins fondamentale, cette recherche a permis d'impulser une réflexion sur la transformation des cadres de pensée et d'action pour le dépassement des obstacles techniques, économiques ou juridiques à la construction en terre crue.

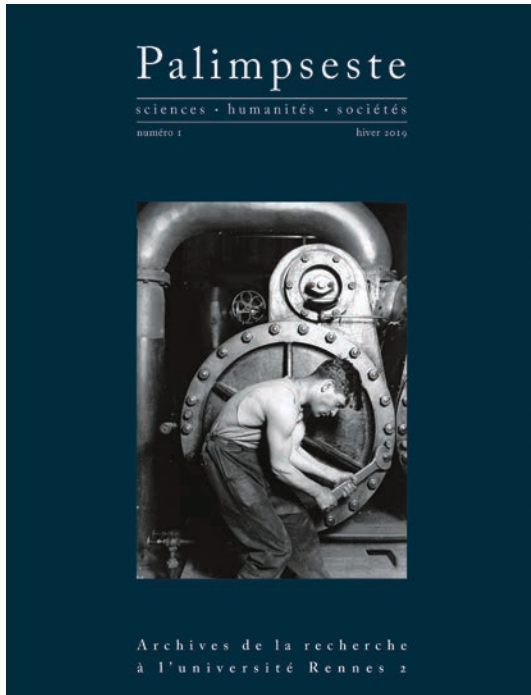
Le travail au sein du collectif Écomatere, regroupant les acteurs de la construction et les chercheurs issus des sciences et techniques, a permis d'apprécier à sa juste mesure le rôle déterminant des SHS pour anticiper et concevoir les processus de valorisation d'un matériau « produit socialement » comme élément de construction innovant devant permettre d'habiter plus durablement la Terre. Gageons que ce travail, qui devrait prochainement voir ses premières réalisations littéralement sortir de terre, contribuera à l'impérieuse nécessité de refonder les conditions de notre habitation terrestre. **P**

DES EXPÉRIMENTATIONS PÉDAGOGIQUES

Le programme Écomatere a donné lieu à plusieurs expérimentations pédagogiques (*workshops*, ateliers) réalisées avec les étudiants en arts plastiques de l'université Rennes 2 (sous la direction de Didier Favreau et Ivan Toulouse) et les élèves architectes de l'École nationale supérieure d'architecture de Bretagne (ENSAB, sous les directions de Hervé Perrin et Loïc Daubas). Ces expérimentations ont notamment été menées par les étudiants en réponse à une commande de la direction des ressources immobilières (DRIM) de Rennes 2 pour la réalisation d'un bâtiment dédié au stockage de déchets inertes sur le campus Villejean. Elles ont permis d'explorer les conditions économiques, techniques et juridiques de mise en œuvre de la terre crue, les formes et le design (cellule d'habitation, façades, bâtiment technique), ainsi que le rapport à l'espace et le rapport physique au matériau.

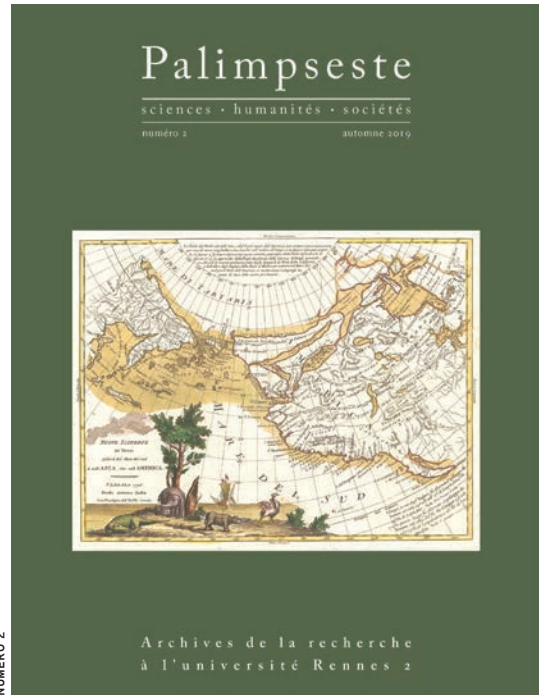
Palimpseste

sciences • humanités • sociétés



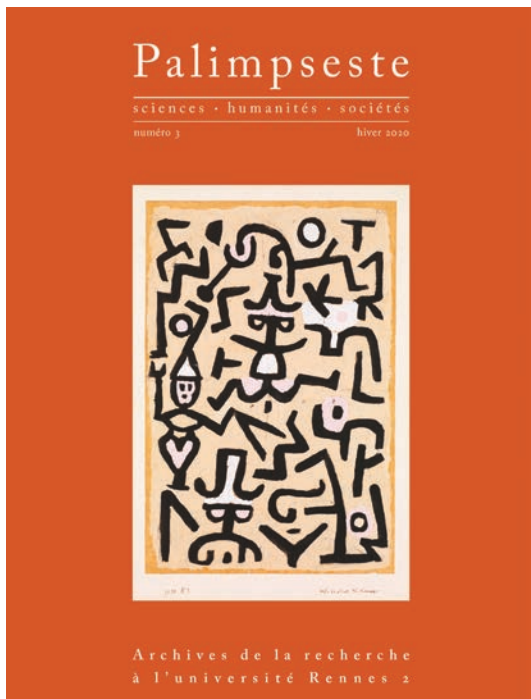
NUMÉRO 1

Qu'est-ce qu'innover dans les sciences humaines et sociales ?



NUMÉRO 2

Dépaysement et engagement : faire du terrain sur les autres continents



NUMÉRO 3

Ce que le numérique fait à la société



NUMÉRO 4

Marges, marginalités, marginalisation

Beaucoup plus de moins : l'art et ses logiques soustractives

PAR JEAN-BAPTISTE FARKAS*

POUR ILLUSTRER la diversité d'attitudes que j'explore dans mes recherches doctorales sous l'angle des logiques soustractives, je commence par l'évocation des trois gestes artistiques datant de la fin du xx^e siècle dans lesquels la soustraction est un moyen de faire de l'art ou de faire art.

Témoins de l'histoire

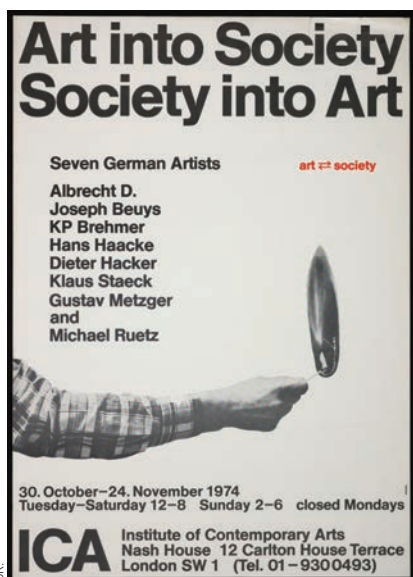
En 1974, Gustav Metzger est sollicité pour participer à une exposition de groupe intitulée *Art into Society/Society into Art: Seven German Artists* programmée à l'Institute of Contemporary Arts de Londres. Joseph Beuys et Hans Haacke, grandes figures de l'art contemporain, sont également conviés à participer à cet événement. Or Metzger décline l'invitation. Au sein du catalogue consacré à l'exposition dans lequel il choisit pourtant d'apparaître, il annonce l'avènement des *Années sans art* (*Years without Art*), soit « une grève de l'art » qui couvrira la période 1977-1980. Durant ces trois années, lui-même et tous les artistes qui souscriront à son projet « ne produiront pas d'œuvres, n'en vendront pas, n'en exposeront pas, et enfin refuseront toute compromission avec la machinerie publicitaire du monde de l'art¹ ». Pour Metzger, les *Années sans art* sont un défi collectif extrême lancé au monde de l'art.

En 1979, Michael Asher, invité par A. James Speyer et Anne Rorimer à participer à une exposition collective se tenant à l'Art Institute of Chicago, propose aux deux commissaires d'ôter la statue de George Washington sculptée par Jean-Antoine Houdon (1741-1828), située à l'extérieur du bâtiment². Il la fait ensuite transporter à l'intérieur du musée, dans la galerie 219 dédiée à la fin du xviii^e siècle, période à laquelle la sculpture appartient. Il s'agit pour l'artiste de rétablir « l'aspect de continuité de la façade,

1 Voir Gustav Metzger, *Writings (1953-2016)*, éd. C. Dirie & M. Copeland, Genève, JRPIEditions, 2019, p. 478-479.

2 Michael Asher, *June 9-August 5, 1979, 73rd American Exhibition, The Art Institute of Chicago, Chicago, Illinois, 1979* (les pièces d'Asher se résument aux dates et lieux de l'intervention). Il s'agit de la troisième proposition de l'artiste, les deux premières jugées impossibles à réaliser pour des raisons pratiques et logistiques ont été rejetées par A. James Speyer et Anne Rorimer.

* Membre de l'unité de recherche Pratiques et théories de l'art contemporain (PTAC), J.-B. Farkas prépare une thèse sous la direction de Leszek Brogowski intitulée *L'Art et ses logiques soustractives*.



EN HAUT : Affiche de l'exposition *Art into Society/Society into Art: Seven German Artists* programmée à l'Institute of Contemporary Arts de Londres en 1974. — CI-DESSUS : Statue de George Washington réalisée par Jean-Antoine Houdon sur le perron de l'Art Institute de Chicago en 1979. Photographie de Courtney Donnell.

auparavant [rompue] par la présence de Washington à l'extérieur ». Ôtée, la statue est rétrogradée, car, en choisissant de la replacer dans son époque, Asher souhaite « afficher la hiérarchie inhérente à cette sculpture de Washington, et [montrer] quel rapport de pouvoir il [représente], en le plaçant dans un contexte d'histoire de l'art européen³ ».

En 1989, la pratique artistique de Bernard Brunon prend la forme d'une entreprise de peinture en bâtiment dénommée *That's Painting*⁴. Brunon explique ce choix de la façon suivante : « Je me suis peu à peu rendu compte que la peinture que je cherchais à faire dans l'atelier, depuis sept ou huit ans, une peinture qui ne représente rien, même pas une image abstraite, je la faisais en fait lorsque je repeignais une pièce⁵. » Il s'agit pour l'artiste de continuer à peindre tout en supprimant la représentation. Aussi écarte-t-il tout ce qui est « fictionnel », ou « idéalisé » : « si je peignais un volet, ce serait un volet peint, ce ne serait pas l'image d'un volet, et de ce point de vue, ça resterait vrai par rapport à ma peinture ». La devise de *That's Painting* ne présente aucune ambiguïté et entérine la logique soustractive quêtée par l'artiste : « Moins il y a à voir, plus il y a à penser. »

Inventer des modèles pour un temps de pénurie

Abstention volontaire de l'artiste, suppression et déplacement d'un symbole national⁶ et évincement de la représentation en peinture, ces œuvres invoquent l'incomplétude, le lacunaire, et brillent parce qu'elles font trou. Toutes relèguent l'objet d'art aux oubliettes, ou tout au plus, comme dans le cas de la statue de Washington, l'objet doit se contenter d'un second rôle : déhiérarchiser, autrement dit affaiblir symboliquement, le président des États-Unis (encore une autre soustraction). Par « absence ou occultation⁷ », ces œuvres ont été volontairement, mais seulement en partie, rendues imperceptibles par leurs auteurs : une grève, une statue ôtée, un chantier qui est, certes, une œuvre d'art, mais ne se distingue en rien d'un chantier conventionnel. Consistant en actions,

3 M. Asher, entretien avec Daniel Buren, Serge Fauchereau, Pontus Hulten et Sarkis, effectué dans le cadre de « La Session Exploratoire / Le Territoire de l'Art » (sous la direction de Pontus Hulten), 2^e partie : « Séance du 20 juin 1989 », dans *Quand les artistes font école. Vingt-quatre journées de l'Institut des hautes études en arts plastiques*, t. I : 1988-1990, Paris, Les Amis de l'Institut des hautes études en arts plastiques / Éditions du Centre Pompidou / Marseille, Musées de Marseille, 2004, p. 194-195.

4 Enregistrée en 1991 en tant que DBA (« Doing Business As ») au registre du commerce du comté de Harris, à Houston (Texas). Brunon met fin à *That's Painting* en 2016. Voir le site : thatspainting.com/that's-painting.

5 Bernard Brunon, « Entretien avec Pascal Beausse », avril-mai 2007, dans *That's Painting Productions*, Roma Publications, Amsterdam, Yvon Nouzille, Paris, 2008, p. 90-93. La devise de *That's Painting* est reproduite p. 69.

6 Geste qui anticipe à sa façon la « cancel culture » ou « call-out culture » ; voir : wikipedia.org/wiki/Online_shaming#Call-outs_and_cancellation.

7 Gérard Genette, *L'Œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 2010 [rééd. en un volume des deux tomes de 1994 et 1997], p. 328.



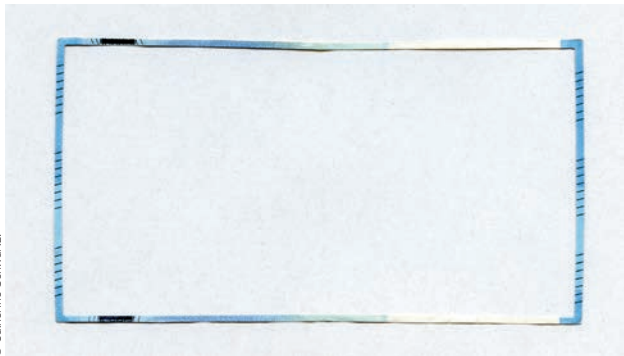
Bernard Brunon, un chantier de *That's Painting*.

ces trois œuvres n'occasionnent pas la création de produits dérivés, comme pourrait l'être, par exemple, l'édition de films ou de photographies. Empreintes d'une certaine radicalité, ces soustractions portent un regard critique sur les usages du monde de l'art qui souscrit à un objectif central : faire du profit. Inscrites dans l'ambiance des années 1970-1980, elles s'avèrent paradigmatiques dans la mesure où on observe depuis lors un nombre toujours plus grand de pratiques de ce type : les artistes œuvrent contre la croissance, le profit et la multiplication d'objets d'art.

Aussi mes expériences d'artiste et mes travaux de chercheur me conduisent à identifier un nouvel objet que je désigne comme logiques soustractives dans les pratiques de l'art depuis la fin du XIX^e siècle ; je formule l'hypothèse selon laquelle cet objet de recherche peut être caractérisé par le fait d'interroger la « logique du moins » évoquée ci-dessus. Comme cette logique se dérobe aux sens plutôt qu'elle ne s'exhibe, déceler sa présence s'avère souvent malaisé. Par exemple, le fait que les artistes y recourent dans leur pratique sans proposer d'objets d'art nous oblige à nous tourner exclusivement vers les effets que cette logique produit. En somme, le vide que nous proposons de tels artistes n'est qu'apparent. Il regorge d'indices que ceux-ci souhaitent soumettre à notre perspicacité.

Au début du XXI^e siècle, la logique soustractive s'intensifie dans tous les domaines. Dans l'art contemporain, mais aussi dans l'architecture, le design, la mode, le cinéma. Parmi plusieurs centaines de cas récents, catalogués par mes soins dans un *Inventaire des soustractions*⁸, en voici trois qui incarnent d'autres façons de décroître.

L'artiste Catherine Schwartz ôte d'un billet de banque de vingt euros un cadre en un seul morceau d'environ deux millimètres. Le billet ayant subi cette intervention est ensuite remis en circulation « par le biais d'une caisse automatique », précise l'artiste, car « le manque étant assez sensible pour l'œil humain, le billet rogné paraît anormal, perturbant, comme le serait un faux⁹ ». La logique est on ne peut plus soustractive : un minuscule retrait de matière suffit pour que Schwartz confère à la monnaie courante le statut d'objet d'art et interroge ainsi la valeur de ces deux entités en abolissant la frontière symbolique qui les sépare.



© Catherine Schwartz.

Catherine Schwartz, *À ça près*, pourtour d'un billet de 20 euros.

Au travers d'un projet intitulé *Une pénurie*, la designer Mathilde Pellé invente un scénario qui articule astucieusement la logique soustractive et l'idée de la décroissance : « Mathilde Pellé habite ici, confortablement, mais une pénurie de matière met en péril la société dans laquelle elle vit et chaque jour elle doit fournir à l'État neuf kilos de matériaux quelconques issus de son habitation. Elle commence alors un travail de prélèvement de matière dans son environnement domestique pour répondre à cette obligation. Elle soustrait les ornements, (...) lime l'essentiel et essaye de préserver les objets qui l'entourent et les fonctions qu'ils remplissent. » La designer mentionne que ce projet « est une fable contemporaine qui dessine un futur proche où les idées de confort et de consommation admises actuellement seraient complètement ébranlées par une baisse des moyens matériels¹⁰ ».

À partir de 2000, le jardinier, paysagiste, botaniste, entomologiste, biologiste et écrivain Gilles Clément prend conscience du fait que bien jardiner consiste surtout à en faire le moins possible dans son jardin, parce que, affirme-t-il, « tout [vient] de la nature, du vent, des

oiseaux, des fourmis, des rongeurs, du hasard ». Son action est dès lors restreinte à un geste unique : ôter « par-ci, par-là, de façon parcimonieuse et attentive, les plantes qui pouvaient nuire à la bonne croissance de celles que je [veux] voir s'exprimer ». Clément appelle cela le *Jardinage par soustraction*. « Rien à voir avec le désherbage qui, selon les règles classiques, consiste à ôter tout ce que l'on n'a pas planté soi-même¹¹. »

Le fait que de telles pratiques voient le jour toujours davantage est un indicateur. Pour ce qui est de décroître, la société est, certes, très en avance sur l'art. Mais ses objectifs servent souvent les grands groupes industriels et sont intéressés ; il suffit de voir la prolifération des fonds d'investissement verts en France pour comprendre que le bio, par exemple, est une économie gagnante avant d'être un positionnement éthique. C'est pour cette raison que la pratique de l'art est un laboratoire comme nul autre, et ces trois exemples le montrent bien : on y observe l'individu travaillant à décroître, pour sa gouverne et non en vue d'une optimisation. La logique soustractive appliquée à l'art, au design ou au jardinage revient à l'invention d'un modèle que le créateur applique à lui-même en premier lieu. On le remarque chez Schwartz, Pellé ou Clément, ce modèle doit être viable et contenter son auteur ; viable, il pourrait être ensuite adopté par d'autres. Si ce champ d'expérimentation peut nous aider à repenser notre modèle civilisationnel, c'est parce qu'il n'est pas guidé par des considérations mercantiles.

De plus en plus de moins dans l'art

Si l'on peut affirmer que « tous les chemins mènent au plus », c'est parce que, spontanément, tout semble aspirer au progrès, chercher un bénéfice, un dépassement. Popularisé par l'art moderne (Mies van der Rohe en architecture, Ad Reinhardt en peinture...), *less is more* est en réalité un proverbe ancien, documenté au moins depuis 1855, et revenant régulièrement à la mode : on ne réduit jamais qu'en vue d'améliorer, c'est-à-dire – paradoxalement – même lorsqu'on choisit de faire moins, c'est pour faire plus. Ce qui laisse entendre que « faire moins » sans gain pose problème dans le cadre du « monde actuel » où, même lorsqu'on envisage la diminution de la dépense, on le fait pour augmenter le résultat.

⁸ Titre inspiré de *l'Inventaire des destructions* d'Éric Watier (Rennes, Éditions Incertain sens, 2000).

⁹ Catherine Schwartz, *À ça près*, 2016 (intervention sur un billet de 20 euros). Toutes les phrases citées sont extraites d'un texte de présentation de l'œuvre fourni par l'artiste. Le cadre d'environ deux millimètres ôté du billet devient un multiple d'artiste diffusé dans un étui transparent.

¹⁰ Mathilde Pellé designer, *Une pénurie*, 2018. Ce projet figure sur le site de l'artiste : soustraire.fr/une-penurie. Toutes les phrases citées en proviennent.

¹¹ Gilles Clément, « Le jardinage par soustraction », conférence donnée à Kyoto le 25 février 2015. Texte fourni par Gilles Clément.



© Gilles Clément.

Gilles Clément, *Jardinage par soustraction*.

Les œuvres décrites précédemment constituent le versant « art » de considérations plus générales, émergeant depuis quelques décennies dans le contexte de l'état inquiétant de la planète : surproduction industrielle, gaspillage commercial, extractivisme à outrance, pollution de l'environnement, etc. Elles permettent d'établir des connexions avec la sensibilité écologique qui interroge cet état du monde à travers les notions de décroissance, d'éco-anxiété ou de solastalgie (souffrance causée par les changements environnementaux), et elles conduisent à repenser pratique artistique et statut de l'œuvre d'art, afin de définir ce que pourraient être des pratiques artistiques vertueuses (sans que jamais on ne puisse exiger de l'art qu'il soit, lui, vertueux).

La crise sanitaire provoquée par la covid-19 a mis en visibilité certains des enjeux de mes hypothèses. Penser un « monde d'après » de manière radicale nous invite à assumer la perte, penser le moins pour le moins, logique qui, seule, serait apte à subvertir en profondeur les stratégies où le profit tient lieu de valeur centrale. Les artistes qui ont leurs propres pratiques décroissantes montrent à travers leurs exemples la richesse des valeurs à inventer. Les œuvres de Metzger, Asher, Brunon, Schwartz, Pellé ou Clément, participent toutes d'un travail de redéfinition qu'on nomme, en d'autres champs, la *simplicité*


¹² Thomas Schlessler, *L'Univers sans l'homme, Les arts contre l'anthropocentrisme (1755-2016)*, Paris, Hazan, 2016, p. 259.

¹³ Pour renverser l'image : « Prisonnier de l'idéologie scolaire, l'être humain renonce à la responsabilité de sa propre croissance et, par cette abdication, l'école le conduit à une sorte de suicide intellectuel » (Ivan Illich, *Une société sans école* [1971], trad. G. Durand, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 106.

volontaire, simplicité au cœur de laquelle se trouve, de la même façon que dans la pratique de l'art, la question cruciale de la production et des choix qu'elle implique.

Dans *L'Univers sans l'homme*, Thomas Schlessler note que l'attente de bouleversements considérables impose aux artistes de repenser la pratique de leur art, notamment pour dépasser les logiques spectaculaires, productivistes et égocentrées.

Jadis, à l'heure de la Renaissance, s'étaient présentées à eux deux missions principales : l'émancipation des formes et la conquête de l'individualité. Elles ont été admirablement accomplies. Ainsi, aujourd'hui, continuer à les mener – l'art qui « interroge » l'art par exemple, ou l'art qui se veut « transgressif » – c'est recommencer des parties déjà gagnées, s'épuiser dans des enjeux faibles, perdre des minutes précieuses¹².

Des centaines d'œuvres, d'artistes et de postures réunis dans le corpus qui fonde mes recherches, base à laquelle j'ai donné le nom d'*Inventaire des soustractions*, témoignent du caractère collectif de ce phénomène. Il y a de plus en plus de moins dans l'art. Ce n'est pas tant un « esprit du temps », qui se serait ainsi exprimé, que l'expression d'un positionnement qui s'avère toujours plus nécessaire en ces temps de déséquilibre : celui qui interroge les capacités créatives humaines en situation de survie. Positionnement, y compris et surtout en art, dont le but suprême est la viabilité. Chaque artiste qui invente des modèles pour un temps de pénurie « se rend responsable de sa propre croissance¹³ » et, en tant que tel, peut éventuellement servir d'exemple. 

Réactivation et renouvellement des modes de contestation en temps de crise

PAR THOMAS BERTAIL*

« *I CAN'T BREATHE* », ce sont les derniers mots prononcés par George Floyd, le 25 mai 2020, tandis que l'officier du Minneapolis Police Department, Derek Chauvin, exerce avec son genou une pression fatale sur le cou de l'Africain-Américain de 46 ans durant 8 minutes et 46 secondes. Les images intolérables de ce drame captées et partagées par les témoins de la scène sur les réseaux sociaux ont suscité une forte indignation et provoqué une mobilisation inédite contre le racisme, contre la criminalisation des Noirs et pour la condamnation des officiers responsables du meurtre. « *I can't breathe* », ces mots, qui ne sont pas sans évoquer la mort d'Eric Garner dans des circonstances similaires à New York en 2014, ornent désormais les murs des cités américaines, les pancartes brandies par les militants du Black Lives Matter movement (BLM), mais aussi les masques qui couvrent leurs visages les protégeant de la covid-19. Scandée par les cortèges de manifestants, cette exhortation – « les vies de Noirs comptent ! » – semble révéler la détresse d'une nation asphyxiée par le coronavirus, révélant encore davantage les inégalités, la haine et le racisme structurel qui touche le pays. Ce décès rappelle notamment qu'aux États-Unis, les citoyens noirs ont trois fois plus de chances d'être abattus par la police que les Blancs.

Une situation favorable à un grand mouvement de contestation

Si la pandémie a considérablement modifié la vie des Américains, plusieurs enquêtes révèlent qu'elle a notamment touché les populations précaires, non blanches, premières victimes de ses conséquences économiques et sanitaires. Le pays fait face à un chômage inédit depuis la crise de 1929 avec pour conséquence une crise du logement et une insécurité alimentaire qui touche près d'un ménage sur cinq, en particulier les minorités. Plus susceptible d'être en mauvaise santé en raison des inégalités citées précédemment, la population africaine-américaine

est confrontée à un accès difficile aux soins ainsi qu'à des conditions de vie et de travail qui les exposent démesurément au virus. Enfin, rappelle April Thames, la discrimination raciale est responsable d'un niveau de stress élevé qui perturbe l'immunité innée des patients et favorise l'apparition de maladies¹. Ces éléments expliquent les résultats de l'étude menée par l'APM Reasearch Lab révélant que les Africains-Américains meurent de la covid-19 à un rythme 2,4 fois supérieur à celui des Blancs².

Ainsi, le meurtre de George Floyd autant que la covid-19 soulignent l'existence d'un racisme structurel inhérent à la société états-unienne et exposent les dysfonctions profondes de la démocratie alors que le pays est en pleine campagne électorale, provoquant une grave crise de confiance envers les institutions, et notamment la police. Ils ont déclenché une vague de contestation nationale aux résonances mondiales dont l'ampleur dépasse largement les plus importantes manifestations contre le racisme et les violences policières de ces vingt dernières années. La colère a pris dans de nombreuses villes la forme de soulèvements populaires, mettant au défi les confinements et couvre-feux imposés par de nombreuses municipalités. Ces manifestations ont révélé d'autres drames majeurs survenus quelques mois auparavant, tels que les assassinats de Daniel Prude, Breonna Taylor, Ahmaud Arbery et bien d'autres.

De la sorte, cette période a relancé l'action militante du mouvement Black Lives Matter et transformé les modes de contestation. Les masques jouent un rôle multiple en permettant de manifester anonymement tout en prévenant la diffusion de la covid-19. Ceux-ci sont d'importants porteurs de signes et de messages, compensant les contraintes expressives qu'ils imposent. Le langage y occupe une place majeure et s'ajoute aux pancartes

1 April Thames, « Coronavirus deaths and those of George Floyd and Ahmaud Arbery have something in common : Racism », *The Conversation*, 9 juin 2020 ; en ligne : theconversation.com/coronavirus-deaths-and-those-of-george-floyd-and-ahmaud-arbery-have-something-in-common-racism-139264.

2 APM Reasearch Lab, « The color of Coronavirus : COVID-19 deaths by race and ethnicity in the U.S. », *APM Reaserch Lab*, 16 septembre 2020 ; en ligne : apmresearchlab.org/covid/deaths-by-race.

* Membre de l'unité de recherche Histoire et critique des arts (HCA), T. Bertail prépare une thèse sous la direction d'Elvan Zabunyan intitulée *Du Black Power à Black Lives Matter, cinquante ans de productions graphiques d'une jeunesse américaine engagée dans la lutte antiraciste*.

brandies par les manifestants. On y lit, dans une police similaire à la typographie liée au Black Lives Matter, le nom du mouvement éponyme, son acronyme associé à un hashtag – #BLM –, les derniers mots prononcés par George Floyd, le nom ou le portrait des victimes de violences policières, des interrogations quant à l'incertitude face à l'avenir – « *Am I Next ?* » – mais aussi des appels au vote ou des invectives contre la discrimination et la police. Aux slogans sont souvent associées des images d'un poing levé qui évoque à la fois l'histoire de la lutte antifasciste et la période du Black Power.

On notera l'importance du corps comme outil performatif afin de manifester l'indignation, comme en témoignent notamment l'organisation de *die-in* ou l'adoption de la posture de recueillement genou à terre, évoquant des images du mouvement de lutte pour les droits civiques³, et plus récemment l'engagement du célèbre footballeur et activiste Colin Kaepernick contre le racisme. Ces corps militants expriment également leur révolte par des actes insurrectionnels et symboliques. Dès lors, les scènes de destructions de monuments qui évoquent l'héritage de l'esclavage et du suprématisme blanc rappellent que l'antiracisme est une bataille pour la mémoire et que, tout comme la police, ces statues sont le reflet de la société dans laquelle elles s'élèvent.

Un écho au « vandalisme révolutionnaire »

Les protestations nationales contre les violences policières ont entraîné le déplacement, le renversement et la destruction de plusieurs monuments, esclavagistes et confédérés aux États-Unis. Les manifestants insistent sur la « violence rétributive⁴ » symbolique de leur acte. À Raleigh, par exemple, en Caroline du Nord, une foule a fait tomber deux statues de soldats confédérés du grand mémorial qui se trouve devant le Capitole de l'État et les a traînés dans la rue par des cordes enroulées autour du cou. La foule en a laissé une sur les marches du palais de justice et a suspendu l'autre à un lampadaire, faisant d'une part échos au rituel du lynchage pratiqué par les suprématistes blancs lors de la période ségrégationniste, mais aussi, selon le professeur d'histoire africaine-américaine Olivier Douliery, à l'impunité de la police dont la pratique s'apparente elle-même, selon lui, au lynchage⁵. Des actions similaires eurent lieu de l'autre côté

3 Voir le poster intitulé *Come Let Us Build a New World Together* réalisé par Mark Suckle et Danny Lyon pour le Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC) : politicalgraphics.org/post/come-let-us-build-a-new-world-together-poster-of-the-week.

4 Siddhartha Mitter, « All statues are local: The great toppling of 2020 and the rebirth of civic imagination », *The Intercept*, 19 juillet 2020 ; en ligne : theintercept.com/2020/07/19/confederate-statues-monuments-local.

5 Olivier Douliery, « Lynching is not a relic of a Jim Crow past. It's a modern form of racial terror », *Truthout*, 9 août 2020 ; en ligne : truthout.org/articles/lynching-is-not-a-relic-of-a-jim-crow-past-its-a-modern-form-of-racial-terror.



Zabou, *Racism is a virus*, Shoreditch, East London, 2020, 700 × 400 cm ; reproduit avec l'aimable autorisation de l'artiste (site : zabou.me).

de l'Atlantique, au Royaume-Uni. À Bristol, les manifestants antiracistes ont abattu une statue d'Edward Colston, marchand d'esclave du XVII^e siècle, puis se sont agenouillés sur son cou, en l'honneur de George Floyd, avant de la jeter dans le port. Ils témoignent d'une importante mise en scène de la révolution, de la théâtralisation des corps comme processus révolutionnaire. Près de 1 700 monuments confédérés sont encore visibles aux États-Unis. Pour les militants, leur démantèlement pousse à un examen plus approfondi des individus qu'ils célèbrent et permet à l'histoire d'être racontée du point de vue de leurs victimes.

Cette pratique atteste également le désir de réappropriation et réinvestissement de l'espace public par les militants antiracistes. À Richmond, en Virginie, les manifestants ont recouvert le piédestal de la statue équestre de Robert E. Lee de messages en hommage à Floyd et d'autres victimes du racisme, contre la police, et rappelant que les vies noires comptent : « *Black lives matter* ». En attendant l'enlèvement de la statue par la mairie, la place où elle s'élève est devenue un lieu iconique de cette période de protestation dont les images ont largement circulé dans le monde. Renommée par les militants du nom de Marcus-David Peters, tué en 2018 par la police à Richmond, elle est désormais un lieu de rassemblement populaire renversant la dimension symbolique du monument renvoyant la communauté noire à son exclusion et sa subordination. Espace de politique avant tout, mais aussi de concert ou d'exercice, la statue et son piédestal sont également devenus le support d'images et de citations des victimes de la police et de grandes figures



Travis Long, Des manifestants « lynchent » une figure enlevée d'un monument confédéré du Capitole de l'État de Caroline du Nord, à l'intersection des rues Salisbury et Hargett à Raleigh, N.C., le vendredi 19 juin 2020 ; reproduit avec l'aimable autorisation du photographe.

© Travis Long.

de l'histoire africaine-américaine – Frederick Douglass, Harriet Tubman et George Floy – projetées par les artistes locaux Dustin Klein et Alex Criqui.

La mémoire et l'histoire en question

On peut également mentionner la chute de statues en hommage à Christophe Colomb à Saint Paul (Minnesota) et à Baltimore, la destruction d'un monument en hommage à Junípero Serra, le prêtre qui a fondé les missions espagnoles en Californie qui rappellent la portée anticoloniale des luttes contemporaines contre le racisme. Ces « déboulnements » ne sont pas sans susciter de nombreux débats sur la patrimonialisation et les symboles historiques, les militants réclamant l'enlèvement de statues étant accusés « d'effacer le passé », en France notamment à propos de la statue de Colbert, l'auteur du Code noir, devant l'Assemblée nationale, mais aussi en Angleterre, où le conseil municipal de Bristol a extrait la statue de Colston des eaux du port avec l'intention de l'exposer dans un musée. Comme le mentionne l'artiste Jillian McManemin, le renversement et la récupération du monument dédié à Colston suscitent des questions sur la valeur accordée aux sculptures commémoratives et leur démantèlement. Elle a notamment créé *Toppled Monuments Archive*⁶, une plate-forme numérique permettant l'archivage de ces sculptures renversées, grâce à un travail contextualisant leur construction

et leur destruction. Ces archives ont été élaborées afin de contourner l'intention de certaines municipalités et communauté de préserver ces objets. McManemin considère qu'il n'est pas nécessaire de préserver physiquement ces objets pour préserver l'histoire et préfère mettre l'activisme au premier plan.

Cette base de données comme le déboulnement des statues interrogent sur la fonction de la sculpture comme monument et son utilisation alors qu'elle peut posséder une forte charge offensive pour certaines populations mais peut aussi faire l'objet de culte, par les suprématistes blancs notamment. En effet, comme le rappelle l'historienne Jacqueline Lalouette⁷, en 2015, avant que Dylann Roof n'ouvre le feu sur un groupe d'étude biblique de l'église épiscopale méthodiste africaine Emanuel à Charleston, en Caroline du Sud, tuant neuf Afro-Américains, il a passé une journée à visiter des lieux associés à l'assujettissement des Noirs, notamment d'anciennes plantations et un musée confédéré. La manifestation meurtrière de Charlottesville, en Virginie, en 2017, où un néonazi a lancé sa voiture sur les contre-manifestants, tuant Heather Heyer, a été organisée pour s'opposer au retrait d'une statue de Robert E. Lee.

⁶ Toppledmonumentsarchive.org.

⁷ Voir Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1801-2018)*, Paris, Mare et Martin, p. 466-471.

L'autre solution apportée par l'Houston Museum of African American Culture (HMAAC, Texas) et son directeur, John Guess, afin de sauvegarder la mémoire et l'histoire tout en se prémunissant de ce qu'appelle Erick Cakpo « l'idolâtrie des faits historiques⁸ », est de recontextualiser ces monuments au sein de musées appropriés. C'est ainsi que la sculpture en bronze *Spirit of the Confederacy* a été retirée du parc Sam Houston à la suite des manifestations du mouvement Black Lives Matter en juin 2020 et est maintenant exposée dans la cour du musée de la culture afro-américaine de Houston⁹. Selon John Guess, la statue peut devenir un lieu de réflexion et de dialogue, où les personnes noires peuvent se sentir habilitées à influencer son interprétation et sa réception, et même potentiellement renommer l'œuvre.

Qu'elles soient renversées, détruites, peintes ou vandalisées [VOIR L'ENCADRÉ CI-CONTRE], ces statues incarnent une nouvelle dimension de la lutte : la lutte pour la mémoire et la dénonciation de la place donnée dans l'espace public à des symboles d'oppression envers les minorités – espace qui constitue également l'environnement urbain de notre quotidien. En effet, Paul B. Preciado, dans son essai « When statues fall », rappelle que ce « processus de résignation matérielle de l'espace urbain génère le chaos mais aussi la joie politique et finalement la justice critique. Une révolution n'est pas seulement un remplacement des modes de gouvernement, mais aussi un effondrement des modes de représentation, une secousse de l'univers sémiotique, un réarrangement des corps et des voix ». Il est bien connu que les révolutions possèdent une « fureur iconoclaste », symbolisant le renversement de l'ordre établi. Loin d'effacer le passé, l'iconoclasme antiraciste permet de questionner la conscience historique et se réapproprié l'espace urbain. Comme l'explique l'historien Enzo Traverso, « les villes sont des corps vivants qui changent selon les besoins, les valeurs et les désirs de leurs habitants, et ces transformations sont toujours le résultat de conflits politiques et culturels¹¹ ». Selon Walter Benjamin, « il n'existe aucun témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie¹² ».

⁸ Erick Cakpo, « Vandalisme et déboulonnage de statues mémorielles : l'histoire à l'épreuve de la rue », *The Conversation*, 15 juin 2020 ; en ligne : theconversation.com/vandalisme-et-deboulonnage-de-statues-memorielles-lhistoire-a-lepreuve-de-la-rue-140761.

⁹ Voir Valentina Di Liscia, « At this Museum of African American Culture, displaying a confederate statue is a "part of healing" », *Hyperallergic*, 31 août 2020 ; en ligne : hyperallergic.com/583649/houston-museum-of-african-american-culture.

¹⁰ Paul B. Preciado, « When statues fall », *Artforum*, décembre 2020 ; en ligne : artforum.com/print/202009/paul-b-preciado-84375.

¹¹ Enzo Traverso, « Tearing down statues doesn't erase history, it makes us see it more clearly », *Jacobin*, 24 juin 2020 ; en ligne : jacobinmag.com/2020/06/statues-removal-antiracism-columbus.

¹² Walter Benjamin, « Eduard Fuchs. Collectionneur et historien », trad. R. Rochlitz, dans *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, 2000, p. 187.

VANDALISME est un terme qui émerge vraisemblablement au XVIII^e siècle, auquel l'abbé Grégoire donne un sens politique dans le rapport présenté à la Convention en septembre 1794. Sont qualifiées ainsi les destructions opérées par les révolutionnaires qui, depuis 1790, s'attaquent aux monuments et œuvres d'art, afin de supprimer tout ce qui célèbre encore l'Ancien Régime que la Révolution est en train de renverser. Le peuple révolutionnaire exprime ainsi sa volonté de s'emparer spontanément du récit de sa propre histoire dans l'espace public. La naissance de l'idée de musée date de cette époque, et la création du musée du Louvre est accélérée pour mettre fin à ces destructions. Placées dans le musée, les œuvres seront à l'abri des réactions vives, fussent-elles justifiées, car dans un musée, elles ne font plus partie du devenir historique, étant déplacées dans le domaine de la mémoire collective par une décontextualisation forcée. Le décret du 24 octobre 1793, écrit Édouard Pommier, qui « constitue la charte de protection et de conservation du patrimoine », « met fin à l'iconoclasme officiel [souvent confondu avec le vandalisme], et consacre le rôle du musée comme lieu de neutralisation des symboles, accédant au statut d'objets culturels* ». Mais dans la foulée de ce processus, un autre débat s'impose en France suite aux spoliations d'œuvres pratiquées par les armées républicaines, à commencer par la campagne d'Italie menée par le général Bonaparte en 1796-1797. C'est pour s'opposer à ces pillages, qui arrachent brutalement les œuvres à leurs contextes propres, que Quatremère de Quincy publie en juillet 1796 les *Lettres à Miranda sur le déplacement des monuments de l'art de l'Italie*. Enfin, un vandalisme d'État est dénoncé tout au long du XIX^e siècle, y compris sous la plume des plus grands écrivains, pour pointer les ravages causés dans le patrimoine urbain par les projets immobiliers et les grands travaux d'aménagement, notamment à Paris. Aujourd'hui, le vandalisme désigne dans les médias, indistinctement, les expressions spontanées des groupes, sous la forme de graphes ou de tags, dans le contexte des quartiers que l'État a abandonnés à un jeu de forces primaires, les symboles de l'extrême droite apposés sur les tombes juives ou encore la destruction des monuments immémoriaux sur les territoires conquis par le djihad. Cette confusion invite à politiser la notion de destruction, quitte à abandonner le terme de vandalisme, pour éviter les confusions qu'il continue à entretenir, notamment lorsqu'il a été récemment utilisé pour discréditer les manifestations contre diverses formes de discriminations pendant la crise sanitaire. D'autant plus qu'aucune preuve ne permet vraiment d'accuser le peuple de Vandales de destructions délibérées et insensées d'objets de culture.

L. B.

* Édouard Pommier, *L'Art de la liberté. Doctrines et débats de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1991, p. 136-137. Lire aussi : Alain Schnapp, « Vandalisme », *Encyclopædia Universalis*, en ligne : universalis.fr/encyclopedie/vandalisme.



Taymaz Valley, Une militante lors d'une manifestation qui a suivi la mort de George Floyd brandissant un panneau « Defund the Police » le 5 juin 2020.

© Taymaz Valley : source : commons.wikimedia.org/wiki/File:Defund_the_police.jpg

Les artistes au service de la lutte contre le racisme

Cette réappropriation de l'espace public par la communauté se révèle également par l'importance des créations graphiques qui ont fleuri dans les rues américaines sous la forme de stickers, de posters et de fresques qui évoquent à la fois la situation sanitaire, sociale et les violences policières. Les images du mémorial pour George Floyd à Minneapolis devant le désormais célèbre Cup Foods ont fait le tour du monde, en particulier le portrait réalisé par les artistes Xena Goldman, Cadex Herrera et Greta McLain les jours qui ont suivi le meurtre. Cet espace de recueillement en constante évolution témoigne de cette créativité et a incité Todd Lawrence, Paul Lorah et Heather Shirey, de l'université Saint-Thomas, à réaliser un important travail de recension des nombreuses œuvres créées non seulement à Minneapolis et aux États-Unis mais aussi dans le monde entier, œuvrant ainsi à l'enregistrement de l'histoire contemporaine et la préservation d'œuvres pour beaucoup déjà disparues¹³.

Les œuvres enregistrées dans la base de données montrent la transformation des villes sous l'effet des drames qui secouent les États-Unis. Les murs, le bitume et les contreplaqués qui servent à la protection des boutiques contre les dégradations sont devenus les supports

d'un véritable musée populaire à ciel ouvert, comme par exemple dans les rues huppées de SOHO à New York. Les visages et les noms des victimes des violences policières et racistes côtoient des reproductions symboliques d'événements et les icônes de l'histoire africaine-américaine et leurs discours. Les poings levés répondent aux slogans appelant à l'unité et la révolte tandis que des caricatures de Trump sous la forme du virus de la covid-19 font face à des policiers grimés en porcs, rappelant les *cartoons* dessinés par l'artiste du Black Panther Party, Emory Douglas. Ces fresques rendent aussi et surtout hommages aux militants anonymes, souvent masqués, et les messages qu'ils portent associent le virus au racisme ou au capitalisme et appellent à la grève des loyers – « *No rent!* » Ces œuvres ne sont pas sans rappeler le fort engagement des artistes africains-américains à la fin des années 1960 au sein du Black Arts Movement de Chicago, auteurs de fresques engagées comme le célèbre Wall of Respect, qualifié par le poète Don L. Lee d'« *art for people's sake*¹⁴ », un art pour la communauté.

¹³ St. Thomas University, *Mapping George Floyd and anti-racist street art: georgefloydstreetart.omeka.net*; *Mapping Covid-19 street art: covid19streetart.omeka.net*.

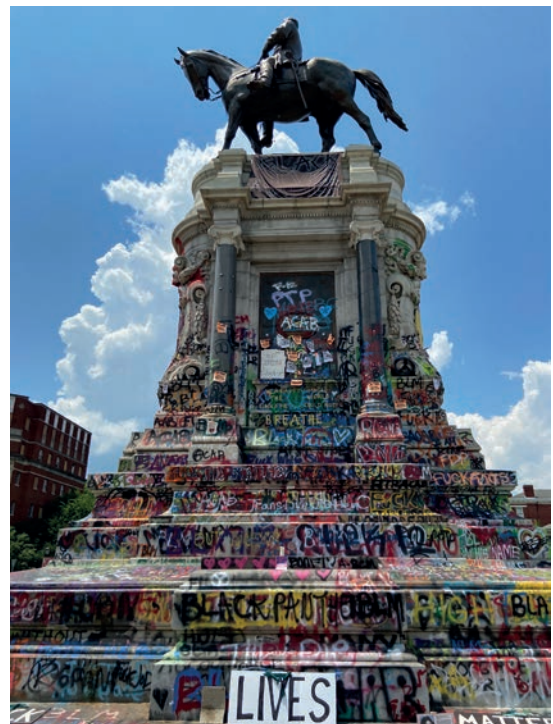
¹⁴ Don L. Lee, « The Wall », dans *Black Pride*, Detroit, Broadside Press, 1968, p. 26.

De nombreux artistes et designers se tiennent également aux côtés des manifestants en allouant leur créativité sous forme de posters numériques régis par une licence Creative Commons, permettant la libre circulation, l'usage et le partage de l'art militant. On peut citer notamment les cas du collectif 12 Black Artists / 24 Protest Posters¹⁵ ou encore la plate-forme engagée Printed Matter¹⁶. Ceux-ci permettent d'amplifier la résonance du soutien au Black Lives Matter *movement* ou les revendications des militants telles que la diminution des subventions allouées à la police par les municipalités – *Defund the Police* – pour les réattribuer à des services sociaux utiles à la communauté alors que la pandémie impose l'austérité budgétaire à de nombreuses villes.

Ainsi, si les pandémies de la covid-19 et de racisme ont largement contribué à l'éveil des révoltes contre l'injustice aux États-Unis, elles ont également permis l'évaluation de la place de l'art dans l'espace urbain et la politisation de ce dernier par son occupation, sa destruction, mais aussi son investissement artistique. En témoigne notamment l'éclosion d'un art en soutien à la lutte, tributaire de la période singulière dans laquelle il se déploie. **A**

15 [Fineacts.co/blm](https://fineacts.co/blm).

16 [Printedmatter.org/catalog](https://printedmatter.org/catalog).



Le Robert E. Lee Monument (Richmond, Virginie) après les manifestations qui ont suivi la mort de George Floyd, 2020 ; photographie de Mk17b.

CC BY-SA 4.0. Source : commons.wikimedia.org/wiki/File:Defaced-lee-statue-2020.jpg

Principales ressources en ligne

COVID-19, SANTÉ ET MINORITÉS

APM RESEARCH LAB, « The color of Coronavirus: Covid-19 deaths by race and ethnicity in the U.S. », *APM Research Lab*, 16 septembre 2020 ; en ligne : apmresearchlab.org/covid/deaths-by-race.

DREBEN, Olga, « Health status of African Americans », *Journal of Health & Social Policy*, vol. 14, n° 1, janvier 2001, p. 1-17.

LOPEZ, Mark Hugo, Lee RAINIE & Abby BUDIMAN, « Financial and health impacts of COVID-19 vary widely by race and ethnicity », *FactTank*, 5 mai 2020 ; en ligne : pewresearch.org/fact-tank/2020/05/05/financial-and-health-impacts-of-covid-19-vary-widely-by-race-and-ethnicity.

THAMES, April, « Coronavirus deaths and those of George Floyd and Ahmaud Arbery have something in common: Racism », *The Conversation*, 9 juin 2020 ; en ligne : theconversation.com/coronavirus-deaths-and-those-of-george-floyd-and-ahmaud-arbery-have-something-in-common-racism-139264.

SUR LE RACISME ET LES VIOLENCES POLICIÈRES

Pour un recensement des morts dues à la police : *Mapping Police Violence* : mappingpoliceviolence.org.

KHAN, Amnia, « Getting killed by police is a leading cause of death for young black men in America », *Los Angeles Times*, 16 août 2019 ; en ligne : latimes.com/science/story/2019-08-15/police-shootings-are-a-leading-cause-of-death-for-black-men.

SUR LA QUESTION DES MONUMENTS CONFÉDÉRÉS

COX, Karen L., *No Common Ground: Confederate Monuments and the Ongoing Fight for Racial Justice*, Chapel Hill, UNC Press, 2021.

LALOUETTE, Jacqueline, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1801-2018)*, Paris, Mare et Martin, 2018.

ROSSIGNOL, Jeanne, « Les statues des confédérés dans l'espace public aux États-Unis : pourra-t-on en finir avec une "mauvaise cause" ? », *Transatlantica*, vol. 1, 2017 ; mis en ligne le 27 novembre 2018 : journals.openedition.org/transatlantica/8973.

Recensement des monuments confédérés aux États-Unis : Dr. Hilary N. GREEN, « Map of the public symbols of the confederacy », Southern Poverty Law Center : splcenter.org/data-projects/whose-heritage.

SUR LE MOUVEMENT DEFUND THE POLICE

Défendu par des organisations comme Black Visions Collective, un groupe de lutte contre le racisme, la violence policière et l'incarcération de masse, basée dans le Minnesota, affilié à Reclaim the Block et au Movement for Black Lives.

GOODMAN, Amy & DAVIS, Angela, « Angela Davis on movement building, "Defund the Police" and where we go from here », *Truthout*, 12 juin 2020 ; en ligne : truthout.org/video/angela-davis-on-movement-building-defund-the-police-and-where-we-go-from-here.

GOODMAN, Amy & GONZÁLEZ, Juan, Democracy Now!, « Khalil Gibran Muhammad discusses the significance of calls to Defund the Police », *Truthout*, 10 juin 2020 ; en ligne : truthout.org/video/khalil-gibran-muhammad-discusses-the-significance-of-calls-to-defund-the-police.

Se retirer du monde

Propositions poétiques en temps de crise

PAR JEANNE-MARIE CAM*

LE MONDE OCCIDENTAL, à peine remis d'une crise économique, vient d'être frappé par une alerte sanitaire sans précédent dans notre histoire récente.

En réaction, d'aucuns y voient la revanche d'une Nature malmenée, tandis que d'autres imaginent déjà le « monde d'après ». Ce n'est pas la première crise que traverse notre civilisation. Déjà Horace, Virgile, Sénèque¹ et leurs émules ont pensé, à l'aune de notre ère, une poésie philosophique de la « résilience » – terme devenu récemment très en vogue. Pourtant, le concept ne date pas d'hier. Ils ont ainsi jeté les bases d'un imaginaire bucolique, où l'homme, dans une absolue symbiose avec la Nature, devient le parangon d'un bonheur frugal.

Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, la société espagnole est ébranlée par une crise économique, politique, religieuse et, bien sûr, sociale sans précédent. Dans les rangs de cette société très inégalitaire, les poètes reviennent aux auteurs classiques et développent, à leur tour, une proposition pour un « monde d'après ». En inversant les valeurs dévoyées du pouvoir économique, politique et courtois, ces auteurs subliment l'idéal de retour sur soi, prônant un repli philosophique dans un surgissement poétique à la hauteur du drame. La poésie morale du Siècle d'or permet, à la lumière d'une lecture spéculaire, d'aborder les enjeux philosophiques d'aujourd'hui et de cerner l'invariabilité de la condition humaine.

Séville au Siècle d'or

La formule Séville « port et porte des Indes² », rendue célèbre par le dramaturge Lope de Vega (1562-1635), résume le rôle charnière d'une ville dont le destin bascule avec l'ouverture des routes commerciales transatlantiques à l'aune du XVI^e siècle. En 1503, la Casa de la Contratación, actuelles Archives générales des Indes jouxtant la cathédrale, est fondée pour contrôler les flux commerciaux avec le Nouveau Monde. Cette administration royale, à la manière d'une chambre de commerce, possède le monopole de tous les échanges de biens (des matières premières – l'or, mais surtout l'argent –, des produits recherchés comme les cuirs) et contrôle les flux de personnes en répertoriant les navires en partance, regroupés par flottes. L'impôt prélevé sur ces transactions constitue une manne pour la monarchie catholique, sous le règne de Philippe II, et pour la ville de Séville où les retombées économiques sont colossales. Ainsi la ville voit sa population presque tripler en un siècle pour atteindre les 130 000 âmes au faîte de sa prospérité. Cosmopolite, la cité attire autant les grands financiers européens que les plus déshérités rêvant de tenter leur chance dans la capitale andalouse ou aux Indes occidentales. Les plus chanceux bâtissent d'immenses fortunes, mais beaucoup restent en marge de cette prospérité fragile : avec un très fort taux de paupérisation et une population importante d'esclaves, c'est un florilège d'inégalités.

Après des décennies d'essor économique, le commerce avec les Indes transitant par Séville décroît à hauteur de 60 % lors de la première décennie du XVII^e siècle. Dès 1566, la balance commerciale est déficitaire : la valeur des importations est bien supérieure à celle des exportations. Par ailleurs, le Trésor connaît quatre banqueroutes entre 1597 et 1607 : les mesures financières et fiscales échouent donc à faire repartir l'économie. À ces données purement

1 Horace et Virgile sont des poètes latins du I^{er} siècle av. J.-C. ; Sénèque est un philosophe stoïcien et un homme d'État romain du I^{er} siècle apr. J.-C.

2 Séville « *puerto y puerta de las Indias, por donde todos los años se puede decir que entra dos veces en ella el sustento universal de España* », « port et porte des Indes, là où tous les ans on peut dire qu'il entre le double des revenus nécessaires à l'Espagne » (extrait du livre IV d'*El Peregrino en su patria* de Lope de Vega, *Obras completas*, vol. XXXIII : *Prosa*, I, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, coll. « Biblioteca Castro », 1997, p. 674).

* Docteure en littérature espagnole, membre associé du Centre d'études des littératures et langues anciennes et modernes (CELLAM). — Toutes les traductions sont de l'auteure.



Alonso Sánchez Coello, *Vue de la ville de Séville* (fin du XVI^e siècle ; huile sur toile, 146 × 295 cm ; musée de l'Amérique, Madrid, Espagne).

économiques s'ajoutent des catastrophes successives au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle : plusieurs épisodes de peste entre 1581 et 1602 touchent une population d'autant plus affaiblie qu'elle a fait l'épreuve de la sécheresse et de la famine consécutive. Comble du malheur, l'imprévisible Guadalquivir entre en crue en 1603 et inonde la ville et son port face à des habitants démunis.

Cette modeste vue d'ensemble de l'apogée puis du déclin amorcé de la ville de Séville à cette période charnière de son histoire résonne tout particulièrement aujourd'hui au regard de la crise que traverse notre monde globalisé. L'économie capitaliste et mondiale vacille, la crise des consciences s'aiguise face aux bouleversements climatiques, et cet épisode épidémique nous rappelle à quel point il est dangereux d'altérer l'ordre naturel et les écosystèmes.

Une réponse poétique

Quelle est la réaction intellectuelle face à cette crise dans le cadre local de l'effervescente Séville ? Un cercle de poètes se forme autour d'une amitié littéraire, affiliés par ce même sentiment de désillusion, que l'on a nommé le « *desengaño* » baroque. Rappelons que le port de Séville constitue une formidable matrice poétique ; ambivalent, il est à la fois le lieu des départs inassouvis et l'espace rassurant d'un havre propice au retour sur soi. Dans ce lieu de confluence, les livres venus de toute l'Europe, parfois interdits, infusent les esprits éclairés. Une réponse poétique émerge dans cette tourmente, alors que la poésie à cette période, rarement éditée, est un objet d'échange et de partage. En effet, la connaissance des auteurs classiques, la formation de certains dans les collèges jésuites les incitent à traduire, gloser et s'appropriier les vers d'Horace, de Sénèque, influencés par le courant néostoïcien. Le poème a vocation à être lu, recopié, modifié, réécrit et compilé par ces lettrés touchés au premier chef par le déclin économique et social de leur cité. Certains auteurs, tels Juan de Arguijo (1567-1623) ou Francisco de Medrano (1570-1607), ayant hérité du florissant négoce familial avec les Indes occidentales, furent ruinés dès les premières années du XVII^e siècle, du fait du contexte économique défavorable et de leur piètre gestion des affaires. D'autres, en tant que fonctionnaires, servaient au sein de l'administration les intérêts de la Couronne dans le

domaine du commerce transatlantique : Francisco de Calatayud y Sandoval (né en 1582) et Hernando de Soria Galvarro (né en 1573 ou 1574) furent les témoins et les acteurs de ces premiers temps du déclin économique espagnol. Enfin, un seul d'entre eux s'est embarqué pour les Indes occidentales, il s'agit d'Andrés Fernández de Andrada (c. 1575-c. 1648), auteur d'une des compositions les plus célébrées de la poésie espagnole : l'*Épître morale à Fabio*. Sans l'édition de ses écrits publiée en 1978 par Dámaso Alonso³, rétablissant la juste paternité de l'œuvre, son départ l'aurait définitivement condamné à l'oubli. L'embarquement pour les Amériques signifiait mourir au monde, à l'ancien monde, il entraînait un déclassement social.

Juan de Arguijo et Francisco de Medrano, favorisés par ce capital familial auquel ils ont tourné le dos, ont investi leurs maisons de campagne – le domaine de Tablantes, pour l'un, celui de Mirarbueno, pour l'autre –, sur les berges du fleuve, comme les lieux d'une retraite poétique, dans une solitude relative, car égayée par la présence d'amis choisis. À la façon d'Horace et de son domaine des Sabines, les poètes s'isolent, s'exilent dans un cadre bucolique et expriment leur rejet du monde et de ses valeurs mercantiles en empruntant les thèmes chers à leur illustre modèle.

Être modeste en tout

À l'heure où le confinement a bouleversé notre rapport aux autres, à la vie et à la Nature, le retour sur soi s'est imposé par la force des choses. Les médias et la presse magazine s'emparent du sujet et les philosophes antiques font leur retour sur le devant de la scène, relayés par des penseurs, sociologues et autres coachs de vie très en vogue. Ainsi, convoque-t-on Épictète dans le magazine *Marie-Claire* de septembre 2020 : « Le bonheur et la joie sont en nous et non dans les conditions extérieures » (p. 101). Voilà une réflexion devenue presque un mantra qui s'accompagne dans le mensuel *Psychologies* du même mois des clés pour « mieux résister aux épreuves » (p. 48), et dans la revue bimestrielle *Pour l'éco* d'un dossier intitulé *Savez-vous dépenser votre temps ?* Autant de réflexions sur les loisirs, la consommation et le sens de la vie – dans un monde où le décompte quotidien des victimes de la covid-19 nous rappelle à notre condition de mortels – qui sont familières des lecteurs de poésie du Siècle d'or.

Voici quelques exemples magistraux d'adaptations novatrices d'un langage poétique – pourtant extrêmement normé et guidé par l'imitation des classiques – aux circonstances locales, individuelles, voire personnelles, marquées par les crises que nous énumérons plus haut. Andrés Fernández de Andrada, dans sa célèbre *Épître morale à Fabio*, signe un manifeste de résilience, aux vers 16-21³, en témoignant de l'inondation du Guadalquivir, le fleuve Betis, sous son nom latin :

*Esta invasión terrible e importuna
de contrarios sucesos nos espera
desde el primer sollozo de la cuna.*

Cette invasion terrible et importune
d'événements contraires nous attend
au berceau dès nos premiers pleurs.

*Dejémosla pasar como a la fiera
corriente del gran Betis, cuando airado
dilata hasta los montes su ribera.*

Laissons-la passer comme le furieux
courant du grand Betis, lorsqu'en colère,
ses rives atteignent les collines.

³ Voir Dámaso Alonso, *La « Epístola moral a Fabio », de Andrés Fernández de Andrada*, edición y estudio, Madrid, Gredos, 1978, p. 15-16.

Le chemin vers une vie humble et retirée est abrupt, ainsi que l'écrivait Horace, et notre poète sévillan plaide pour la bienveillance face aux éventuels écarts de conduite (v. 133-135)⁴ :

4 *Ibid.*, p. 20.

*No, porque así te escribo, bagas conceto
que pongo la virtud en ejercicio:
que aun esto fue difícil a Epicteto.*

Ne t' imagine pas, puisque ainsi je te l'écris,
que je mets la vertu en pratique,
car ceci fut difficile même pour Épictète.

Ce poète qui nous invite à « apprendre à mourir » (v. 83) et à « être modeste » en tout (v. 137), déploie son humble programme en un tercet manifeste (v. 127-129)⁵ :

5 *Ibid.*

*Un ángulo me basta entre mis lares,
un libro y un amigo, un sueño breve,
que no perturban deudas ni pesares.*

Sous mon toit, un recoin me suffit,
un livre et un ami, un court sommeil,
que ni les dettes ni les ennuis ne viennent troubler.

Ces vers d'une actualité flagrante rappellent que la course aux honneurs et à l'argent sont bien peu de chose au regard de cette réappropriation de son chez soi, ce « recoin », cet espace dans l'espace domestique.

L'autre dimension de l'expérience de la retraite est celle du rapport au temps. Sur ce point, Francisco de Medrano, alors volontairement confiné dans son domaine de Mirarbueno, écrivait, dans son Ode XXX aux vers 55-60⁶, sur la jouissance de maîtriser pleinement son temps :

6 Francisco de Medrano, *Poesía*, éd. Dámaso Alonso, Madrid, Cátedra, 1988, p. 311.

*Assí paso la vida,
dueño de mí y deel tiempo (aver immenso),
en nada sometida
(qual ya la vi y la lloro) al duro çenso
y al peligro crecido
deel mar y de la corte y de Cupido.*

Ainsi s'écoule la vie,
maître de moi-même et du temps (immense capital),
en rien soumise
(comme je l'ai déjà vue et la pleure) au dur tribut
et au danger accru
de la mer et de la cour et de Cupidon.

La tentation de la traversée de l'Atlantique en quête d'enrichissement est condamnée par l'auteur qui se dit lui-même « éprouvé par ces dangers » (« [...] yo, experimentado / en iguales peligros », v. 43-44). En effet, se lancer sur les flots est considéré comme une bravade faite à la Fortune et à la Nature (voir son Ode XXXI) dont les conséquences peuvent être fatales. De surcroît, les voyages maritimes n'incarnent pas que la métaphore d'une soif de richesse, ou de la volonté téméraire de se confronter aux éléments, ils sont aussi l'apanage de ceux qui tentent de fuir ce qu'ils sont. Dans la droite ligne des textes de Sénèque, Francisco de Rioja (1583-1659), grand représentant des poètes sévillans, met en garde son ami Francisco de Villalón, dans sa Silva IV aux vers 35-39⁷, contre cette incessante fuite en avant :


7 Francisco de Rioja, *Poesía*, éd. Begoña López Bueno, Madrid, Cátedra, 1984, p. 184.

*No huyas, que aunque huyas al abismo,
no podrás de ti mismo,
i todos los pesares
que en la tierra tuviste
también te an de seguir por altos mares*

Ne fuis pas, car bien que tu fuies l'abîme,
tu n'échapperas pas à toi-même,
et tous les ennuis
que tu as rencontrés sur terre
te poursuivront aussi en haute mer.

« ... et tous les ennuis
que tu as rencontrés sur terre
te poursuivront aussi en haute mer. »

Francisco de Rioja

Les quelques fragments proposés ici sont une invitation à parcourir les poèmes philosophiques du Siècle d'or espagnol tant ces derniers trouvent un écho particulier en ces temps troublés. En effet, le contexte actuel crée les conditions d'une (re)lecture salutaire d'un tel corpus, propice à l'émergence de significations nouvelles, plus intimes et universelles tout à la fois. L'expérience d'un confinement, qu'il soit volontaire ou forcé, altère le rapport à soi encore davantage que le rapport aux autres. La réponse poétique du Siècle d'or envisage une échappatoire philosophique inspirée des auteurs classiques et adaptée à son époque à la faveur d'une solitude accompagnée, bucolique et littéraire. En outre, la métaphore de la cabane, la thématique des ruines ou la critique d'un monde à l'envers forment autant de motifs qui s'ajoutent à ceux déjà cités et participent d'une réflexion – qu'elle soit individuelle ou collective – sur un possible « monde d'après ». La fréquentation de telles œuvres confortent le lecteur d'aujourd'hui sur sa propre aptitude à traverser des épreuves auxquelles d'autres avant lui ont été confrontés. Elles témoignent aussi de l'incroyable faculté des artistes à faire jaillir le sublime d'entre les décombres et, enfin, autorise à cerner la part de l'inédit parmi les discours contemporains. Ainsi, et c'est l'objet de la réflexion de la revue *Pour l'éco*, les rapports au temps et au domaine privé tendent à être bouleversés par l'irruption accrue de la sphère publique / professionnelle dans l'espace de l'intime via les nombreuses formes de connexion au monde. Un phénomène dont les prémices travaillaient la poésie morale d'un Siècle d'or – accusé d'être le siècle des apparences et de l'hypocrisie – puisqu'elle plaidait déjà pour la reconquête d'un espace de l'intime, confiné et aux confins des villes. 

Bibliographie

CHOIX DE TEXTES ET ANTHOLOGIES

HORACE, *Épîtres*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

RIVERS, Elías L. (éd.), *Poesía lírica del Siglo de Oro* [1979], Madrid, Cátedra, 2008.

LY, Nadine (éd.), *Anthologie bilingue de la poésie espagnole*, trad. collective, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995.

JAMMES, Robert (éd. et trad.), *Comprendre Góngora*, anthologie bilingue, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009.

QUELQUES ÉTUDES

CHAUNU, Huguette & Pierre, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, Paris, Armand Colin, puis SEVPEN, 1955-1960, 12 vol.

MARTI, Marc, « La poésie peut-elle être un document historique ? Le cas de la poésie lyrique néoclassique espagnole », *Tiempos modernos. Revista electrónica de historia moderna*, vol. 2, n° 3, 2001, 14 p. ; en ligne : halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00604976/document.

PÉREZ, Joseph, *L'Espagne du XVI^e siècle* [1973], Paris, Armand Colin, 2003.

SENTAURENS, Jean, « Séville dans la seconde moitié du XVI^e siècle : population et structures sociales. Le recensement de 1561 », *Bulletin hispanique*, t. LXXVII, n° 3-4, juillet-décembre 1975, p. 321-390 ; en ligne : persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_00074640_1975_num_77_3_4183.

Le « je » et le « nous » : subjectivité, polyphonie et société à l'ère de la covid-19

PAR JOSEPH DELAPLACE*

L'IMPORTANCE DES PRATIQUES MUSICALES durant le confinement général de la population du printemps 2020 a suscité des remarques assez courantes sur les vertus consolatrices de la musique et sur les capacités qu'elle a d'induire une résistance au stress. À titre d'exemple, un article publié sur le site de France Musique¹ mettait récemment l'accent sur la diversité de ces pratiques : musiques au balcon, professionnels s'enregistrant depuis leur lieu de vie, chœurs spontanés de personnels médicaux partagés sur les réseaux sociaux, polyphonies chorales ou orchestrales captées voix par voix et mixées *a posteriori*, ou encore amateurs profitant de l'isolement pour débiter un instrument. L'ambitus stylistique est conséquent, des pièces vocales médiévales jusqu'aux musiques de divertissement contemporaines, en passant par le répertoire écrit classique, le gospel, le jazz, le rock, le métal, la musique traditionnelle, la création savante, etc. Les auteurs de cet article insistent sur l'importance d'une expérience commune, réelle ou virtuelle. Un tel engouement n'est d'ailleurs pas passé inaperçu auprès des professionnels du marketing, en témoigne l'arrivée d'ersatz numériques de pianos au sein de grandes enseignes discount². Les neuroscientifiques, de leur côté, aiment à rappeler que le réconfort qu'on trouve dans l'écoute musicale tient à la régulation de la sécrétion de cortisol qu'elle induit, tandis que les psychanalystes tendent à considérer toute production sonore comme une extension de « ce qui du signifiant, ne concourt pas à l'effet de signification³ ». Les caractéristiques purement sonores de l'émission vocale (le timbre, le grain, ce qui fait que chaque voix est unique), et plus largement ce que l'on nomme « l'objet-voix », se trouvent en effet à l'intersection du soma et de la psyché, du corps et de l'esprit, et la consistance sonore de la voix coagule en elle une importante charge pulsionnelle. Toute musique en porte la marque. Le point de vue de la psychanalyse a l'avantage de ne pas réduire la

problématique de nos rapports à la musique à un dosage hormonal, et de mettre l'accent sur le caractère duel de la voix – et de la musique – toujours source de plaisir immédiat, mais ouvrant aussi sur l'inconscient, le « corps parlant », et ses modes problématiques de jouissance.

Je souhaiterais aborder les fonctions de la pratique et de l'écoute musicales durant une telle période de crise en dépliant un peu la notion de polyphonie, dans les sens multiples que celle-ci revêt. Je vise la manière dont la musique peut répondre à l'effet de sidération du temps de crise, notamment en se faisant l'agent d'une articulation entre l'individuel et le collectif, profondément mise à mal par la réponse sanitaire à l'épidémie de covid-19. Corrélativement, la question de l'investissement corporel lié à la musique sera brièvement posée, et plus largement, il s'agit de nourrir une réflexion globale engagée par Theodor W. Adorno il y a plusieurs décennies, et visant le déchiffrement social des phénomènes musicaux eux-mêmes.

La crise : un bouleversement de l'expérience temporelle

Les mesures sans précédent prises au printemps 2020 pour lutter contre une expansion trop rapide de la pandémie ont engendré sur la population un effet de sidération dont les conséquences peuvent constituer un matériau exploitable par la recherche en sciences humaines et sociales. Une nouvelle expression, *distanciation sociale*, est venue s'inscrire en butée face au nécessaire *lien social*, désormais présenté comme un danger mortel dans son implication de rapprochement des corps. Le trauma

1 Suzana Kubik, « Pourquoi la musique a-t-elle joué un rôle si important pendant la crise de la covid-19 ? », publié sur le site de France Musique le 24 juillet 2020 ; en ligne : francemusique.fr/actualite-musicale/pourquoi-la-musique-a-joue-un-role-si-important-pendant-la-crise-de-la-covid-19-83616.

2 Florian Royer, « Dans les supermarchés, la guerre des pianos est déclarée », *ibid.*, 13 août 2020 ; en ligne : francemusique.fr/musique-clas-sique/guerre-des-pianos-en-grandes-surfaces-86777?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR0HTsa_6Bw11HX3UxcvhDrtRK-9g8A6b6tZ2QtEf08lXhHzVuuu9kWG4#Echobox=1597314573.

3 Jacques-Alain Miller, « Jacques Lacan et la voix », dans R. Lew & F. Sauvagnat (dir.), *La Voix*, actes du colloque d'Ivry du 23 janvier 1988, Paris, La Lysimaque, 1989, p. 180.

* Professeur en analyse musicale et approches transdisciplinaires de l'acte créateur, membre de l'unité de recherche Arts : pratiques et poétiques (APP).

d'une « soudaine irruption de la mort et du négatif dans des sociétés qui avaient cru les maintenir à distance⁴ » a eu sur l'individu un effet de césure, de suspension du temps. À l'inverse, certains processus globaux s'accélèrent au fil d'une crise qui excède largement la simple période de confinement : l'un des plus manifestes peut se résumer en un passage du capitalisme industriel au capitalisme numérique, avec tout ce que cela comporte d'incertitudes tant l'usage des technologies numériques accentue une dépolitisation de notre rapport au monde, et tant « le virtuel est tout l'inverse du possible, il est la réduction du réel à l'imagerie numérique⁵ ».

Cette perturbation des temporalités entraîne un questionnement très fort sur ce qui définit notre communauté, notre rapport à la réalité, et plus largement sur la notion de (malaise dans la) civilisation, prise en étau entre une nature qui nous rappelle ses droits et les sciences dures qui trébuchent sur leurs propres velléités de domination du savoir. Mais accepter l'événement que constitue la pandémie implique de ne pas saturer ce dernier d'un sens fantasmé. Il s'agirait d'envisager la structure ouverte que toute crise suppose, au-delà de l'effet de repli. Pour cela, le sujet de la crise a besoin de se situer, de (re)trouver des repères, d'interpréter son histoire propre et de rêver son avenir. Au temps figé de la sidération, et à celui, instable, de la crise qui perdure, doit se superposer celui de l'opportunité, un temps kairotique⁶. L'art en général, et la musique en particulier, ont très certainement un rôle à jouer dans ce processus de réappropriation et d'émancipation.

Le temps musical

Le caractère ineffable, immatériel, et inéluctablement temporel de la musique, qui est parfois appréhendé comme une faiblesse au regard d'arts plus « solides », apparaît dans ce contexte comme un atout pour celui dont l'expérience humaine se trouve comme annihilée par la crise. L'œuvre musicale, en effet, n'est ni un objet réel, ni un objet idéal. Elle n'est réductible ni à son exécution ni à son éventuelle partition. Elle est une entité dont

4 Anne Dujin, « Le virus dans la cité », *Esprit*, n° 464, mai 2020, p. 39 ; en ligne : esprit.presse.fr/article/anne-dujin/le-virus-dans-la-cite-42710.

5 Michaël Foessel & Camille Riquier, « Déraison de guérir », *ibid.*, p. 53 ; en ligne : esprit.presse.fr/article/michael-foessel-et-camille-riquier/deraison-de-guerir-42711.

6 Néologisme formé à partir du grec *kairos* qui signifie, relativement à la notion de temps, le moment opportun, l'occasion favorable.

7 Voir à ce sujet Roman Ingarden, *Qu'est-ce qu'une œuvre musicale ?* [1962], trad. D. Smoje, Paris, Christian Bourgois, 1989.

8 Voir Theodor W. Adorno, *Le Caractère fétiche dans la musique et la régression de l'écoute* [1938], trad. C. David, Paris, Allia, 2001.

9 T. W. Adorno, « Fonction » [1961-1962], dans *Introduction à la sociologie de la musique. Douze conférences théoriques*, nouv. éd. revue, trad. V. Barras et C. Russi, Genève, Contrechamps, 2009, p. 54.

Le sujet de la crise a besoin de se situer, de (re)trouver des repères, d'interpréter son histoire propre et de rêver son avenir.

les incarnations sont multiples, et nécessite pour exister une intention créatrice ainsi qu'une intention réceptrice. Son « idéal », qui répétons-le n'existe pas en soi, viserait une potentielle et infinie totalité des interprétations possibles. L'une des spécificités de la musique tient donc à ce que ses productions sont à la fois hautement cohérentes, closes sur elles-mêmes, et insaisissables autant qu'évanescences⁷. Ces caractéristiques intrinsèques en font une substance éminemment malléable et fortement organisée, que l'on se positionne comme compositeur, interprète ou auditeur. Qu'il soit l'un ou l'autre de ces trois individus, le sujet qui s'en empare à un moment où la mobilité physique et les rapports sociaux sont entravés, y puise à la fois une liberté salvatrice et des potentialités constructives propres à restructurer son rapport au corps et au temps.

Pratiquer la musique, en effet, c'est s'assurer la maîtrise d'une temporalité spécifique et multiple, en la composant (avec la plume, les doigts, le souffle ou la voix) et en l'investissant par l'écoute. Le musicien a le pouvoir de *travailler* un temps qui n'a rien à voir avec le temps-durée chronométrique sur lequel toute activité humaine s'appuie, mais qui traverse ce dernier et déploie ses configurations complexes en deçà et au-delà. Cependant, toute musique n'offre pas à l'identique cette capacité de sublimer la durée. Ainsi, certaines productions, par le caractère fétiche de l'écoute qu'elles entretiennent⁸, viseront à moindres frais l'illusion d'une réconciliation avec un temps homogène et stable. La mise en série de quelques matériaux sonores standards, prêts à l'emploi, et l'absence d'une relation dialectique entre ces derniers et l'ensemble de la forme, la surexposition d'éléments de timbre ou de formules rythmiques confinant à la répétition mécanique aimantent littéralement l'auditeur, en ce cas, et il n'est pas exclu de voir poindre le risque que la musique ne soit plus que « décoration du temps vide⁹ ». Reste alors le corps, qui enregistre les pulsations à plein, tel un sismographe, et se souvient de la moiteur des dance floors, de la poussière des festivals ou de la boue des rave party, une évasion au-delà de la musique, également salvatrice lorsque les rapports sociaux sont entravés. (LA SUITE P. 44)




(SUITE DE LA P. 42) En définitive, la musique, en fonction de sa constitution immanente, et de la pratique qu'on en a, peut donc avoir un rôle essentiellement structurant, en recomposant symboliquement des complexes multitemporels, ou se faire l'agent d'une forte décharge pulsionnelle. Ces deux polarités se trouvent, du reste, souvent entremêlées, même si l'une prend le dessus sur l'autre selon les situations.

La polyphonie

L'une des catégories qu'il me semble opportun d'interroger plus avant dans la perspective d'une articulation entre sujet individuel et collectivité est la polyphonie, au plus près des pratiques musicales et du matériau. Ce parallèle entre phénomènes purement musicaux et relations humaines est d'autant plus pertinent si l'on s'accorde à croire, avec Adorno, que la musique « ne peut être identifiée d'une manière univoque à aucun des moments du monde extérieur, mais elle est, en même temps, hautement articulée et déterminée en elle-même, acquérant ainsi à nouveau, aussi médiante soit-elle, une commune mesure avec le monde extérieur, la réalité sociale¹⁰ ».

Le terme polyphonie peut se définir comme « superposition de deux ou plusieurs lignes mélodiques simultanées formant un ensemble homogène tout en conservant chacune un intérêt propre¹¹ ». On voit immédiatement que les équilibres entre le particulier et le général, ainsi qu'entre l'individuel et le collectif, se trouvent au cœur même de la composition, puis de la réalisation et de l'écoute de ce type d'écriture et / ou d'improvisation. Du point de vue le plus général, la polyphonie (plusieurs lignes), opposée à la monodie (une seule ligne), peut désigner toute musique dans laquelle les interprètes jouent ou / et chantent des parties différentes. Mais il existe un degré plus ou moins prégnant d'indépendance rythmique des voix, de la polyphonie la plus fouillée à l'homonymie la plus totale (on parlera alors d'homophonie, la dimension « verticale », celle des accords successifs, ayant pris le pas sur celle, « horizontale », des mélodies). La théorie de l'écriture polyphonique se nomme le contrepoint, celle de l'écriture homophonique, l'harmonie. Le vocabulaire et les formes associées au contrepoint sont très riches, et ce dernier se décline de quatre grandes

manières : rigoureux, imitatif, strict ou libre. On parlera également d'hétérophonie lorsqu'une mélodie et sa ou ses variations sont présentées simultanément, d'antiphonie lorsque des mélodies se répondent dans un espace dédié, ou encore de polymusique dans le cas de superpositions de plusieurs polyphonies distinctes.

C'est à partir des dimensions contrapuntiques de la polyphonie que s'est développée, pendant des siècles, la composition musicale écrite occidentale. Elle a connu plusieurs âges d'or, notamment avec l'école franco-flamande de la Renaissance. Les origines liturgiques du contrepoint, la complexité extrême des formes que la polyphonie est susceptible d'engendrer, ainsi que le haut degré de technicité nécessaire à la composition de celles-ci, ont eu pour corrélat une rationalité et une abstraction croissantes de ce type d'écriture. Un tel processus culmine, par exemple, avec *L'Art de la fugue* de Bach, une partition à quatre parties sur laquelle le compositeur n'a spécifié aucune instrumentation, une œuvre musicale dont tout indique, donc, qu'elle est à lire autant et même plutôt qu'à interpréter. Ce phénomène n'a fait que s'accroître au sein du répertoire savant, avec notamment l'idée d'une musique pure, sans fonction ni programme, ouvrant vers une transcendance, un « absolu »¹². La polyphonie a donc été l'écrin dans lequel s'est développée une science de l'écriture musicale recelant des trésors d'organisation temporelle et de relations. Chaque musicien peut revivre, par la lecture des partitions, l'interprétation ou l'écoute, le jeu des attentes, progressions, détente, consonances, dissonances, les fluctuations de densités, le feuilleté du temps qui se fait, se défait et se recompose sans cesse. Là se situe la possibilité de retrouver, à travers l'art, la dimension collective dont nous sommes privés en temps d'isolement, tant « les tensions musicales internes sont la manifestation, inconsciente d'elle-même, des tensions sociales¹³ ». C'est ainsi que, par extension, toute pratique et écoute musicales (incluant divers styles et effectifs) réveille une forme de polyphonie, et permet de libérer un espace ou se rejoue de manière sublimée la dialectique individuel / collectif étouffée par la crise. Cela ne fait que confirmer l'affirmation que « les œuvres sont des précipités d'expérience qui nous aident à construire la nôtre et à avancer¹⁴ ». Mais lorsque la distanciation sociale interdit la mise en présence physique, cet investissement du temps complexe de la musique savante ne suffit pas toujours à éponger la frustration et les tensions du sujet confiné. C'est là qu'intervient la seconde polarité, celle d'une pratique et / ou d'une écoute moins travaillées, plus spontanées, et permettant de renouer avec le sentiment de communion collective, une musique qui, en deçà de l'intellect, touche directement notre corps et nos affects. 

¹⁰ *Ibid.*, p. 51.

¹¹ Entrée « Polyphonie » dans Marc Honegger (dir.), *Science de la musique. Technique, formes, instruments*, Paris, Bordas, 1976, vol. 2, p. 817.

¹² Voir Carl Dahlhaus, *L'idée de la musique absolue. Une esthétique de la musique romantique* [1978], trad. M. Kaltenecker, Genève, Contrechamps, 2006.

¹³ T. W. Adorno, « Classes et couches » [1961-1962], dans *Introduction à la sociologie de la musique*, *op. cit.*, p. 72.

¹⁴ Sébastien Allard & Danièle Cohn, « Culture vive », *Esprit*, numéro cité, p. 118 ; en ligne : esprit.presse.fr/article/sebastien-allard-et-daniele-cohn/culture-vive-42691.

Diário da Peste / Journal de la peste de Gonçalo M. Tavares

Un laboratoire pour penser « le monde d'après »

PAR ANA I. MARTINS & JOSÉ J. DA COSTA*

Voyages, itinérances et transhumances

LE 23 MARS 2020, au début du confinement au Portugal dû à la pandémie de covid-19, Gonçalo M. Tavares (né en 1970) inaugure dans le journal *Expresso* une série de chroniques quotidiennes traduites simultanément en plusieurs langues qu'il nommera *Diário da Peste* (*Journal de la peste*). Il achèvera ce projet le 20 juin : 90 jours et 90 chroniques – « Je suis fatigué, je ferme la fenêtre et le journal ; je veux faire autre chose ».

S'il a fallu quatre-vingts jours au duo de Jules Verne pour faire le tour du monde, dix jours de plus ont mobilisé Gonçalo M. Tavares pour rester à la même place. Dans la lignée des lettres du *Voyage autour de ma chambre* (1794) de Xavier de Maistre, l'auteur de *l'Atlas du corps et de l'imagination* (2013) montre que le voyage, le périple, le parcours, l'excursion, l'itinérance, la traversée et la marche présentent un rapport trompeur de synonymie ; rester enfermé ne signifie pas être immobilisé, car les mouvements du corps et ceux de l'esprit ne sont pas synchrones, tout comme la rapidité de la pensée ne coïncide pas avec la vitesse de l'action. Les voyages nous entraînent de l'autre côté du monde et ce *Journal de la peste* de Tavares est une invitation à passer de l'autre côté de nous-mêmes – en tant qu'individu et groupe –, à la découverte de ce miroir en négatif² dans la situation de pandémie.

Celle-ci nous a jetés à la dérive et dans l'espérance de trouver un port mais, éloignés encore de la terre ferme, elle nous a reconduits à l'essentiel. Le superflu est mis de côté car la priorité est désormais de survivre : « L'industrie française de parfums de luxe produit de l'alcool protecteur. / Il n'y a pas de meilleure odeur que celle d'un homme vivant » (27 mars). Devant l'invisibilité du danger, nous avons tous plongé dans un

* A. I. Martins est maître de langue de portugais et J. J. da Costa est maître de conférences en langue et culture portugaises ; ils sont membres de l'Équipe de recherche interlangues : mémoires, identités, territoires (ERIMIT).

Une évidente violence physique pour produire ce journal.

En ce qui me concerne, une épreuve de force et de résistance.

Parfois, une grosse fatigue.

Mais une nécessité sans aucune obligation extérieure¹.

aveuglement collectif, comme si nos cinq sens n'étaient pas suffisants pour préserver l'espèce. La menace nous a paralysés, nous obligeant à espérer, comme si l'attente était une action, à orienter la pensée comme s'il s'agissait d'un mouvement physique, comme si l'idée occupait un espace. Stades, hôtels de luxe et églises se transformèrent en hôpitaux : des conventions socio-spatiales brouillées et des temps mélangés³. Les religions, la foi, les croyances sont délocalisées, le culte se dissocie de l'espace : « Prière du pape pour l'humanité, canal 1. / La place du Vatican vide. / Le pape parle à un énorme espace vide. / J'entends dans beaucoup de maisons des gens qui s'agenouillent » (27 mars).

Généalogie caméléonesque

Cette œuvre, que l'auteur considère d'ores et déjà comme centrale dans sa vaste et polyphonique production littéraire, nous confronte à une métamorphose de plusieurs genres : le journal, le reportage, l'essai, la chronique, la poésie, l'épopée, et parallèlement signale l'incapacité des catégories littéraires classiques à identifier et classer cette odyssée d'environ 9 000 vers libres, souples et lapidaires. La labilité du genre littéraire et la rébellion des structures formelles en cohérence avec la cruauté des thématiques construisent des jeux subversifs d'ironie et d'une déconcertante critique politique.

1 Gonçalo M. Tavares, *Diário da Peste*, *Expresso*, 8 juin 2020. Nous donnons une fois pour toutes le lien vers le Journal disponible en ligne : expresso.pt/autores/2020-03-24-Goncalo-M.-Tavares, et nous indiquons dans le corps du texte à la suite de la citation la date de publication dans *Expresso*.

2 L'expression est d'Italo Calvino dans *Les Villes invisibles* (1972).

3 8 avril : « les hôpitaux de New York se remplissent. / Les églises se préparent » ; cf. 15 juin : « Inde, hier : des wagons convertis en hôpitaux improvisés », et 26 mars : « "Le stade de Maracanã se transforme en hôpital pour accueillir des malades" ».

Le premier livre de Gonçalo M. Tavares a été publié le premier jour du XXI^e siècle – *Le Livre de la danse*. Depuis, plus d'une quarantaine de ses œuvres ont été éditées – dont certaines ont été adaptées au théâtre, au cinéma, à l'opéra – et il existe plus de 200 traductions dans quarante-cinq pays environ. Toutes ces œuvres défient les genres littéraires et dérogent aux théories canoniques. Si les chiffres reflètent sa prodigieuse production, le lecteur se rend compte aussi de la minutie de sa pensée : fluide, labile, versatile et subversive. Son exercice de l'écriture est un laboratoire, un espace expérimental pour diluer des frontières, une dissidence des modèles et une réinvention des matrices.

Béatrice Didier restreint le genre du journal intime à trois dimensions : (a) un livre de comptes en parlant métaphoriquement de débits et de crédits d'une vie ; (b) des exercices spirituels où l'on reproduit une attitude de recueillement, un exercice de discipline autobiographique ; (c) la consubstantiation de la croyance dans le je et l'envie d'autoconnaissance en suivant une dynamique de construction identitaire⁴. Ce *Journal de la peste* est perméable aux trois dimensions. La subdivision en jours, la répétition et la régularité, la construction fragmentée, le voyeurisme : ce sont là des spécificités que Gonçalo M. Tavares a empruntées au genre. Cependant, lorsque ses chroniques s'ouvrent à un public très large sur une plateforme médiatique, l'intimité du journal est par définition dénaturée. Certains vers correspondent mot pour mot aux titres des journaux, informations apparemment neutres, à la portée de tout le monde, mais qui très vite apparaissent comme des maximes et des aphorismes, instructions d'un livre de méditations proches des exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Les mots et les vers sont des pièces affranchies et détachées comme des pierres jetées à l'eau qui génèrent des ondes de propagation d'énergie, mais qui parviennent dépourvues d'un quelconque sens d'orientation pour les lecteurs. À la façon d'un cube magique, les combinaisons de métaphores, d'ironie et de jeux de non-sens et de l'absurde écartent la fonction de plaire en donnant la primauté aux fonctions d'enseigner et surtout d'émouvoir.

4 Voir Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, p. 47-84.

5 Ces trois notions indiquent que Tavares ne cesse de lier ses écrits à ceux des autres et aux siens, sans toutefois explicitement mentionner ces croisements et superpositions.

6 Cet intertitre est la reprise du titre de l'essai philosophique d'Isaiah Berlin publié en 1953 inspiré d'un fragment du poète grec Archiloque (1^{er} moitié du VII^e siècle av. J.-C.) : « Il sait bien des tours, le renard. Le hérisson n'en connaît qu'un, mais il est fameux » (éd. F. Lassere et trad. A. Bonnard, Paris, Les Belles Lettres, 1958, fr. 177, p. 54). Berlin propose une analyse qui s'appuie sur Tolstoï en envisageant deux types d'écrivains : d'un côté, ceux qui travaillent plusieurs auteurs et une panoplie de leurs paradigmes, et, de l'autre, ceux qui travaillent une idée concrète tout au long de leur production. Nous croyons que Gonçalo M. Tavares fait partie du premier groupe.

Le potentiel kaléidoscopique du *Journal de la peste* fournit différentes perspectives d'analyse – que les limites de cet article ne nous permettront pas de développer. Nous retiendrons toutefois la possibilité d'une lecture des chroniques telle une mezzanine de la production de l'auteur : un espace intermédiaire où se croisent des hypertextes, intertextes et paratextes⁵ d'une grande partie de son œuvre, organisés par typologies. Si, dans les premières chroniques, ces réminiscences intertextuelles retentissent très explicitement, comme si le patrimoine littéraire de l'écrivain fournissait les clefs de la lecture du monde, au fur et à mesure qu'on avance, ces présences s'estompent progressivement. C'est dans ce processus de l'émulation et de la renouation que le *Journal de la peste* commence à s'accomplir, en descendant au rez-de-chaussée, assumant une identité nouvelle et unique : « Le tout petit "ne devient visible que lorsqu'il est observé pendant un long moment" » (25 avril).

Le hérisson et le renard ?⁶

Les dizaines d'écrivains, philosophes, poètes et artistes convoqués par Tavares dans ses chroniques quotidiennes produisent une complexité de la connaissance et un encyclopédisme notables : Guattari, Céline, Kafka, Guimarães Rosa, Fernando Pessoa, Wittgenstein, Goethe, Rachel Whiteread, Hannah Arendt, Kabokov, Kenneth Goldsmith, Orwell, Cortázar, Rilke, Yoko Tawada, Gabriel Orozco, Voltaire, Bataille, Kierkegaard, Kant, Calvino, Robert Musil, Deleuze, Nina Simone, Hölderlin, Brecht, Emily Dickinson, Pirandello, Jacob Safranski, Freud, Paul Virilio, Peter Sloterdijk, W.H. Auden, Pascal Quignard, Arthur Rimbaud, Lilia Schwarcz, Edward Gassner, Vicente Garcia Huidobro, Georges Brassens, entre autres. Ces figures n'étant pas des personnages, ils se présentent comme des narrateurs omniprésents et omniscients, et ce procédé crée des liens qui très souvent paraissent contradictoires et incompatibles. Cependant tous sont des *autoritates* qui valident et légitiment le processus de réflexion et de problématisation de ce nouveau (dés)ordre du monde. Les motifs récurrents de ces chroniques peuvent facilement être repérés : la frontière ténue entre l'animal et l'humain :

Pendant cinq ans, les animaux sauvages pourront être tranquilles.

Peut-être à la fin de ces cinq années les animaux sauvages se laisseront apprivoiser et pourront légalement être mangés.

La mansuétude c'est ce qui est mangé sans dire un mot.

La faim humaine, celle-ci, ne se calme pas.

Au contraire des chevaux sauvages, de quelques loups et de différents chacals.

Le cheval se dompte à la force du poignet et à la corde. Avec la répétition et parfois à coup de pied.

Mais tu ne peux pas calmer ton estomac, qui est une chose sauvage.

(20 mai)

l'hostilité et l'hospitalité (nous sommes devenus étranges et étrangers à nous-mêmes) :

Qui est cet étranger qui est chez moi à cette heure de la journée ? C'est moi.

Et aussi pas moi, bien sûr.

(9 avril)

Parfois, dans le monde terrible, des gens ouvrent un peu leur porte et crachent quand les étrangers passent.

Étranger, dans une certaine langue slave, me dit-on, signifie muet.

Celui qui ne parle pas ma langue est muet.

Celui qui n'a pas mon histoire est muet.

(25 mars)

la relation homme versus machine qui nous renvoie à la conscience de la perversité et de l'absurdité de la civilisation :

Ford produit des machines pour la médecine d'urgence au lieu de voitures.

À la place de machines pour la vitesse, des machines pour le salut.

Imaginer le moteur d'une voiture près du lit d'un malade.

Deux mondes incompatibles.

(24 mars)

la bipolarité de forces et l'absence de moyen terme :

Je laisse l'ange et le couteau de cuisine côte à côte.

Pour voir si le couteau rend l'ange plus furieux, pour voir si l'ange affaiblit le couteau.

(25 mars)

le non-sens et la réification des rapports humains :

Les associations de personnes âgées et de déficients « demandent à la communauté scientifique de revoir les protocoles et les manuels afin de bannir un quelconque signe d'inégalité et garantir qu'ils sont parfaitement respectueux du cadre des droits humains ».

Lorsqu'un humain n'est pas égal à un autre humain.

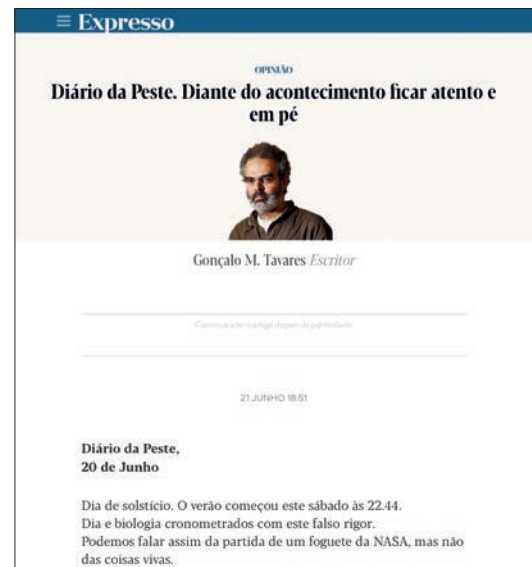
Lorsque 1 n'est pas égal à 1.

(31 mars)

Que le plus petit élément de la nature – un virus – fasse son irruption, et l'humanité, croyant à son inébranlable et gigantesque exception, se rappelle tout à coup qu'elle est faillible et insignifiante, se souvient qu'elle est mortelle et que la puissance militaire et technologique demeure insuffisante pour la sauver (chronique du 12 avril). L'espoir a été déçu, l'existence corromptue et l'individu du XXI^e siècle se découvre comme les Grecs il y a deux mille ans : sidéré et les yeux tournés vers le ciel à la recherche de réponses (chronique du 7 avril).

⁷ Il serait intéressant de comparer sur différents aspects le *Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoe, publié en 1722. Tout comme Tavares, Defoe mélange les genres littéraires (témoignage, chronique, essai, reportage, récit historique...) pour mettre en récit les événements liés à la peste qui a ravagé Londres en 1665.

⁸ G. M. Tavares, *Un voyage en Inde* [2010], trad. D. Nédellec, Paris, Viviane Hamy, 2012, p. 132.



Enfin, quel est notre habitat naturel ?

Le *Diário da Peste* annonce une disruption de la société, un renversement des idéologies politiques, dénonce l'essoufflement des modèles socio-économiques et de consommation, clame la fin des cycles et fait le pari d'une inversion (la sphère privée au détriment de la sphère publique) et rétraction des dynamiques sociales et humanistes⁷. La pandémie n'a fait que rendre visible l'érosion des paradigmes en place sur lesquels nous portons un regard flou : nous aurons « deux siècles à l'intérieur du même siècle » et d'ici sortira une nouvelle espèce (chronique du 26 mars).

« Faites cinq pas en avant et cinq pas en arrière », dit un médecin dans l'hôpital psychiatrique du bon soldat Svejik.

C'est un test pour voir si l'homme est fou ou pas.

J'essaye de faire cela.

Tous nous devrions le faire.

Cinq pas en avant et cinq pas en arrière pour voir si nous restons au même endroit.

Nous ne restons pas au même endroit.


Il n'est plus possible de demeurer au même endroit.

(6 avril)

À la fin, il serait bon de connaître, au-delà de la survie, comment demeurera la condition humaine. Le personnage de Bloom, à ce propos, a aussi un mot à dire en nous alertant sur le défi qui nous attend :

L'intensité avec laquelle nous sommes écrasés importe peu,

en effet ce qui compte c'est l'intensité qui nous reste après qu'on est écrasés.

La réalité ce n'est pas une chose physique, mais pressentiment qui nous entoure – ou parfois, mais c'est rare, un certain éblouissement heureux⁸. 

À propos du « monde d'après »

Incertitude vs Expertise : 1-0

PAR CAMILLE VEIT*

“PLUS RIEN NE SERA JAMAIS COMME AVANT”. Cette formule s’est mise à pleuvoir à l’orée de l’événement-coronavirus. Si bien que l’on peut présumer de son importance voire de sa fonction dans le lien social : sans doute tient-elle quelque chose. Peut-être nous tient-elle même ensemble, alors même que nous sommes conviés à nous distancier les uns des autres. *On ne sait pas trop...*

De toute évidence, nous manquons aujourd’hui de cette précieuse dimension d’“après-coup” (c’est le cas de le dire) chère à la recherche, pour être en mesure de dire quoi que ce soit. C’est ce qui, à mon sens, appelle à une retenue et à une réserve certaines devant toute possibilité d’analyse ou d’interprétation en “temps réel” de ce qui se passe. Lorsque le système boite au point d’être mis au pied du mur de son désœuvrement, il est « une manière de se taire », telle que l’écrivait Blanchot, qui tient semble-t-il à une nécessité : celle par exemple de la reconnaissance d’un impossible à dire qui soit à la mesure de l’événement en cours.

Pour Husserl, « le monde réel existe seulement avec la présomption qui se dessine constamment que l’expérience continuera constamment à s’écouler dans le même style constitutif² ». On présume la constance du monde³ comme il va – *le soleil se lève le matin et se couche le soir. Je me lève le matin et me couche le soir*. Mais on présume aussi la constance des boiteries du monde. *L’hôpital manque de moyens*. En bref, la constance est possiblement ce qui nous fait dire : *c’est comme ça*. Et puis, il arrive que cette constance se brise ou se déchire sous l’impulsion d’un réel imprévu à l’échelle individuelle ou collective : une maladie, un fracas psychique, un accident, un changement brutal. Ces événements ouvrent à l’occasion sur des impressions de catastrophe existentielle et autre « vécu de la fin du monde » (Tosquelles)⁴, indicibles. Expériences d’intrusion, elles bouleversent le tableau de la continuité et du *déjà-là*. « L’intrus s’introduit de force, par surprise ou par ruse, en tout cas sans droit ni sans avoir été d’abord admis⁵ », écrit le philosophe Jean-Luc Nancy.

* Maître de conférences en psychopathologie clinique, membre de l’équipe Recherches en psychopathologie et psychanalyse (RPpsy).

Qu’est-ce qui cloche dans le système, qu’est-ce qui boite ? La question est aussitôt boiteuse et ne fait pas question. Ce qui déborde le système, c’est l’impossibilité de son échec, comme l’impossibilité de la réussite : finalement on n’en peut rien dire, et il y a une manière de se taire (le silence lacunaire de l’écriture) qui arrête le système, le laissant désœuvré, livré au sérieux de l’ironie.

Maurice Blanchot¹

Nul doute que la pandémie et ses effets constituent bien un événement bouleversant à la fois le monde et notre expérience du monde. Un événement au sens de ce qui fait irruption dans la continuité des jours ; de manière inattendue, donc. La majorité d’entre nous ne *s’attendait pas* à ce qu’un virus puisse un jour les enfermer chez eux, *s’introduire de force* dans leur propre vie et dans celle des gens qu’ils côtoient directement ou indirectement. Ceci relevait probablement d’un irréprésenté (expérience pour laquelle je n’ai *pas encore* d’image) et peut-être même d’un irréprésentable (expérience qui achoppe à toute représentation possible, à toute mise en image).

L’impossible à imaginer et parfois l’impossible à dire nous ont donc universellement traversés et ceci presque simultanément – ce qui est le propre d’une catastrophe vécue collectivement. La profusion des discours experts n’a pas empêché ce drôle de sentiment de s’installer – y compris chez les experts eux-mêmes : l’incertitude. Comment être dans le train et, (LA SUITE P. 50)

1 Maurice Blanchot, *L’Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 79-80

2 Edmund Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale. Essai d’une critique de la raison logique* [1929], trad. S. Bachelard, Paris, PUF, 1957, p. 336.

3 Ce « monde réel » dont parle Husserl est bâti, on le comprend, sur une présomption, sur des suppositions, sur des constructions intimes qui sont plus ou moins partagées et communicables. Il y a *le monde dont on parle* ; le signifiant que les uns et les autres emploient et se représentent. Et puis, il y a *l’expérience du monde* qui, elle, ne connaît ni modèle, ni représentation. Elle peut se parler, s’écrire, s’inscrire, se peindre, se danser, se chanter. Mais on ne rend jamais pleinement ou totalement compte de son expérience du monde.

4 Voir François Tosquelles, *Le Vécu de la fin du monde dans la folie. Le témoignage de Gérard de Nerval* [1948], Grenoble, Jérôme Millon, 2012.

5 Jean-Luc Nancy, *L’Intrus*, Paris, Galilée, 2000, nouv. éd. augm., 2010, p. 11.



Georges Lacombe, *Vorbor, la vague verte* (1896 ; tempera sur toile, 100 × 72 cm ; Indianapolis Museum of Art, Indianapolis, États-Unis).

(SUITE DE LA P. 48) *en même temps*, le regarder passer ? On se cogne là à un problème insoluble. Faut-il le rappeler, les chercheurs, cliniciens, enseignants et intellectuels ne sont pas sans être eux aussi des passagers du monde qu'ils observent, analysent et interprètent. Et ceci qu'ils le veuillent ou non, qu'ils l'intègrent ou non dans leurs méthodes d'observation, d'analyse ou d'interprétation.

Hospitalité pour l'incertain

Peut-être le lien social est-il aujourd'hui rappelé à une certaine *hospitalité pour l'incertain*. Comme toute hospitalité⁶, celle-ci ne va pas de soi et ne peut s'engager sans quelque aménagement aussi bien subjectif que politique. Envisager un « monde d'après » n'est pas chose aisée dans la mesure où l'économie psychique comme l'économie politique sont davantage rompues aux principes de continuité et de constance qu'à ceux d'inattendu et d'imprévu. Il n'y a qu'à observer la grande difficulté à sortir de la répétition et à supporter l'inédit dans lequel gît pourtant l'inventivité essentielle à tout « après » devant lequel on est toujours, au fond, extrêmement divisé. Car cet « après », on n'en sait jamais vraiment rien. N'est-il pas même essentiellement hypothétique ?


En tout temps, le « monde réel » – s'il en est – est une construction qui n'a d'attaches, n'en déplaît à Husserl, qu'aux inventions permanentes nourries par la discontinuité ; la continuité se trouvant à l'occasion mise en crise par la vie elle-même. Écartés des discours contemporains qui promeuvent plutôt le projet et le modèle néolibéral de l'auto-entrepreneur⁷ sachant où il va, voilà que l'incertitude et l'imprévu font retour dans le réel de nos chairs. Chacun fait l'expérience de cette « inquiétante étrangeté » (Freud)⁸ qui nous traverse voire nous submerge en présence de la mort, de la maladie, de la folie ou de leur possibilité même. À la fois infiniment proches et tellement loin, ces figures sont pourtant en germe dans toute existence humaine. Qu'on n'en veuille rien savoir ou qu'on

l'embrasse, la précarité de la vie se trouve convoquée, ces derniers mois, avec grande insistance. Quelle blessure dans le tableau de l'individu perfectible ! Aussi, le tableau du « monde d'après » peut être intéressant, pour autant qu'il se construise collectivement sur ces dimensions d'incertitude et d'imprévu mises en récit, accueillies dans la langue et dans les faits ; plutôt que gérées à grands renforts de slogans unanimes et de modèles uniformes de gestion de crise.

Est-il question pour autant d'une hospitalité *nouvelle* ? Il serait bien audacieux de le prétendre ainsi, de but en blanc. À l'hôpital, par exemple, l'incertitude a toujours fait partie du quotidien de celles et ceux qui y vivent, patients comme soignants voire personnel administratif. N'en déplaît là encore à la gestion managériale des lits et autres programmes et « flux de patients ». Par ailleurs, pourquoi faudrait-il toujours que quelque chose soit nouveau pour qu'il puisse avoir droit de cité ? N'est-ce pas aussi le moment de rappeler que l'*innovation* – autre signifiant maître du moment – est d'abord et surtout *réinvention* ? Le passé fait ainsi retour, mais dans une version renouvelée où créer est avant tout recréer. Non pas à partir du seul *déjà-là*, mais à partir de ce qui rassemble et distingue les êtres : la vie psychique, les rêves, les angoisses, les aspirations et les désirs ; soit autant d'espaces d'où surgit tout *après* possible.

Un « monde d'après » peut-il seulement se penser ?

Il ne faudrait pas que les aurores souterraines de la crise, leur pluralité, leur force de frappe, leurs effets de bascule *et* de bouscule se dissolvent dans une *pensée globalisée* d'un « monde d'après » uniforme et consensuel. Un monde « sans auteur et sans œuvre » à l'image de ce que Barbara Cassin décrivait à propos du *globish* ou *global English*⁹. Propos qui se comprennent partout, ils peuvent se passer de contexte, de complexité voire de *pensée*. Ceci au bénéfice de la communication de seuls slogans en vogue, mots clés d'une *New wave post-covid* consensuelle se privant de fait de la force de transformation individuelle et collective au creux de toute expérience de crise.

L'argument du présent numéro, se soutenant d'André Rubião, rappelait la « responsabilité sociale des universités » comme « une des principales institutions interprétatives des diverses questions que se pose un pays ». Ce qu'enseigne modestement la recherche en psychopathologie et en psychanalyse, et plus largement l'expérience de la souffrance psychique, est sans doute que l'interprétation *ne se prévoit pas*. Plutôt, elle surgit : à l'instar d'une crise. C'est-à-dire, sans qu'on ne s'y attende, sans qu'on ne l'ait préparée. « Le chemin se fait en marchant¹⁰ »... 

6 Voir Jacques Derrida & Anne Dufourmantelle, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, à propos des paradoxes, impossibilités et exigences qui entourent l'hospitalité.

7 Voir Camille Veit, « Vers un modèle de l'usager auto-entrepreneur de sa santé mentale ? », *Research in Psychoanalysis*, n° 24, 2017 / 2, p. 118-128, et « "Ma petite entreprise ne connaît pas la crise" ou le contracteur émancipé. Néolibéralisme, santé mentale et philosophie politique », *Topique*, n° 148 : *Travail et santé mentale*, 2020 / 1, p. 103-114.

8 Voir « L'inquiétante étrangeté » (1919), dans Sigmund Freud, *L'inquiétante Étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, Paris, Gallimard, 1985, rééd., coll. « Folio essais », 1988, p. 209-263.

9 Barbara Cassin, « Traduire les intraduisibles, un état des lieux », *Cliniques méditerranéennes*, n° 90 : *L'intraduisible, la langue et le lien social*, 2014 / 2, p. 25-36.

10 Antonio Machado, « Proverbes et chansons » (1917), XXIX, dans *Champs de Castille (...)*, trad. S. Léger & B. Sesé, Paris, Gallimard, 1980, p. 205.

Penser l'après-confinement

Entretien avec François Sauvagnat

Exactement un mois avant son décès brutal, survenu le 15 mai 2020, François Sauvagnat s'entretenait sur les ondes de Radio Laser avec Florian Le Bars. Celui-ci l'interrogeait sur les conséquences psychologiques du premier confinement, qui dura du 17 mars au 11 mai 2020. Professeur de psychopathologie au sein de l'équipe Recherches en psychopathologie clinique et psychanalyse (RPpsy), il enseignait à l'université Rennes 2 depuis 1990. Ses domaines de recherche étaient aussi vastes que variés, allant de la linguistique aux neurosciences, en passant par l'histoire de la psychiatrie, la criminologie, la philosophie, la littérature... François Sauvagnat était un érudit et, authentique polyglotte, il donna de très nombreuses conférences à l'étranger dans la langue de ses hôtes. La revue Palimpseste souhaite lui rendre un juste hommage en reproduisant ses paroles mêmes, dont on devine, en les lisant, qu'elles étaient portées par une intelligence essentiellement orientée vers autrui.

Nous allons évoquer les conséquences de l'après-confinement sur notre psychologie. Est-ce que l'être humain est fait, psychologiquement parlant, pour être confiné ?

Il y a deux aspects. Tout d'abord, l'être humain est un être de communication. Avant même la naissance, le fœtus est capable d'entendre, et même d'interagir. La communication est donc quelque chose d'essentiel à l'être humain. Elle peut être à la fois cognitive et affective. Le second aspect est que l'être humain a besoin de séparation, mais cette séparation, il doit pouvoir la choisir lui-même. Le problème survient lorsque cette séparation est plus ou moins imposée brutalement. Comme l'ermite qui décide de se retirer du monde, tout un chacun, à certains moments, peut vouloir se retirer du monde pendant quelque temps, arrêter ses activités, ne serait-ce que pour prendre des vacances. Mais lorsque c'est imposé, cela peut être traumatique, mais avec une variabilité selon les personnes et selon aussi la préparation à ce confinement et la façon dont les choses sont justifiées.

Est-ce que plus ce temps de la séparation est long, plus les effets traumatiques sont importants ?

Certainement. La question est aussi : jusqu'à quel point le sujet arrive à se recréer une existence séparée ? Qu'appelle-t-on le confinement ? La situation actuelle est très particulière parce que nous sommes à une époque où les réseaux sociaux n'ont jamais été aussi intenses, tout le monde peut être assez facilement en communication avec le reste du monde. Le confinement est uniquement physique. Dans le passé, on a connu des formes de confinement total, les gens disparaissaient complètement. Ils n'avaient plus aucun moyen de communiquer. Là, ce n'est pas le cas, ce qui fait que nous sommes dans une situation contrastée. Avec ce confinement, il y a un paradoxe qui va prendre un sens différent selon les personnes. À partir du moment où nous ne pouvons plus nous déplacer, il y a quelque chose de traumatisant, alors même que nous pouvons toujours communiquer, rechercher une personne que l'on a perdue de vue via les réseaux sociaux. Il y a là un paradoxe. En même temps, il y a un risque de désocialisation, comme avec la question du chômage, par exemple.

Qu'est-ce qui pose problème : que nous ne puissions plus nous déplacer physiquement ou bien que nous ayons construit un monde où l'on pouvait le faire et qu'aujourd'hui, avec le confinement, ça créé un combat intérieur ?

Nous avons un certain nombre de rituels sociaux. La vie est structurée par un certain nombre de déplacements. Ce qui me frappe, c'est l'aspect physique du confinement : alors que nous pouvons toujours communiquer avec des personnes qui habitent sur d'autres continents, nous ne pourrions pas nous rencontrer physiquement avant plusieurs mois. Il y a là un aspect paradoxal. Un des

problèmes aussi est celui de l'exclusion. Pour un certain nombre de personnes, ce confinement va avoir des conséquences sociales, au-delà des angoisses personnelles, ainsi qu'au niveau de la structuration du temps : on a l'habitude de se lever le matin, de prendre un moyen de transport, etc., puis au bout d'un certain temps on revient. Pouvoir partir, revenir, se retrouver en famille, entre amis, ce n'est pas possible aujourd'hui. Les étudiants se plaignent de ne pas pouvoir retrouver leurs condisciples, leurs amis. Il y a aussi le problème de pouvoir communiquer avec mes étudiants, la plupart du temps c'est possible seulement par téléphone ; ou encore organiser un cours par internet, c'est très différent que de pouvoir discuter collectivement.



Gustave Caillebotte, *Jeune homme à la fenêtre* (1876 ; huile sur toile, 117 × 82 cm ; collection privée).

Nous nous représentons notre destin à partir de projets. À partir du moment où vous ne savez plus quel projet vous pouvez avoir, quel projet va tenir ou non, il y a quelque chose de très inquiétant.

Est-ce que cela remet en question le monde qu'on s'était construit, à savoir que nous sommes toutes et tous connectés aujourd'hui à travers les réseaux sociaux, et ce quel que soit notre lieu d'habitation ? Avec ce confinement, prend-on conscience que finalement se rencontrer physiquement est peut-être mieux ?

Absolument. Dans les aspects psychopathologiques, l'anxiété des gens est extrêmement frappante. Les réactions, souvent, sont assez brutales. La crainte de l'infection est quelque chose qui vous saisit, qui porte sur les limites du corps. Et puis il y a aussi la question de ce qu'on peut avoir comme projets. C'est aussi un point crucial, puisque nous nous représentons notre destin à partir de projets. À partir du moment où vous ne savez plus quel projet vous pouvez avoir, quel projet va tenir ou non, il y a quelque chose de très inquiétant, que ce soit dans les études, dans le domaine professionnel, ou encore les projets de vie. Je vois des personnes, des jeunes, qui se demandent qui ils vont pouvoir rencontrer, comment faire sa vie. Il y a là une angoisse authentique qui est aussi accentuée par le fait que dans les directives politiques – ce que nos politiciens appellent « la doctrine » (qui est un terme militaire) : comment doit-on faire ? Avec quelle régularité doit-on sortir de chez soi ? – il y a une hésitation qui ajoute à l'anxiété. Il y a plusieurs stratégies de confinement et de déconfinement : faut-il plutôt faire des tests de tel ou tel type pour savoir si l'on est contaminé, si l'on est immunisé, etc. ? Est-ce qu'il ne faut pas aussi favoriser une certaine immunisation comme nos collègues suédois ? On sent un certain flottement chez les politiques, mais aussi chez les scientifiques, en réalité, et cela ajoute à l'anxiété.

D'attendre, focalisé sur le coronavirus, n'a-t-il pas pour effet de fermer notre esprit à ce qui se passe ailleurs ?

Oui, certainement. Il y a une sorte de focalisation, mais elle est surtout dans les médias. Dans les témoignages que je reçois, les gens sont extrêmement préoccupés par leur famille et par la façon dont le confinement peut se passer pour tel ou tel. Je ne pense pas que nous puissions envisager les choses uniquement sous l'angle de l'égoïsme. Les gens sont très préoccupés par autrui. Le fait que les médias se focalisent sur les soignants, c'est peut-être aussi une façon de témoigner d'une préoccupation pour autrui. On peut aussi voir des personnes qui se dédient à la fabrication de masques ; c'est un constat dans plusieurs pays. L'ouverture à autrui est incontestable.

On pourrait penser que pour faire face au coronavirus, il faut s'enfermer chez soi et se couper des autres. Alors, comment expliquer psychologiquement cet élan de solidarité ?

Je ne sais pas si on peut l'expliquer, mais à partir du moment où vous considérez que l'être humain est très sensible à toute sorte de communication, cela paraît inévitable. Je ne crois pas à l'hypothèse d'un gène égoïste à l'américaine. La plupart des gens sont préoccupés du sort d'autrui que ce soit du côté familial, mais aussi amical. C'est peut-être aussi parce que j'ai affaire à des personnes, jeunes, qui ont l'habitude du travail collectif, ou à des équipes de soin pour lesquelles l'entraide est importante. Mais il y a aussi des attitudes égoïstes, voire des actes qui relèvent plus ou moins de la

piraterie, comme le recel ou encore la vente illégale, etc. J'ai reçu aussi le témoignage de personnes qui avaient connu la grande inondation de 1910, il y avait eu un phénomène d'entraide extrêmement important. Une grande partie de la population avait tout perdu et, malgré cela, ils s'entraidaient d'une façon formidable.

Est-ce qu'on peut constater un pic de solidarité à chaque moment de crise ?

Tout dépend de la nature de la crise. Il y a des cas où la panique est telle que chacun ne peut penser qu'à lui-même et, dans ce cas, il ne peut pas y avoir de solidarité. Mais sinon, notre système social et éducatif privilégie la solidarité. Tout dépend des circonstances. Chaque événement traumatique a ses particularités. Actuellement, le système médical et les équipes de soin sont très sollicités, mais elles tiennent le choc.

Il y a aussi la reconnaissance par le grand public de ces métiers. On applaudit chaque soir à 20 h 00 les soignants. On pense aussi aux enseignants qui doivent faire leurs cours en ligne. Le corps enseignant et éducatif s'est mobilisé pour que nos enfants puissent toujours être éduqués. Il y a aussi les caissières et les caissiers, les chauffeurs routiers, etc., qu'on a pu mettre en lumière. Est-ce pour eux l'heure de gloire ce confinement ?

Votre question touche quelque chose de délicat parce que ce sont des professions qui sont peu valorisées et à propos desquelles se pose la question de la réduction des effectifs. On y est d'autant plus sensible que certaines professions sont actuellement menacées. Tout le monde a entendu parler par exemple de la disparition de la profession de caissière ou caissier pour être remplacée par la caisse automatique. Il y a quelque chose que l'épidémie rend plus aigu.

Après la crise, après la mise en lumière, ce sera peut-être un retour dans l'ombre ? Est-ce que ça peut être difficile à accepter pour ces personnes dont on salue aujourd'hui le travail et qui demain seront peut-être oubliées par la société ?

Ce n'est pas tant que ce soit oublié, mais c'est surtout que les postes risquent d'être supprimés, notamment dans le milieu hospitalier. Les épidémies mettent le doigt sur des préoccupations antérieures, éclairent des préoccupations antérieures, et avec un effet cumulatif. Cela pose la question de comment sera le monde d'après, plus que comment les gens vont s'adapter. Les gens s'adaptent toujours relativement bien. Mais la question est : qu'est-ce que cela va devenir après ? Et sur ça, on n'est pas forcément très rassuré...

Quels sont les traumatismes psychiques qui pourront découler de cette crise ? Est-ce qu'il faut penser à la mise en place de structures d'accueil pour les personnes qui auraient subi des chocs psychologiques avec ce confinement ?

Dans les médias, on parle essentiellement des formes traumatiques évidentes dans lesquelles il y a eu, par exemple, harcèlement, abus sexuel, accident, attentat, etc. Mais, en réalité, cette thématique du trauma est beaucoup plus large que ce qu'on représente en général dans les médias, et cela donne des choses beaucoup plus variées. Et déjà, actuellement, dans les prises en charge psychothérapeutiques, la prise en charge du trauma est quelque chose de relativement prévalent, mais avec plusieurs formes de traumas. Il y a des traumas imposés, et puis il y a des situations dans lesquelles les personnes s'y sont mises un petit peu d'elles-mêmes. Et donc je crois qu'il faut respecter cette variété, qui impose aussi une certaine variété dans les techniques : on ne va pas traiter de la même façon quelqu'un qui a eu un accident de voiture gravissime et qui fait une série de cauchemars après ça, et quelqu'un qui a été harcelé, par exemple. Cela va être du trauma, évidemment, mais avec des formes extrêmement différentes.

Dans le système hospitalier, on n'était pas prêt à affronter cette épidémie. Est-ce que dans le corps représentant la psychologie en France, il y a suffisamment de spécialistes pour prendre en charge des troubles qui pourraient apparaître après le confinement ?

Oui bien sûr, il y a assez de spécialistes. Il y a, par contre, une différence entre la France et l'Allemagne. En effet, en France il y a une diminution du nombre de lits par rapport à l'Allemagne où il y en a cinq à six fois plus. Par contre, concernant la prise en charge des traumas, on a tout à fait la capacité de les prendre en charge psychologiquement.

Certains disent que cette crise du coronavirus est la première d'une série d'autres phénomènes de grande ampleur, notamment en lien avec le défi climatique. Est-ce qu'après avoir vécu une telle crise, on sera mieux préparés à en affronter d'autres ?

Je n'ai pas la compétence pour faire un tel rapprochement entre le coronavirus et certains phénomènes climatiques. Mais ça me paraît un peu excessif. Il est certain que le réchauffement climatique est un problème, en particulier pour les lieux proches des côtes, par exemple. Il va y avoir des déplacements de population et cela peut provoquer des vécus traumatiques, voire des guerres. En revanche, que le coronavirus soit lié à la facilité avec laquelle nous nous déplaçons, ça c'est une évidence. Par exemple, on a vu des cas suite à l'arrivée d'un avion. Je ne pense pas qu'on puisse prédire le type de politiques, ni les stratégies, à mener. En ce qui concerne ma discipline, et notamment les différents types de prise en charge possibles des traumas, il faut garder une variété des approches. Je constate que selon les personnes, ce n'est pas le même type d'approche qui va fonctionner. Il faut aussi une volonté publique d'aider les personnes qui en ont besoin et la question est de savoir si les financements vont suivre.

Vous pensez que ce sera une priorité avant la reprise de la croissance ?

La question de la reprise de la croissance est une question plutôt économique. Si on prend l'exemple des guerres récentes, c'est une question à la fois politique et économique, et ceci n'est pas de mon ressort. Beaucoup de pays vont déployer de l'énergie pour la reprise de la croissance, mais la question est de savoir quelles seront les bonnes décisions politiques et si on financera ce qui sera à financer. Il n'y a pas un sentiment général de désespoir, les gens sont plutôt prêts à être actifs.

Nous allons conclure sur un dernier point : avec l'après-crise, doit-on s'attendre à un phénomène logique de dépression ? Vous parliez des étudiants qui ont du mal à accepter de ne plus se voir. Est-ce qu'il y aura une sorte de désinhibition, ou encore des conduites à risque après ce confinement ?

Oui, c'est une possibilité, ça arrive régulièrement après des confinements. C'est souvent fêté joyeusement. Il faudra alors appeler à la prudence. Je ne sais pas dans quelles conditions va se faire ce déconfinement. Il est certain qu'il va falloir la plus grande prudence. Actuellement, il existe plusieurs politiques sanitaires différentes, il faut qu'elles puissent s'articuler. Jusqu'à quel point il faudra limiter la liberté d'aller et venir. Ce sont des questions délicates. Selon la sagesse de nos dirigeants, il y aura des résultats différents. Il est certain qu'il faut inciter à la prudence. Nous avons un certain nombre de leçons à tirer de l'épidémie du sida, par exemple. J'avais participé aux efforts de prévention des risques. Nous constatons que certaines personnes ne pouvaient pas s'empêcher de prendre des risques ; d'autres étaient très actifs pour faire la promotion de conduites prudentes et cela avait un effet positif.

Merci, François Sauvagnat, pour cet échange à propos des conséquences psychologiques de l'après-confinement. Nous avons compris avec vous qu'il n'y a pas de réponse globale à cet après-confinement, mais que c'est au cas par cas. Pour conclure, on pourrait dire que si on ressent du stress pendant ou après cette crise, il ne faut pas hésiter à aller consulter un spécialiste.

Oui, il ne faut pas hésiter. Les lieux de consultation psychologique se trouvent assez facilement. Parfois, il suffit de quelques séances. Nous sommes dans un moment où il y a le poids du stress, voire de la détresse ; il ne faut donc pas hésiter à faire appel et à consulter, même si c'est la plupart du temps actuellement au téléphone. Les médias évoquent aussi un problème : des conflits dangereux peuvent éclater du fait d'une trop grande proximité due au confinement. Le confinement provoque des situations angoissantes et inquiétantes. Consulter n'est pas un signe de faiblesse, mais c'est un droit et il faut pouvoir l'exercer. 📞

La rédaction remercie la famille de François Sauvagnat et Radio Laser, en particulier Florian Le Bars, d'avoir bien voulu autoriser la reprise de cet entretien du 15 avril 2020. L'émission est disponible à l'adresse suivante : radiolaser.fr/Psychologie-Tres-important-de-penser-a-l-apres-confinement_a27465.html. — Nous remercions également Gwénola Druel d'en avoir assuré la transcription.

André Lespagnol, un puits de science (1943-2020)

La mer, la mer, toujours recommencée !

Paul Valéry

PAR SERGE CHASSAGNE*

André Lespagnol, né en juillet 1943 à La Turballe (son père travaillait aux Affaires maritimes dans ce port de pêche), fit ses études secondaires au lycée de La Baule. Malgré un bac math élem brillant, à 17 ans, il s'oriente vers propédeutique lettres-histoire à ce qui était alors le collège universitaire de Nantes. À la fin de l'année 1961, il passe avec succès « propé » et les IPES (institut de préparation aux enseignements de second degré), et vient de ce fait à Rennes pour sa licence d'histoire. Élève des maîtres prestigieux de l'époque (André Chastagnol, Jean Delumeau, Pierre Goubert ou Pierre Riché en histoire ; André Meynier, Charles-Pierre Péguy ou Michel Philipponneau en géographie), il obtient tous ses certificats de licence avec mention (comme ipesien, il bénéficiait de cours « didactiques » supplémentaires qui parachevaient sa formation). Je me souviens que Pierre Goubert admirait la capacité de « Lespagnol » à assimiler tous les livres classiques de la bibliographie. En 1963, André choisit Jean Delumeau pour diriger son DES (diplôme d'études supérieures, ancêtre du master 1) qui portait déjà sur Saint-Malo, dont ce maître faisait étudier sérieusement par ses étudiants le mouvement du port depuis plusieurs années. Mais André choisit de travailler sur les négociants (d'où sa première prestation parisienne, en 1974, à la Société d'histoire moderne, « À propos des élites urbaines sous l'Ancien Régime : l'exemple de Saint-Malo au XVIII^e siècle »). Puis, en 1964, il prépare l'agrégation d'histoire qu'il obtient, à 22 ans, reçu de plus 4^e (les Rennais avaient eu alors cinq admissibles et quatre reçus, dont les 3^e et 4^e). Mais au lieu de prendre un poste en lycée, ou de faire son service militaire à la fin de son sursis, il choisit, avec son camarade d'agrégation Louis Michel, de partir en coopération au Canada. Il reste cinq ans enseignant à l'université de Montréal où il épanouit son talent d'enseignant : clair, encyclopédique, toujours solidement charpenté, et comme son maître Delumeau, il rédige à la main ses cours sur de grandes feuilles blanches.

En juin 1970, avant de quitter Rennes pour la Sorbonne, Jean Delumeau lui propose de revenir à Rennes comme assistant. Mais, à son retour, à l'automne 1970, cet historien confirmé n'enseigne pas au département d'histoire, mais en AES (administration économique et sociale). Ce détour par l'histoire plutôt contemporaine et économique ne le déconcerte pas, tant il sait s'adapter à son public. Mais cela ralentit sa recherche évidemment sur le terrain malouin, toujours sous la direction de Jean Delumeau, bientôt élu au Collège de France. Pour affirmer l'avance de sa recherche, il participe à divers colloques internationaux, donnant lieu à publication (au congrès d'histoire maritime à Greenwich à l'été 1974, son séjour canadien l'ayant familiarisé avec la langue anglaise ; à Budapest, à l'été 1982, au congrès d'histoire économique ; à la Réunion, en septembre 1986, à l'Association historique internationale de l'océan Indien ; en mai 1987 et avril 1990, aux XX^e et XXII^e Settimana di Prato, à l'Institut Francesco Datini ; en juin 1987, à Exeter, sur *Centre et périphérie*).

Il publie de nombreux articles (dans les *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo* en 1976, 1982, 1985, et encore en 2011, ou dans les *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest* en 1979 et 1982). En 1984, paraît chez Privat, sous sa direction, l'*Histoire de Saint-Malo et du pays malouin*, dont il rédige trois des onze chapitres, et pour laquelle il obtient la collaboration de ses collègues de Rennes 2 Roger Dupuy, Claude Nières, Jean Quéniart (et de sa

* Professeur émérite d'histoire moderne, université Lyon 2.



Saint-Malo, 22 mars 1927, départ des terre-neuvas, les adieux sur le quai (photographie de presse de l'agence Rol).
 Source : gallica.bnf.fr ; Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la photographie.

future collègue Jacqueline Sainclivier, alors professeur de lycée). Dans la dédicace qu'il m'adresse, il écrit notamment : « un chapitre (le chapitre 4 « Saint-Malo, port mondial 16-18^e siècles ») te montrera ce que je finirai peut-être par faire à grande échelle ». Mais en attendant prudemment ce jour, il multiplie les publications la même année 1984 : un manuel chez Nathan sur *Les Mutations économiques et sociales au XIX^e siècle (1780-1880)* – avec le regretté Jean-Michel Gaillard, son ancien collègue, alors conseiller maître à la Cour des comptes), un article dans *Études canadiennes* (« Saint-Malo et la découverte du Canada ») et deux collaborations, l'une au *Monde de Jacques Cartier* (dirigé par Fernand Braudel et Michel Mollat du Jourdain, « La vie quotidienne à Saint-Malo au temps des Découvertes »), l'autre aux *Études en l'honneur de Pierre Goubert* (« État, capital privé et compagnies de commerce sous Louis XIV »). Tout en travaillant à son rythme (surtout estival) à la rédaction de sa thèse, et malgré ses fonctions officielles à la tête de son université, il poursuit communications (en 1989 à Brest, « Négociants et Ancien Régime en Bretagne à la fin de 1789 », ou encore à Palma de Majorque, « La course dans les trafics internationaux ») et participations (notamment aux *Études en l'honneur de François Lebrun*, avec un texte très original alors : « Les femmes négociantes sous Louis XIV. Les conditions complexes d'une promotion provisoire »).

Vient enfin, en 1990, la soutenance de son *magnum opus*, publié dès l'année suivante chez un éditeur malouin, sous le titre, emprunté avec son accord à l'écrivain Pierre Sipriot, *Messieurs de Saint-Malo. Une élite négociante sous Louis XIV*, 867 pages, réédité ensuite à deux reprises par les Presses universitaires de Rennes (2 volumes en 1997 et 1 seul en 2011). C'est dire non seulement le succès du livre, mais l'ampleur mondiale du travail réalisé. La première partie étudie « les conditions de la réussite » : le port et ses bourgeois, les structures et les moyens du capitalisme, le poids des conjonctures, nationales et internationales. Deuxième partie : « Les moteurs de l'accumulation » : Terre-Neuve et le trafic morutier, la course, « activité de substitution ou secteur majeur d'accumulation ? », « le commerce de Cadix », puis « les circuits interlopes » et l'aventure de la « Mer du Sud », après l'avènement du petit fils de Louis XIV au trône d'Espagne. Troisième et dernière partie, « Accumulation et promotion sociale » : Saint-Malo « une ville de millionnaires » et « l'intégration aux élites nobiliaires ». En conclusion, l'auteur s'interroge (légitimement) sur les causes du déclin. « Depuis la décennie charnière 1715-1725, malgré des tentatives de redressement et quelques réussites ponctuelles, la place bretonne était engagée dans un processus de déclin et de déclasserment dans la hiérarchie du capitalisme national et international... Avec l'effacement progressif des grandes dynasties marchandes qui avaient si longtemps constitué son épine dorsale, Saint-Malo rentrait désormais dans le rang... celui d'une place et d'un port de second rang


voués à un déclin historique inéluctable ». On sent le style ferme et précis d'un homme toujours soucieux du mot exact.

Dès le début de 1991, les *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest* publient son exposé de soutenance : « Messieurs de Saint-Malo. [...] Genèse d'une problématique ». Libéré désormais de la contrainte de la thèse, il se démultiplie, malgré bientôt de nouvelles fonctions d'autorité : à Bordeaux, en mars 1991 (« Les Malouins dans l'espace caraïbe au début du XVIII^e siècle ») ; en mai 1992 à Marseille (« Négociants, pouvoir local et développement portuaire à Saint-Malo aux XVII^e et XVIII^e siècles ») et à Rouen (« Des toiles bretonnes aux toiles "Bretagnes". Conditions et facteurs d'émergence d'un "produit-phare" sur les marchés ibériques ») ; à Pont-l'Abbé en juin 1993 (« Penmarch, port européen aux XV^e et XVI^e siècles », en collaboration avec Jean Tanguy) ; en mai 1994 à Lorient (« Armements des Compagnies des Indes et armements privés français : deux modes de financement ») ; en janvier 1995 à une journée d'étude de nouveau à Lorient (« Les bassins de recrutement de la main-d'œuvre morutière en Manche occidentale, XVII^e-XX^e siècle. Approches méthodologiques ») et toujours à Lorient, en mai 1998 (« État mercantiliste et littoral dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles. Une première forme d'aménagement littoral »).

Il ne dédaigne pas les ouvrages dits de vulgarisation : « Nantes, la traite et le grand large » dans *Nantes dans l'histoire de la France*, sous la direction d'Alain Croix, lequel lui commande ensuite, pour les éditions Apogée, un petit livre sur *La Course malouine au temps de Louis XIV*. Plus sérieuse, sa réflexion à l'Institut européen de Fiesole, « Modèles éducatifs et stratégies familiales dans le milieu négociant malouin aux XVII^e et XVIII^e siècles : les ambiguïtés d'une mutation » (publiée ensuite dans *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, sous la direction de Franco Angiolini et Daniel Roche, EHESS, 1995). Il n'oublie pas ses anciens collègues et amis, participant successivement aux *Mélanges* en l'honneur de Jean Tanguy (« La Bretagne et la mer ») et de Michel Denis (« Le militant et le président ») en 1996 ; de Jean Quéniart en 1999 (« Apprendre la navigation, entre la théorie et la pratique ») ; de Paul Butel en 2000 (« Bordeaux et la Bretagne : une relation particulière ») ; de François Roudaut (« Quand la CIA espagnole espionnait les côtes bretonnes ») et de Dominique Guillemet en 2005 (« Les îles anglo-normandes et la France de l'Ouest »), de Serge Chassagne en 2009 (« Du négociant-armateur au paysan-armateur. Les mutations dans le profil des entrepreneurs dans le domaine maritime aux XIX^e-XX^e siècles ») ; d'Alain Cabantous en 2015 (« Un couple improbable, entre concurrence et coopération. Rouen et Saint-Malo aux Temps modernes », en collaboration avec Jacques Bottin) ; et enfin de Gilbert Buti en 2016 (« Saint-Malo, les Malouins et Marseille : une relation particulière »).

On voit, quel que soit son sujet, qu'il ne quitte jamais le rivage de ses jeunes années et qu'il en explore systématiquement tous les aspects, y compris comparatifs, dans une très longue durée. À preuve, ses collaborations de l'âge de la retraite : *Les Bretons et la Mer*, en codirection avec Alain Croix, *Les Français, la terre et la mer (XIII^e-XX^e siècle)*, en collaboration avec Alain Cabantous (historien) et Françoise Péron (géographe) ; ses contributions toutes malouines au *Dictionnaire du patrimoine breton* en 2000, au *Dictionnaire d'histoire de Bretagne* en 2008, au *Dictionnaire de la mer et des côtes* en 2012, ou au *Dictionnaire des corsaires et des pirates* en 2013.

Il s'adresse au public breton : « D'où venons-nous ? Esquisse d'une trajectoire économique », dans un ouvrage collectif vigoureux *Secoue-toi Bretagne ! Essai sur les enjeux de l'économie régionale* (2013). L'universitaire, ancien président de l'université Rennes 2, se fait avec l'âge historien de sa propre expérience : « L'université Rennes 2-Haute-Bretagne, 1969-2015. Regards sur le profil d'une université "singulière" », dans l'ouvrage offert à Jacqueline Sainclivier en 2015, puis l'année suivante il élargit le champ de ses réflexions dans l'ouvrage collectif sans équivalent *Les Mutations de l'enseignement et de la recherche dans l'enseignement supérieur en Bretagne (1945-2015)*.

Son dernier ouvrage paraît en 2019 chez ses amis du Centre de recherche bretonne et celtique, à Brest, comme un testament intellectuel, *Saint-Malo et la Bretagne dans la première mondialisation*, où il rassemble de manière ordonnée ses articles et communications sur son sujet permanent d'étude. Dans sa dernière dédicace à mon intention, il présentait ce livre comme « quelques jalons du parcours intellectuel d'un intermittent de la recherche historique ». Rennes 2 a sans doute connu peu d'*intermittents* aussi modestes qu'intelligents. Car André Lespagnol, à la puissance de travail insoupçonnable, était d'une capacité intellectuelle hors pair. J'en ai été témoin pendant près de soixante ans. 



PLACE DU RECTEUR HENRI LE MOAL
CS 24307 – 35043 RENNES CEDEX
+33 (0)2 99 14 10 00
WWW.UNIV-RENNES2.FR

Palimpseste

sciences • humanités • sociétés

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Olivier David, président de l'université Rennes 2
RÉDACTEUR EN CHEF Leszek Brogowski, vice-président Culture, Université, Société
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION & CONCEPTION GRAPHIQUE Cyrille Habert

COMITÉ ÉDITORIAL

REPRÉSENTANTES DE LA COMMISSION DE LA RECHERCHE

Gwénola Druel • Gudrun Ledegen • Claudia Zudini

REPRÉSENTANTS DES UNITÉS DE FORMATION ET DE RECHERCHE

Christine Ferlampin-Acher (UFR Arts, lettres, communication) • Anne Goarzin (UFR Langues)
Stéphane Héas (UFR Sciences et techniques des activités physiques et sportives)
Gaël Henaff (UFR Sciences sociales) • Geneviève Lameul (UFR Sciences humaines)

REPRÉSENTANTES DES CHERCHEURS CNRS

Anne Atlan & Anne-Cécile Hoyez (UMR 6590 ESO)

REPRÉSENTANTS DE L'ÉQUIPE DE DIRECTION

Marc Bergère (vice-président Documentation et Transition numérique)
Benoît Bideau (vice-président Valorisation)
Philippe Blanchet (président du conseil académique)
Lesley Lelourec (vice-présidente Internationalisation)
Gaïd Le Maner-Idrissi (vice-présidente Recherche)
Jacques Oulhen (vice-président Formation et Vie universitaire)

REPRÉSENTANTS DES DOCTORANTS

François Bignon • Charleyne Caroff • Solenne Derigond

DIRECTION DES CHAMPS LIBRES

Corinne Poulain

SERVICES

Service communication

Anaïg Blum Le Coat & Reine Paris

Direction de la recherche et de la valorisation

Yvan Coadour

Ce cinquième numéro de *Palimpseste* a été imprimé sur les presses de la DILA
(26, rue Desaix, 75015 Paris) en avril 2021
pour le compte de l'université Rennes 2.

La version numérique est disponible à l'adresse suivante :

www.univ-rennes2.fr/recherche/palimpseste

ISSN 2680-4549 (IMPRIMÉ) • ISSN 2592-6705 (EN LIGNE) • DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2021

leszek.brogowski@univ-rennes2.fr

Palimpseste

sciences · humanités · sociétés

numéro 5

printemps 2021



*Penser le « monde d'après »
avec les chercheur·e·s en sciences humaines et sociales*

Mobilités durables · Une autre mondialisation ?

La PME au secours d'un modèle en crise ? · Terre crue : innover avec de l'ancien

L'art et ses logiques soustractives · Renouveau des modes de contestation

Se retirer du monde · Polyphonie à l'ère de la covid-19

Journal de la peste · Le « monde d'après » entre incertitude et expertise

Varia

Penser l'après-confinement avec François Sauvagnat

Hommage à André Lespagnol